

LE TEMPS DES CERISES



karl Marx

Lettres d'Alger  
et de la Côte d'Azur

*traduites et présentées par  
gilbert Badia*





**Lettres d'Alger  
et de la Côte d'Azur**

**karl Marx**

*traduites et présentées  
par gilbert Badia*

LE TEMPS DES CERISES



# Marx en Algérie

Partant de Marseille, Karl Marx s'est rendu en Algérie au début de 1882, y a séjourné près de trois mois, est rentré en France le 4 mai et a passé un mois sur la Côte d'Azur.

Curieusement, la plupart de ses biographes ne consacrent que peu d'attention à ce séjour. Quelques lignes à peine. Parfois, ils ne le mentionnent même pas. Et pourtant, à une époque où renaît, en France et dans le monde, l'intérêt pour Marx et le marxisme, ces quatre mois de la vie de l'auteur du *Capital* méritent qu'on les examine de près. Car s'ils ne nous apportent guère de révélations sur la théorie marxiste, en revanche, ils nous en apprennent beaucoup sur les comportements, les réactions, les sentiments de l'homme que fut Karl Marx.

Certes Marx n'est pas allé en Algérie pour étudier sur place cette version française du colonialisme, qu'il a par ailleurs analysé avec précision dans sa version anglaise, tel qu'il se manifestait aux Indes, par exemple.

Ce sont des raisons de santé qui ont motivé ce voyage. Marx se relève à peine d'une pleurésie, ses bronches sont en mauvais état, il souffre d'insomnies. Alors les docteurs londoniens, son ami Friedrich Engels ont pensé que

le soleil d'Alger aurait un effet bénéfique et, mieux que le climat de l'île de Wight où Marx a séjourné précédemment, hâterait la convalescence et la guérison du malade.

Lui-même avait conscience de la gravité de son état puisqu'il écrivait à un ami deux mois plus tôt « *je sors de ma dernière maladie terriblement diminué : moralement par la mort de ma femme, physiquement à cause d'un épaissement de la plèvre et d'une irritation accrue des bronches. Il va me falloir perdre beaucoup de temps en manœuvres destinées à rétablir ma santé.* »<sup>1</sup>

À vrai dire, le séjour de Marx en Algérie ne débute guère sous d'heureux auspices. Il s'est embarqué à Marseille, le samedi 18 février 1882, à cinq heures de l'après-midi sur un des « Paquebots à vapeur des Postes françaises », le « Saïd », « excellent steamer », écrit Marx, qui ne mettra « que » 34 heures pour rallier Alger. ( On apprend au passage qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'importe qui pouvait se rendre en Algérie sans passeport ni formalité d'aucune sorte ). Mais il fait froid et « en raison du bruit diabolique des machines et du vent », Marx n'a pas fermé l'œil pendant les deux nuits de la traversée.

Pourtant, quand il débarque, quelqu'un l'attend sur le quai, Marie-Léopold Fermé, juge au tribunal d'Alger, prévenu de son arrivée par une lettre de son ancien ami, Charles Longuet, le gendre de Karl Marx.

Fermé, originaire de Vendôme, a fait des études de droit à Paris et c'est au cours de ses études qu'il s'est lié d'amitié avec Longuet et qu'il a connu l'autre gendre de Marx, Paul

Lafargue. Opposé comme eux au Second Empire, Fermé connaîtra même la prison à deux reprises pour des articles publiés dans des journaux d'opposition... Ce qui ne l'empêche pas, en 1870, sur intervention d'Émile Ollivier, chef du dernier gouvernement de Napoléon III, d'obtenir un poste dans la magistrature en Algérie<sup>2</sup>.

Fermé conduit Marx, à peine débarqué, au Grand Hôtel d'Orient juste en face du port, Boulevard de la République, où le nouvel arrivant ne passera que deux nuits ; il revient le voir l'après-midi de ce lundi, le promène dans Alger et repère, avec lui, l'hôtel-pension Victoria où Marx séjournera à partir du mercredi 22 février... après avoir renoncé (en raison de son refroidissement et de la fatigue du voyage) à quitter sur le champ Alger pour Biskra, où il pouvait espérer un temps plus sec et plus chaud.

L'hôtel Victoria présente de nombreux avantages. Situé sur les hauteurs d'Alger, dans un secteur en train de s'urbaniser où s'élèvent sur des collines des villas et des pensions pour curistes, construites en désordre, au gré de chaque propriétaire. L'air y est plus pur qu'à l'Hôtel d'Orient, le séjour moins cher, et surtout, la vue y est magnifique. Marx décrira avec enthousiasme ce qu'il voit de sa chambre ou de la galerie qui court le long des pièces du premier étage ; « *l'horizon que ferme la Méditerranée, le port d'Alger, des villas disposées en amphithéâtre (...)* plus loin les sommets neigeux derrière Matifou (...) Le matin à 8 heures il n'est rien de plus enchanteur que le panorama ; l'air, la végétation, merveilleux mélange euro-

*péo-africain.* » et plus tard : « *hier soir, admirable éclairage de la baie sous la lune. Je n'arrive pas à me lasser de contempler la mer de ma galerie* ».

La résidence de Marx étant située au nord-ouest de l'actuelle cathédrale (couvent du Sacré-Cœur), pour jouir du même panorama que Marx en 1882, il suffirait aujourd'hui de monter dans la tour de l'Aéro-habitat. La ville que découvre Marx en février 1882 est fort différente de l'Alger d'aujourd'hui : beaucoup moins peuplée, elle ne compte guère que 70 000 habitants.

La villa-hôtel Victoria est en réalité une petite pension de famille récemment construite, entourée d'oliviers sauvages, d'amandiers, de géraniums géants et d'aloès, qui ne peut accueillir qu'un petit nombre d'hôtes, six au total. Elle est située dans Mustapha supérieur, commune autonome depuis 1871, peu peuplée, qui ne regroupe (recensement de 1881) que 13 556 habitants, mais qui va grandir très vite puisque sa population aura triplé quatorze ans plus tard, en 1895. On accède aux terrasses sur lesquelles s'élèvent les premières villas par des sentiers souvent abrupts : en revanche, pas de circulation de voitures, d'où calme absolu, grand avantage pour un convalescent comme Marx qui a du mal souvent à trouver le sommeil.

La pension Victoria est tenue par deux sœurs (mesdames Alisse) assistées par Mme Rosalie : tout ce monde, et même les pensionnaires, vont être aux petits soins pour le malade : Marx ne pouvait rêver, de ce point

de vue, meilleur séjour.<sup>3</sup>

La mauvaise santé de Marx, durant son séjour à Alger, a non seulement beaucoup limité ses déplacements, mais aussi réduit ses sources d'information. Il ne lit guère en effet qu'un seul journal local *Le Petit Colon*. Ce qu'il dit de l'Algérie à ses correspondants, il le tient pour l'essentiel de Fermé.

C'est Fermé sans aucun doute qui lui a communiqué plusieurs informations qui soulignent le racisme des colonisateurs, la façon dont ils traitent les indigènes : par exemple, le cas de cet Algérien, condamné à mort pour assassinat et guillotiné et à la famille duquel les autorités refusent de rendre la tête du supplicié... ce qui, selon la croyance musulmane, empêchera le malheureux privé de tête d'entrer au paradis. Même si elle est racontée sur un mode léger par Marx, il s'agit d'une pratique raciste, imposée par les colons. Ch. R. Ageron nous apprend en effet que « *les colons pensaient frapper de terreur les indigènes en ne rendant pas les têtes des musulmans décapités, car ils ne peuvent ainsi aller au paradis* »<sup>4</sup>.

En cas de meurtre, les colons ne se satisfont pas de l'exécution des coupables, si ceux-ci sont pris ; ils exigent qu'« *on coupe la tête par dessus le marché, à une demi-douzaine d'Arabes innocents* ». Aussi bien, depuis 1870, en matière criminelle, la justice dépend-t-elle des seuls Français. Aucun indigène ne peut être juré dans une cour d'assises. Dans la seule année 1872, les cours d'assises avaient condamné à mort 71 indigènes « *accusés d'incendies insurrectionnels.* »<sup>5</sup>

Parfois Marx se borne à reproduire les

informations qu'il tient de Fermé. Par exemple lorsqu'il accuse les « *Catalans* » de manier facilement le poignard ou de fabriquer de la fausse-monnaie, ce qui relève probablement d'une sorte de xénophobie franco-européenne. Les Espagnols, nombreux dans la région d'Oran, sont des concurrents potentiels des colonisateurs français.

En revanche il rappelle que le peuple arabe « *a produit autrefois de grands philosophes, des savants* » ou décrit, avec une sympathie évidente, « *une douzaine de clients maures, buvant du café* », à la porte du Jardin d'Essai d'Alger et dont il affirme qu'en général ils manifestent « *une égalité absolue dans leurs relations sociales* » ; ou encore lorsque la présence d'un vendeur ambulant lui donne l'occasion de noter que « *le plus misérable des Maures* », c'est-à-dire des Arabes algériens, « *surpasse le plus grand comédien d'Europe dans l'art de se draper et de prendre une attitude pleine de naturel, de grâce et de dignité* ».

Informé comme il l'est de l'attitude des divers peuples « colonisateurs », Marx considère que les Anglais et les Hollandais surpassent les Français pour ce qui est de l'arrogance impudente, de la prétention, de la rage vengeresse et de la cruauté vis-à-vis des « races inférieures ».

Marx a trouvé en Fermé un compagnon agréable, dont il apprécie la compagnie et l'humour. Marié dans une famille juive de Constantine, donc mal accepté par la « bonne société coloniale » majoritairement antisémite et qui n'approuve pas ce mariage avec une « indigène », le juge lui a raconté des anec-

dotes que Marx reprend en usant du style enjoué adopté par son compagnon, même lorsqu'il s'agit de pratiques atroces des colons. Si Fermé « *n'aime pas Alger* » ce n'est sans doute pas seulement une question de climat. Sans doute cela tient-il aussi à sa situation en porte-à-faux. Ce républicain à sympathies socialistes est obligé d'appliquer des lois dont il mesure l'iniquité sans pour autant mettre carrément en cause le système colonial qui les suscite.

Force est toutefois de reconnaître que Marx ne nous apprend pas grand'chose sur la situation sociale et politique dans la colonie française. En revanche ces lettres d'Alger témoignent de sa curiosité multiforme. Exemples, sa visite au Jardin d'Essai qui montre tout l'intérêt qu'il porte à la botanique, son regret que son état de santé l'ait empêché de participer aux excursions organisées par le professeur Durando ou sa visite à l'escadre française ancrée dans le port d'Alger. « *Bien entendu, j'ai inspecté le vaisseau-amiral, "Le Colbert"* », écrit-il.

Pourtant, si Marx, en février 1882, découvre Alger, il ne découvre pas l'Algérie. Il s'était en effet déjà intéressé à ce pays, un quart de siècle plus tôt.

En 1857, Karl Marx, toujours en mal d'argent, menant à Londres la vie difficile d'un émigré sans ressources et chargé de famille, qui ne vit, ou plutôt ne survit, que grâce à la générosité de Friedrich Engels, avait accepté de collaborer à une encyclopédie américaine (*The New American Cyclopædia*). Un certain nombre d'articles de cet ouvrage seront rédi-

gés par Engels (pour le compte de Marx) et notamment celui sur l'Algérie dont on lira le texte plus loin. Marx, quant à lui, a écrit pour cette encyclopédie, la biographie de Bugeaud : un modèle du genre. À la même date, dans un autre article où il est question des cruautés anglaises aux Indes, Marx évoquait à propos de la conquête de l'Algérie, « *les Arabes rôtis dans la grotte où ils étaient entassés par un maréchal français.* »<sup>6</sup>

Dix ans plus tard, la publication de plusieurs ouvrages, en Allemagne et en Russie, qui traitent des communautés rurales primitives, l'idée alors répandue qu'il aurait existé un peu partout, dans des temps reculés, une propriété collective du sol, l'étude de la dissolution de ces communautés agraires ne pouvaient manquer d'inciter Marx à approfondir ces questions<sup>7</sup>.

Un an avant sa venue à Alger, Marx avait découvert et lu avec grand intérêt l'ouvrage « *décisif* » (l'expression est d'Engels) de l'ethnologue américain H. Morgan « *Ancient Society* » qui étudie les systèmes de parenté et d'organisation familiale et aboutit à une description des stades de l'histoire de l'humanité : sauvagerie, barbarie, civilisation, caractérisés par les progrès des « arts de subsistance »... qu'Engels rapprochera des « forces productives ».

Quelques mois avant de lire l'ouvrage de Morgan, Marx s'était plongé dans le livre d'un de ses jeunes amis russes. Maxime Kowalewski, intitulé : « *La Propriété communautaire du sol. Causes et conséquences de sa désagrégation* » paru en 1879 à Moscou et que son auteur lui

avait aussitôt envoyé<sup>8</sup>.

Kowalewski fait plusieurs séjours à Londres à partir de 1876 et fréquente, comme Marx, la bibliothèque du British Museum. L'œuvre de Marx l'avait fortement influencé, puisqu'il dira qu'il ne se serait occupé « ni de l'histoire du régime de la propriété foncière, ni du développement économique de l'Europe » s'il ne l'avait lue. Au cours de ses venues en Angleterre il rend visite à Marx à plusieurs reprises, le 11 décembre 1876, en septembre 1878 et tentera encore de le rencontrer, cette fois sans succès, en juillet 1882<sup>9</sup>.

Comme il le fait pour les textes qu'il juge importants, Marx lit le livre de Kowalewski la plume à la main et l'annote soigneusement. Or Kowalewski tire un grand nombre de ses exemples de l'étude de l'Algérie et il fournit à Marx des références précises : il a lu non seulement la quasi-totalité des ouvrages parus en France sur l'Algérie, dont ceux de R. Dareste et d'Eugène Robe sur « la propriété foncière en Algérie », mais aussi le compte rendu des débats sur l'Algérie à l'Assemblée nationale française. Dans les commentaires personnels qu'il ajoute aux notes prises, Marx souligne le but de la loi Warnier adoptée en 1873 par l'Assemblée nationale : « *la destruction de la propriété collective* », « *l'expropriation finale des paysans. Faire de la terre communautaire la propriété privée des usuriers* » « *brigandage pur et simple ! C'est bien pour cette raison que l'assemblée des ruraux, par ailleurs si tendre pour la sacro-sainte « propriété », adopta ce projet de loi violant la propriété communale* » et rapporte cette remarque d'un député, le maréchal Niel

: « *la société algérienne est fondée sur le sang (c'est-à-dire sur la parenté). Ainsi, ajoute Marx, par l'individualisation de la propriété foncière, on atteint du même coup l'objectif politique : anéantir les bases mêmes de cette propriété* ». <sup>10</sup>

Marx va ici plus loin que Kowalewski dans sa critique de la colonisation qui ne constitue pas un progrès, comme on pouvait le déduire de la lecture du *Manifeste du parti communiste*. D'autre part, ces notes semblent annoncer une inflexion de la pensée de Marx en ce sens que, sans mettre en question l'importance des facteurs économiques, ceux-ci sont plus nettement situés dans l'histoire. Dans sa lettre à Vera Zassoulitch, Marx insiste sur le fait que « *la genèse de la production capitaliste* », telle qu'il l'a décrite, « *est expressément restreinte aux pays de l'Europe occidentale* <sup>11</sup> ».

Dans une lettre de novembre 1877, il s'élevait déjà contre le « *passé-partout d'une théorie historico-philosophique générale... supra-historique* » et montrait comment « *des événements d'une analogie frappante, mais se passant dans des milieux historiques différents [aboutissent à] des résultats tout à fait disparates*. » <sup>12</sup>

Coïncidence curieuse. Le jour même de son arrivée à Alger un quotidien algérien, l'*Akhbar*, publie un article qui semble illustrer le « brigandage » dont parlait Marx dans ses notes sur l'ouvrage de Kowalewski : « *n'importe quel Français peut, sans quitter la France, acquérir en Algérie une concession de plus de 100 hectares qu'il peut à son tour revendre à un indigène pour 40.000 francs. En moyenne, un colon ne paie pas plus de 20 à 30 francs pour un terrain d'une valeur de 300 francs* » <sup>13</sup>. Et un an

plus tard, un auteur français nous informe que l'État français a prévu un crédit de 50 millions pour la création de 175 centres de colonisation d'une superficie totale de 380 698 hectares<sup>14</sup>.

\*

\* \*

Si Engels et le Dr Donkin, qui soignait Marx à Londres, ont insisté pour qu'il se rende à Alger, c'est que l'Algérie, tout comme la Côte d'Azur française, jouit à cette époque d'une bonne réputation, en Angleterre notamment. Entre 1865 et 1870, plus de mille Anglais viennent passer quelques semaines ou quelques mois d'hiver en Algérie. Les médecins d'Europe vantent (non sans forcer un peu la réalité) la douceur de son climat et l'uniformité de la température en hiver, et y envoient volontiers leurs patients atteints de bronchites ou de « maux de poitrine ».

Or Marx joue décidément de malheur. Si l'hiver de 1882 ne fut pas particulièrement clément, le mois de mars fut exceptionnellement pluvieux. Les conditions de la traversée avaient fait empirer son état. Le 6 mars il crache le sang et cette hémorragie ne cessera qu'au bout d'une semaine. Encore a-t-il la chance d'être soigné par le Dr Stephann, un médecin compétent et énergique, qui diagnostique une rechute grave (pleurésie). Marx est interdit de promenade, invité même à limiter ses lectures et ses conversations. À Fermé, qui dès son arrivée l'a entraîné dans de longues promenades, « *il doit faire comprendre qu'il est un invalide* ». L'état du malade ne s'améliore que lentement. « *Les insomnies ont*

*cessé. L'appétit est revenu, les quintes de toux sont moins violentes », écrit Marx plus d'un mois après son arrivée (27 mars), mais même alors, l'activité intellectuelle de Marx est très réduite. « Pas question de travailler, même pas de corriger le "Capital" pour une nouvelle édition. »*

En avril Marx va mieux, entreprend de nouveau des promenades, mais le temps, incertain et variable, l'incite à quitter l'Algérie pour la Côte d'Azur où il espère séjourner deux semaines. Il y passera un mois. La malchance le poursuit : il déclarera, non sans humour, à un de ses médecins, qu'il amène le mauvais temps avec lui. Effectivement il débarque à Marseille sous la pluie, ce qui entraîne une nouvelle aggravation de son état de santé, et il pleut à Nice et à Monte-Carlo quand il arrive au début mai, alors qu'il n'y était pas tombé une goutte d'eau depuis janvier.

Ces lettres d'Algérie et de la Côte d'Azur si elles nous renseignent peu sur l'Algérie (mises à part les observations sur le temps, la tempête, la canicule, le vent ou la pluie en ce début de printemps 1882), nous fournissent en revanche une foule d'informations sur la psychologie du malade, sur les effets de la maladie sur son caractère, ses sentiments. Ce qui frappe le plus, c'est sans doute la tendresse du père pour ses filles et du grand-père pour ses petits-enfants. Sa correspondance semble s'être limitée pendant ces trois mois, de fin février à juin, à sa famille proche et à un ami, Friedrich Engels. Marx voudrait avoir ses petits-enfants auprès de lui, imagine leur

étonnement, leur surprise amusée au spectacle des scènes auxquelles il assiste, manifeste une tendresse particulière pour l'ainé, Johnny (le « futur » Jean Longuet). Il attend avec impatience des nouvelles de ses trois filles, s'inquiète en particulier du travail qu'impose à Jenny (Longuet), qui accouchera d'une fille en septembre, l'éducation de ses quatre bambins, et proteste qu'il ne songe pas un instant à rentrer à Londres sans passer par Argenteuil où il séjournera effectivement, presque incognito, du début juin au 23 août. Lui qui « répugne aux démonstrations sentimentales » confesse que « sa pensée est essentiellement occupée du souvenir de [sa] femme, cette part du meilleur de [sa] vie ». Repliement sur sa famille donc, que confirmerait encore plus, sans aucun doute, la lecture de plusieurs lettres d'Alger à ses filles, qui n'ont pas été conservées.

Friedrich Engels fait depuis longtemps partie intégrante de la famille Marx. C'est l'ami intime dont la générosité ne s'est jamais démentie, celui que l'on tient exactement au courant de toutes les phases de la maladie, alors que Marx atténue la gravité de son mal pour ne pas inquiéter ses filles, même s'il s'efforce de ne pas farder la réalité. Et pourtant à deux reprises Marx, dans les lettres à ses filles, a des mots très durs pour Engels. « *Il y a des gens qui vous aiment si sincèrement que ça vous tue : rien de plus dangereux pour un convalescent !* »

Que reproche-t-il à son ami ? D'avoir insisté pour qu'il se rende en Algérie, alors que lui aurait préféré, nous dit-il, commencer

son séjour par la Côte d'Azur. Grief sans fondement puisque personne ne pouvait prévoir que, cette année-là, Alger connaîtrait un printemps pourri. Au demeurant si, effectivement en 1882, l'hiver a été très sec sur la Côte, il s'est mis à pleuvoir dès que Marx y est arrivé.

Second grief, à Londres, Engels (et Lafargue à qui s'adressent les mêmes critiques) insistait pour que Marx fasse de longues marches, pour qu'il « prenne l'air » au lieu de passer des journées dans sa chambre ou à son bureau tandis que lui-même n'aspirait qu'à une chose : qu'on lui fiche la paix. Dix ans plus tôt, la fille de Marx écrivait dans une lettre à Kugelmann (19 novembre 1870) « *sa santé (celle de Marx) est dans l'ensemble meilleure qu'elle ne l'est d'habitude à cette époque de l'année, ce qui est dû, sans aucun doute, aux mesures énergiques qu'a prises notre bon docteur Engels (...) il fait au Maure beaucoup plus de bien que toutes les drogues en l'emmenant faire de longues promenades.* »

En lisant les reproches de Marx à Engels, j'ai pensé à cette phrase de Rosa Luxemburg dans une de ses lettres de prison, pendant la Première guerre mondiale : « *ces jours-ci, j'ai été méchante et donc malheureuse et donc malade. Ou faut-il dire dans l'ordre inverse : j'ai été malade et donc malheureuse et donc méchante ?* »<sup>15</sup> Oui, si Marx, pour la première fois de sa vie, est injuste envers son ami, c'est parce qu'il est malade, gravement malade.

À vrai dire, il y a longtemps que sa santé n'est pas bonne. La misère noire qu'il a connue pendant de longues années, ses conditions de vie, (une famille de six à sept personnes logée dans deux pièces), les nuits pas-

sées à son bureau, l'excès de tabac (en 1882, il s'astreint à fumer tout au plus un cigare par jour), et la mort de ses enfants, tout cela a ébranlé profondément cet homme, pourtant de constitution robuste. À la maladie de foie, aux nombreux anthrax, est venue s'ajouter, dès les années soixante-dix, une bronchite chronique, une toux persistante qui provoque des insomnies. La mort de sa femme, quelques mois plus tôt, en décembre 1881, l'avait atteint moralement et physiquement.

Le terme qui revient souvent dans ses lettres d'Alger et de Monte-Carlo, c'est celui de « rechute ». De fait, pendant cet hiver-printemps 1882, Marx va de rechute en rechute, même si l'inflammation de la plèvre que les docteurs constatent en Algérie ou sur la Côte d'Azur est moins grave que la pleurésie qui a failli lui coûter la vie en octobre 1881.<sup>16</sup> Sa maladie est donc le thème principal de cette correspondance. Marx dépend étroitement de ses médecins successifs. Revenu chez sa fille à Argenteuil en juin, il consultera encore, ira faire une cure à Enghien, puis séjournera trois semaines à Lausanne et Vevey. Encore a-t-il la chance d'avoir à faire à des médecins compétents (Stephann à Alger, Kunemann à Monte Carlo, Dourlen à Argenteuil), même si la médecine d'alors n'a pas les ressources de celle d'aujourd'hui. Contre l'inflammation de la plèvre, les docteurs prescrivent l'application de « vésicatoires ». Le badigeonnage à l'aide d'un produit révulsif a pour effet de pomper pour ainsi dire le liquide, de résorber l'épanchement provoqué par la pleurésie, de le faire exsuder ; en contre-partie se

forment alors, à la surface de l'épiderme, sur la partie traitée, des ampoules, des cloques pleines de liquide, le « *champ de pastèques* » dont parle Marx, qui crèvent et qu'il faut délicatement assécher, ce dont se charge à Alger celui que Marx appelle son assistant-docteur, son infirmier, Maurice Castelholz, qui loge dans la même pension que lui.

Après quoi se forme, comme après un coup de soleil, une nouvelle peau... l'opération provoque des démangeaisons douloureuses, mais interdiction de se gratter, pour ne pas faire saigner la peau, cependant que le frottement d'un sous-vêtement quelconque sur les cloques ou sur la nouvelle peau, est assez désagréable pour empêcher le patient de trouver le sommeil.

Si diagnostics et traitements concordent, les conseils des médecins successifs varient. Ainsi Kunemann invite Marx à ne pas rentrer à Paris par étapes (ce que conseillait Engels), parce que les principales occasions de prendre froid sont les arrêts dans les gares. Tandis que les docteurs parisiens qui l'envoient se soigner à Lausanne lui prescrivent de ne voyager que de jour. Il passera donc la nuit à Dijon. Cette disposition ayant pour but, comme celle de Kunemann (!) « *d'éviter toute rechute* »<sup>17</sup>. Tous s'accordent en revanche à vanter les mérites du vin de Bordeaux (lettre à Engels du 5 juin).

Sa maladie n'affecte pas que le corps. Marx souffre moralement d'être condamné à une quasi totale inactivité intellectuelle. Au reste, même sans l'interdit prononcé par les docteurs, il n'est pas question de travail intellectuel, « *intellectuellement je me sens très bas* » (1<sup>er</sup>

mars) et deux mois plus tard de nouveau il se dit en bonne voie pour devenir un parfait idiot (5 juin). Le 20 mai il s'écrie « *quelle vie inutile, vide* » je mène.

D'où des accès de « *profonde mélancolie* » et la volonté de fréquenter le moins possible « *les humains* », la famille exceptée, naturellement.

Même s'il se garde d'en parler, on peut déduire de certaines remarques que l'idée de la mort lui vient à l'esprit. Ainsi quand il évoque la pénibilité d'un voyage à Biskra et les « *Incidents* » qui pourraient survenir au cours de ce voyage.

Ou encore quand il écrit « *naturellement à partir d'un certain âge il est tout à fait indifférent de savoir de quoi « on entre dans l'éternité* » (5 juin 1882). À noter le ton et le choix des termes, Marx n'a pas osé écrire « de quoi on meurt ». La formule presque enjouée esquivé par pudeur le terme de mort.

Bien entendu, ces allusions ne sont destinées qu'à son alter ego, Engels, à qui il ne cache rien de ses sentiments tandis qu'il évite de faire allusion aux tristes pensées qui l'assaillent quand il s'adresse à ses filles.

Marx a conscience qu'il lui sera difficile de retrouver une activité normale, qu'il restera, sinon un invalide, du moins un convalescent, qu'il devra désormais, chaque jour, veiller à ne pas rechuter « *pendant des années il me faudra faire très attention* ». La mention de son âge revient sous sa plume à plusieurs reprises. Or Marx, pour le lecteur d'aujourd'hui, n'est pas un vieillard, puisqu'il n'a pas encore 64 ans. Mais c'est un homme usé et qui en a claire-

ment conscience, même s'« *il désire* », ce qui équivaut à « *il espère* » « *mener de nouveau une vie active et cesser ce stupide métier d'invalidé* », cependant que ses rechutes réduisent, au fil des semaines, cet espoir.

On pourrait mesurer l'affaiblissement intellectuel de Marx au style de ses lettres. Certes, elles témoignent d'une culture prodigieuse. Il serait intéressant de relever dans cette correspondance le nombre d'allusions à des œuvres littéraires, célèbres ou peu connues, qu'il s'agisse de Goethe, de Cervantès, de Sophocle, de Plutarque, d'Offenbach, d'Adolf Müllner ou de la Bible, pour ne rien dire des connaissances historiques dont il fait preuve (à propos de la flotte de Charles Quint, de Talleyrand, de la dynastie des Grimaldi ou de Laurent de Médicis).

Mais Marx constate lui-même que son état de santé n'est pas sans répercussion sur son style. Reprenant la formule « *mens sana in corpore sano* », il est d'avis que sur ce point « *quelque chose cloche* ».

« *Vous devez être frappés par les erreurs de mon orthographe, de ma syntaxe, les fautes grammaticales* ». Ailleurs, après une expression alambiquée qui lui est venue sous la plume, il se moque de lui : le voilà qui écrit comme Louis de Bavière.

Effectivement les lettres d'Alger, c'est un peu moins vrai de celles expédiées de la Côte d'Azur, ne sont pas seulement d'une écriture encore plus difficile à déchiffrer qu'à l'ordinaire. Elles fourmillent d'erreurs de genre, d'accord, de construction (phrase commencée selon une construction donnée et terminée

par une autre, etc.). Enfin elles sont encore plus « cosmopolites » que les lettres antérieures.

On sait que, dans sa correspondance, Marx a toujours eu recours à différentes langues. Dans ses lettres en allemand (la quasi-totalité), on trouve fréquemment des expressions anglaises, françaises, latines, plus rarement espagnoles, italiennes, grecques ou russes. Ici, ce salmis linguistique devient presque la règle. Il arrive même à Marx (lettre à Laura Lafargue du 13 avril) de commencer sa lettre en allemand, le 13 avril, un allemand entremêlé de mots ou d'expressions françaises, anglaises, voire latines, (le français et l'anglais remplaçant sur la fin l'allemand), de la continuer le lendemain 14 avril en anglais et de revenir à l'allemand dans la dernière page.

On a le sentiment que ces choix n'obéissent à aucune règle précise, que Marx laisse aller son humeur, peut-être se laisse-t-il guider par sa plume, si l'on peut dire. Une expression anglaise lui vient à l'esprit, il l'écrit et continue en anglais... ou revient à l'allemand. La différence avec sa correspondance habituelle résidant sans doute dans le fait qu'en général, Marx adoptait une langue et qu'il n'avait recours à des expressions en langue étrangère que par commodité, quelquefois pour des raisons techniques, tel mot français ou anglais lui semblant exprimer mieux sa pensée que l'équivalent (?) allemand ; c'est d'ailleurs une simple question d'habitude, par exemple pour quelques expressions latines (*post festum*) ou anglaises qu'il emploie souvent (*by the by*) par exemple.

Si l'on examine de plus près la correspon-

ment conscience, même s' « *il désire* », ce qui équivaut à « *il espère* » « *mener de nouveau une vie active et cesser ce stupide métier d'invalidé* », cependant que ses rechutes réduisent, au fil des semaines, cet espoir.

On pourrait mesurer l'affaiblissement intellectuel de Marx au style de ses lettres. Certes, elles témoignent d'une culture prodigieuse. Il serait intéressant de relever dans cette correspondance le nombre d'allusions à des œuvres littéraires, célèbres ou peu connues, qu'il s'agisse de Goethe, de Cervantès, de Sophocle, de Plutarque, d'Offenbach, d'Adolf Müllner ou de la Bible, pour ne rien dire des connaissances historiques dont il fait preuve (à propos de la flotte de Charles Quint, de Talleyrand, de la dynastie des Grimaldi ou de Laurent de Médicis).

Mais Marx constate lui-même que son état de santé n'est pas sans répercussion sur son style. Reprenant la formule « *mens sana in corpore sano* », il est d'avis que sur ce point « *quelque chose cloche* ».

« *Vous devez être frappés par les erreurs de mon orthographe, de ma syntaxe, les fautes grammaticales* ». Ailleurs, après une expression alambiquée qui lui est venue sous la plume, il se moque de lui : le voilà qui écrit comme Louis de Bavière.

Effectivement les lettres d'Alger, c'est un peu moins vrai de celles expédiées de la Côte d'Azur, ne sont pas seulement d'une écriture encore plus difficile à déchiffrer qu'à l'ordinaire. Elles fourmillent d'erreurs de genre, d'accord, de construction (phrase commencée selon une construction donnée et terminée

par une autre, etc.). Enfin elles sont encore plus « cosmopolites » que les lettres antérieures.

On sait que, dans sa correspondance, Marx a toujours eu recours à différentes langues. Dans ses lettres en allemand (la quasi-totalité), on trouve fréquemment des expressions anglaises, françaises, latines, plus rarement espagnoles, italiennes, grecques ou russes. Ici, ce salmis linguistique devient presque la règle. Il arrive même à Marx (lettre à Laura Lafargue du 13 avril) de commencer sa lettre en allemand, le 13 avril, un allemand entremêlé de mots ou d'expressions françaises, anglaises, voire latines, (le français et l'anglais remplaçant sur la fin l'allemand), de la continuer le lendemain 14 avril en anglais et de revenir à l'allemand dans la dernière page.

On a le sentiment que ces choix n'obéissent à aucune règle précise, que Marx laisse aller son humeur, peut-être se laisse-t-il guider par sa plume, si l'on peut dire. Une expression anglaise lui vient à l'esprit, il l'écrit et continue en anglais... ou revient à l'allemand. La différence avec sa correspondance habituelle résidant sans doute dans le fait qu'en général, Marx adoptait une langue et qu'il n'avait recours à des expressions en langue étrangère que par commodité, quelquefois pour des raisons techniques, tel mot français ou anglais lui semblant exprimer mieux sa pensée que l'équivalent (?) allemand ; c'est d'ailleurs une simple question d'habitude, par exemple pour quelques expressions latines (*post festum*) ou anglaises qu'il emploie souvent (*by the by*) par exemple.

Si l'on examine de plus près la correspon-

dance de Marx avec ses trois filles et Engels, que constate-t-on ? À Engels, Marx écrit presque toujours en allemand ; une seule exception pour l'année 1882, la lettre du 9 juin, expédiée d'Argenteuil. On peut penser que Marx s'entretient en anglais avec Longuet (comme le prouvent les lettres qu'il lui adresse) et que, sur sa lancée, il a choisi d'écrire en anglais à son ami (lettre d'ailleurs fort brève).

Les lettres d'Alger et de la Côte d'Azur sont écrites en allemand, peut-être les phrases en anglais y sont-elles un peu plus fréquentes, quant aux expressions françaises, elles sont souvent techniques : *tatouement, rechute, colocataires, lieutenant de vaisseau, tables de roulette et de trente-et-quarante.*

Plus surprenante est la langue utilisée par Marx dans les lettres à ses filles. À l'aînée, Jenny Longuet, Marx écrivait presque toujours en anglais. Or sa première longue lettre d'Alger est rédigée en allemand, un long passage en anglais y étant intercalé. Retour ensuite à l'anglais, sauf le 8 mai. De Monte-Carlo, Marx écrit à Jenny en allemand. À Laura, Marx, en revanche, écrit presque toujours en allemand. Nous avons déjà mentionné la lettre du 13 avril composée comme celle du 16 mars à Jenny : allemand aux deux bouts, long passage en anglais au centre. Par la suite, en cette année 1882, c'est l'allemand qui domine, fréquemment entrelardé d'anglais. Les lettres à Eleanor sont presque toujours écrites en allemand. Seule exception relevée pendant l'année 1882, la lettre du 21 mai expédiée de Monte-Carlo.

Cependant, nombre de lettres de Marx à

ses filles (envoyées d'Alger ou de Monte-Carlo) ne nous étant pas parvenues, il est difficile de tirer de ces observations des conclusions définitives. Au moins peut-on noter que le séjour en Algérie représente une rupture, y compris au plan épistolaire, ce qui montre sans doute à quel point la maladie de Marx perturbe ses habitudes. On notera aussi que dans la famille Marx, de père en fille, on est bi- voire trilingue, puisque Marx utilise indifféremment l'allemand, l'anglais et le français, en étant sûr d'être compris. À Paul Lafargue, il écrit en français, sans doute parce que celui-ci aurait du mal à déchiffrer l'allemand ou l'anglais, tandis que Longuet comprend manifestement l'anglais, mais ne maîtrise pas aussi bien l'allemand, comme il ressort d'un passage de la lettre de Marx à Jenny Longuet (6 avril 1882).

La « *mélancolie* », les humeurs sombres de Marx ne parviennent pas à étouffer complètement un certain humour. Il s'astreint à éviter que sa morosité n'assombrisse ses lettres pour ne pas alarmer ses filles, mais au-delà de cette volonté, le ton des lettres est assez souvent naturellement enjoué. Il compare son dos « *à un champ de pastèques* », la principauté de Monaco évoque pour lui les opérettes d'Offenbach qui font alors courir le Tout Paris, et, parmi les qualités du juge Fermé, il relève qu'« *il ne manque pas d'humour* ». Marx non plus qui, quoique politiquement proche de Jules Guesde, ne désapprouve sans doute pas que Fermé trouve très drôle l'expression qu'a employée Guesde « *terrorisme de l'avenir* » (lettre à Laura du 13 avril). Le goût de l'hu-

mour est encore plus net dans son abrégé de l'histoire des Grimaldi et dans la relation qu'il fait des rapports de ces princes-pirates avec Laurent de Médicis (lettre à Engels du 5 juin).

Était-ce le signe que son état général s'était amélioré ? Il est frappant en tout cas que la correspondance expédiée de Monte-Carlo ou de Cannes est plus « riche » que celle d'Alger. Certes le temps et l'évolution de la maladie y tiennent toujours une grande place, mais les observations sociologiques, les considérations sur la population qui fréquente les salles de jeu, l'histoire des Grimaldi prouvent que Marx s'intéresse davantage au monde qui l'entoure qu'il ne le faisait à Alger, où il se bornait souvent (mise à part la dernière semaine) à rapporter ce que lui avait dit son guide, le juge Fermé. Les anecdotes dont il meublait les lettres à ses filles étaient, elles aussi, simplement rapportées. Ici elles sont le résultat de ses observations et de ses jugements personnels (par exemple dans sa lettre à Engels du 20 mai à propos des opinions politiques du Dr Kunemann ou dans celle à Eleanor sur les habitudes des clients des salles de jeu, 28 mai).

Pendant son séjour en Algérie, en dépit de la quasi-interdiction d'un travail intellectuel quelconque, Marx continue à s'intéresser à la politique française. Bien qu'il affirme à Lafargue le 20 mars qu'il ne lit que les dépêches du *Petit Colon*, en réalité il lit *L'Égalité*, hebdomadaire, et reçoit *Le Citoyen*, quotidien, qui tous deux expriment les positions du jeune Parti ouvrier français qui a adopté en 1880 (Congrès du Havre) un programme ins-

piré par Marx. Paul Lafargue a collaboré à ces deux publications qu'anime Jules Guesde. Marx a rencontré ce dernier lors de son passage à Paris, quelques jours avant de partir pour l'Algérie. Or Longuet, son gendre, collabore au journal radical dirigé par Clemenceau, *La Justice*, qui est loin d'adopter les positions du Parti ouvrier français. Tel a été le cas, en particulier, à propos de la grève des ouvriers et ouvrières du textile de Roanne, en février 1882. Tandis que *Le Citoyen* et *L'Égalité* soutenaient les revendications des grévistes, Charles Longuet, dans *La Justice*, souhaitait que patrons et ouvriers se livrent « une lutte loyale », qu'il opposait à « la guerre sociale ».

C'est Jenny Longuet qui, sur la demande expresse de son père, lui envoie les articles de Longuet. Et Marx, qui avait déjà dit à sa fille que Lafargue « faisait grand cas » de ces articles, assure, après les avoir lus, que « les articles de Longuet sur la grève sont très bons » (6 avril). Cependant il ne les commente pas, rectifie simplement un point de détail, une formule employée par Longuet à propos de « la loi d'airain » de Lassalle.

On peut penser que Marx, pour éviter de semer la zizanie dans le ménage Longuet, se garde ici de toute critique.

Des trois filles c'est surtout Jenny, en dépit de ses souffrances ( elle est atteinte d'un cancer de la vessie, ce qu'elle ignore), du travail que lui donne la tenue de son ménage : elle a quatre garçons en bas âge à élever, est enceinte et ne dispose, pour l'aider, que d'une femme de ménage), qui lui envoie des articles de presse et des informations politiques. Plus

encore que ses sœurs (Laura notamment), elle a été impliquée dans les événements parisiens en 1870-71 ; l'année précédente elle avait même collaboré à un journal parisien, *La Marseillaise*. D'autre part elle habite en France. Tandis qu'Eleanor et Laura sont à Londres. Laura est pour l'heure séparée de son mari qui, à Paris, tout en écrivant dans la presse guesdiste, recherche un emploi rémunéré (il finira par être embauché par une compagnie d'assurances) qui lui permette de louer un appartement convenable : Laura viendra alors le rejoindre à Paris (en septembre).

Marx, on le sait, est très impliqué dans les avatars du mouvement ouvrier français, en particulier depuis la Commune. C'est d'ailleurs ses prises de position à ce moment là, ses trois Adresses, la dernière en particulier (*La Guerre civile en France*) qui lui ont valu une renommée internationale et des attaques virulentes, à partir de faux documents établis par la police française, de la part du gouvernement de Thiers et des Versaillais en général.

Ses trois filles ont pris parti pour les communards. Jenny épouse Charles Longuet, réfugié à Londres ; Laura est mariée à Lafargue qui défend à Bordeaux les idées de la Commune et sera contraint, après l'échec de celle-ci, de fuir en Espagne ; Eleanor, enfin est fiancée à Lissagaray, lui aussi réfugié à Londres et auteur de l'ouvrage longtemps le plus répandu sur l'histoire de la Commune. Par parenthèse Marx est opposé à cette liaison et est heureux d'apprendre d'Engels qu'Eleanor « a trouvé une solution pleine de tact à la catastrophe » que représentaient, selon lui, les fiançailles de sa cadette avec Lissagaray.

Naturellement cela n'empêche pas Marx de s'intéresser au journal que celui-ci, vient de lancer à Paris, même s'il n'en attend rien de spectaculaire.

Cette correspondance nous fournit quelques indications sur les sentiments qu'éprouve Marx envers ses deux gendres français. Alors que les idées politiques de Lafargue sont assez proches des siennes, Marx s'irrite de sa légèreté, relève des formulations aventurées (Fourier communiste). Bref il ne le prend guère au sérieux. C'est particulièrement sensible dans sa lettre du 20 mars. L'attestent des expressions ironiques comme « *mon brave gascon* », « *mon cher Augure* », « *Saint Paul, étrange saint que vous êtes* ». L'étudiant en médecine qu'a été Lafargue ayant conseillé « *des enveloppements à l'iode* », Marx considère que ce « *détail* » est « *révélateur de toute la conception* » qu'a Lafargue « *des faits matériels* ». Toute la correspondance de Marx en cette année 1882 fourmille de critiques contre Lafargue. Les relations avec Longuet sont polies, sans plus. Marx constatera, lors de son passage à Argenteuil en août, d'une part que Longuet ne s'occupe absolument pas de l'éducation de ses quatre enfants, en laissant toute la charge à sa femme, d'autre part qu'il ne lui donne même pas l'argent du loyer... que Marx finira par faire accepter à sa fille (il s'agit de l'argent d'Engels !). Longuet, quand il est à la maison (à Argenteuil) passe la matinée au lit... et part pour Paris dès cinq heures de l'après-midi (lettre à Engels, 10 août 1882). Déjà en décembre 1881, Marx avait été choqué de la notice nécrologique insérée dans *La Justice* lors du décès de la mère de Jenny (née, comme on

sait, von Westphalen), texte que Marx attribuait à Charles Longuet. On y lisait que le mariage de Jenny avec Karl Marx avait fait des difficultés parce que Marx était juif. Longuet s'était par ailleurs rendu coupable d'associer le nom de Lassalle à celui de Marx, à propos de la limitation de la durée de la journée de travail (sujet que Lassalle n'a jamais abordé). Conclusion de Marx : « *je lui [à Longuet] serais obligé de ne plus mentionner mon nom dans ses écrits.* » En août encore il se plaint de la désinvolture de son gendre qui s'est arrangé pour amener Joseph Roy, le traducteur du *Capital* à Argenteuil, le jour du départ de Marx pour Lausanne. D'où longue conversation (avec Roy) dans le jardin, par vent froid. D'où refroidissement et Marx de conclure « *Merci monsieur Longuet* »<sup>18</sup>.

Reste à essayer de résoudre un mystère dont le lecteur mesurera toute l'importance. Marx a-t-il fait raser, à Alger, sa barbe de prophète et raccourcir son abondante chevelure ?

Dans un post-scriptum Marx écrit à Engels : « *à propos, à cause du soleil je me suis débarrassé de ma barbe de prophète et de ma perruque, mais (comme mes filles me préfèrent avec), je me suis fait photographier avant de sacrifier ma chevelure sur l'autel d'un barbier algérois* » (28 avril).

Plusieurs clichés de cette photo (reproduite en tête de ce volume) nous sont effectivement parvenus. L'un dédié à Laura et daté (sans doute par erreur, de la fin février 1882), un autre « *à ma chère petite Jenny* » qui porte, lui, la date exacte : fin avril 1882. Un troisième destiné à Engels. Marx voulait également offrir ce portrait à son ami Schorlemmer, et à

la femme du médecin qui le soignait à Ventnor, sur l'île de Wight<sup>19</sup>.

C'est le dernier portrait de Marx que nous possédions et il a été souvent reproduit<sup>20</sup> : chevelure et barbe blanches, la moustache et les sourcils sont encore presque noirs, des rides à peine visibles au coin des yeux, plus marquées de part et d'autre du nez. Belle photo qui révèle Marx tel qu'il devait être : large front de penseur, sourire à peine décelable, impression d'humanité qui rappelle sa devise : *je pense que rien d'humain ne m'est étranger*. Nulle pose, pas une ombre de prétention.

Curieusement Marx n'a pas sur la photo le visage d'un malade (le photographe a-t-il légèrement retouché le portrait ?) Marx lui-même note « *vous verrez* » qu'en dépit des 8 semaines de traitement « *j'ai encore (fait) bonne mine à mauvais jeu* ». Il est vrai qu'à la fin avril Marx était de nouveau sur pied, puisqu'il avait repris ses promenades, visité le jardin d'Essai et les navires de guerre français. Engels, voyant la photo, écrit lui aussi que Marx a de nouveau très bonne mine<sup>21</sup>. Est-ce par coquetterie que Marx envoyant cette photo à sa fille Laura conclut « *aucun art ne saurait donner de l'homme une image pire que la photographie* » ?

Reste entière une question. Marx a-t-il mis son projet à exécution ? A-t-il vraiment sacrifié sa barbe de prophète ?

Rien, à ma connaissance, ne permet de l'affirmer. Dans toute la correspondance postérieure à cette fin d'avril 1882, je n'ai trouvé nulle part la moindre allusion à un Marx imberbe. Or peut-on supposer que, parmi les

correspondants de Marx, tous habitués à voir un Marx barbu et chevelu, personne n'aurait fait la moindre remarque sur un événement qui aurait modifié considérablement le visage de l'auteur du *Capital* ? C'est proprement invraisemblable. Dès lors, que conclure ? Sinon que Marx, au dernier moment, a renoncé à son projet et a conservé, pour plaire à ses filles qu'il aimait si tendrement, sa barbe et sa perruque<sup>22</sup>.

D'Alger, Marx a rapporté sans aucun doute force cadeaux à ses filles. Probablement des bijoux kabyles du genre de ces bracelets qu'il offrira à Pumps, la nièce d'Engels. Celui-ci recevra un poignard kabyle et une pipe<sup>23</sup>.

\*  
\* \*

Le 2 mai au soir, Marx s'embarque pour Marseille comme il l'avait annoncé à Engels dès le 18 avril. Il ne voyage pas sur le *Saïd*, mais sur le *Pelouse*, bateau de la même compagnie, les Messageries maritimes, commandé par le capitaine Vaquier et non par le commandant Macé, ce « *chic type* » qui l'avait amené à Alger. Après une traversée froide et venteuse, dans une cabine qu'il partage avec un négociant de Lyon<sup>24</sup>, Marx débarque à Marseille au matin du jeudi 4 mai (et non du 5, comme il l'écrira par erreur, trois semaines plus tard, à sa fille Eleanor) et gagne Nice, puis Monte-Carlo où il séjourne jusqu'au début juin. Il gagne alors Cannes, y passe deux ou trois jours et prend le train pour Paris, le 5 juin au soir.

Marx a donc retrouvé en juin à Argenteuil sa fille Jenny et ses quatre petits-enfants. Tout heureux d'être en famille, il ne remarque pas, ou l'attribue à la grossesse de sa fille, à quel point celle-ci est épuisée. Il est vrai que Jenny fait tout pour ne pas alarmer son père. C'est à Eleanor qu'elle avait écrit qu'elle était exténuée et qu'elle n'était nullement aidée par son mari « *j'ai beau trimer comme un nègre, il ne sait que crier après moi et ronchonner tout le temps qu'il est à la maison* » (10 avril 1882). En novembre sa situation s'est aggravée (sans que les médecins aient diagnostiqué le cancer de la vessie dont elle souffre). Elle parle des tortures qu'elle endure depuis 8 mois, et l'allaitement de la petite Jenny née en septembre, et auquel elle ne veut pas renoncer, « *fait de sa vie un enfer* »<sup>25</sup>.

Fin septembre, Marx quitte Vevey, repasse par Paris, part ensuite pour Londres (dont les médecins parisiens craignent, pour leur patient, le climat humide) et gagne fin octobre Ventnor sur l'île de Wight, où il avait déjà séjourné.

Sa santé est loin d'être florissante. Pourtant il continue à suivre de près la situation politique en France et en Allemagne, s'intéresse aux travaux de Deprez et d'Arsonval « *sur le transport de l'énergie à grande distance* », ainsi qu'à ceux de l'Allemand Maurer sur la situation des paysans dans l'Allemagne du IX<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle, et travaille à une nouvelle édition du premier livre du *Capital*.

Pendant ce temps les souffrances de la pauvre Jenny ne cessent d'augmenter et elle continue de les cacher à ses sœurs et à son père.

En janvier, elle perd beaucoup de sang. Le 6 janvier, Paul Lafargue qui lui rend visite, dit que son état semble désespéré. Longuet était absent et il n'y avait personne pour s'occuper d'elle et des enfants<sup>26</sup>. À Ventnor, Marx quoique peu et mal informé s'inquiète ; cependant une lettre de Paul Lafargue le rassure, même s'il se doute qu'on lui cache la gravité du mal de sa fille.

Celle-ci meurt le 11 janvier 1883 ; elle n'avait pas trente-neuf ans.

C'est Eleanor qui sera chargée d'aller annoncer la nouvelle à son père. Elle racontera qu'elle avait eu l'impression « *de lui apporter son arrêt de mort* ». Marx demanda à Eleanor de repartir aussitôt pour Argenteuil afin de s'occuper des enfants.

Cette mort a été un coup terrible pour le vieil homme. Après sa femme, en un an, il venait de perdre sa fille aînée, celle qu'il chérissait le plus, celle qui était, par bien des côtés, la plus proche de lui.

Marx n'y survécut pas. Un abcès au poumon hâta sa fin. Il s'éteignit paisiblement le 14 mars 1883, à deux heures de l'après-midi. Eleanor était près de lui.

En janvier 1882, divers journaux avaient annoncé prématurément sa mort prochaine, ce qui aurait arraché à Marx, selon Engels, cette exclamation « *voilà qu'il me faut à présent vivre très longtemps pour faire mentir ces sacrés chiens.* »<sup>27</sup>

Engels écrira à Sorge que pareille fin valait mieux que « *quelques années d'une existence végétative* » qu'aurait pu lui assurer l'art des médecins. « *Vivre avec le sentiment de tant de travaux à terminer, être torturé par le désir de*

*Tantale de les mener à bonne fin, sans pouvoir le faire [...] notre Marx ne l'aurait jamais supporté »<sup>28</sup>.*

Loin de lui rendre la santé, le séjour en Algérie et sur la Côte d'Azur avait tout au plus prolongé la vie d'un malade.

Nous avons regroupé dans cet ouvrage toutes les lettres que Marx a écrites d'Alger, pour autant qu'elles aient été retrouvées. Y ont été jointes les lettres expédiées de Marseille ou de la Côte d'Azur où Marx séjourna un mois (mai 1882) et qui constituent un ensemble avec la correspondance et le séjour algérien. On trouvera en annexe deux articles de Marx et d'Engels qui traitent de l'Algérie et du Maréchal Bugeaud.

Les lettres ou cartes postales expédiées de Marseille et de la Côte d'Azur par Karl Marx sont ici publiées en français pour la première fois.

Pour autant qu'il s'agissait de textes écrits en allemand, ils ont été traduits par mes soins. Pour certaines lettres, dont la version allemande publiée dans le tome 35 des MEW ne paraissait pas satisfaisante, nous avons eu recours aux manuscrits originaux. Pour les textes écrits en anglais, la traduction a été revue par Pierre Clinquart.

Afin de rendre plus facile la lecture des lettres, les nombreuses expressions anglaises dont Marx use et parfois abuse ont été en général traduites en français sans autre indication. En revanche, les phrases et expressions françaises sont imprimées en romain et assorties d'un astérisque.

Dans les notes et commentaires destinés à préciser la situation de l'Algérie lors du séjour de Marx, j'ai eu fréquemment recours aux informations publiées naguère dans *Marxisme et Algérie* par René Gallissot que je tiens à remercier particulièrement.

## Gilbert Badia

- 1 - Marx-Engels Werke ( en abrégé MEW ), t.35, p. 247.
- 2 - Cf. Gallissot-Badia, *Marxisme et Algérie*, coll. 10/18, UGE, p. 370-373. Contrairement à ce que pense et écrit Marx, Fermé n'a donc pas été « déporté en Algérie ».
- 3 - Marlene Vesper, au terme de patientes recherches à Alger, fournit beaucoup de précisions sur la commune où réside Marx, les personnes qu'il a rencontrées etc. Marlene Vesper, *Marx in Algier*, Pahl-Rugenstein, Bonn, 1995, en particulier, p. 45-47.
- 4 - Cité dans *Marxisme et Algérie*, p. 368.
- 5 - Cf. *Marxisme et Algérie*, p. 336.
- 6 - *New York Daily Tribune*, 16 sept. 1857 ( MEW, t. 12, p. 287 ).
- 7 - Marx avait consacré dans ses *Manuscrits de 1857-1858*, (*Grundrisse*), une étude aux « *Formes antérieures à la production capitaliste* » Éd. sociales 1980 t. I p. 410-452, voir également le volume *Sur les sociétés précapitalistes*, Ed. sociales, 1970.
- 8 - Marx a lu Morgan dans les premiers mois de 1880, il annote Kowalewski dès septembre 1879 ( cf. MEW, t. 34, p. 409 ).
- 9 - Cf. MEW, t. 34, p. 28, 78 et t. 35, p. 346.
- 10 - Les annotations de Marx ont été publiées dans le n° 109, sept-oct. 1959 de la *Nouvelle Critique* ( traduction d'André Gisselbrecht et d'Andrée Tabouret-Keller ) et reproduites notamment dans *Marxisme et Algérie*. Citations p. 213,215,218.
- 11 - Cf. *Sur les sociétés précapitalistes*, Ed. sociales, 1970, p. 330.
- 12 - Ibid p. 352.
- 13 - Cité par Marlene Vesper, *Marx in Algier*, p. 33-34.
- 14 - Ibid p. 34, repris de Charles de Galland, *Les petits cahiers algériens*.
- 15 - Voir G. Badia, *Rosa Luxemburg épistolière*, Éd. de l'Ate-

lier, 1995, p. 118.

16 - Engels écrit à Bernstein le 25 octobre 1881 « Marx est au lit depuis 12 jours, mais depuis dimanche tout danger - à condition d'être prudent - est écarté. J'ai eu très peur » MEW, t. 35, p. 233.

17 - Cf. MEW, t. 35, p. 83.

18 - Cf. MEW, t. 35, p. 80 et 241-242, 85. On lisait dans *La Justice* « son mariage avec Karl Marx ne se fit pas sans peine. Il y avait à vaincre bien des préjugés, le plus fort de tous était encore le préjugé de race ». Et Marx de commenter « toute cette histoire est une simple invention. Il n'y avait aucun préjugé à vaincre ».

19 - Voir à ce sujet lettre à Engels du 4 juillet 1882 et à Eleanor du 9 janvier 1883 MEW, t. 35, p. 75 et 421.

20 - En particulier dans MEW, t. 35 entre les pages 48 et 49.

21 - Lettre à August Bebel, 16 mai 1882, MEW, t. 35, p. 322.

22 - Marlene Vesper a fait à Alger des recherches opiniâtres pour retrouver la trace du photographe et éventuellement du barbier qui aurait pu raser Marx, sans succès. En revanche, elle a découvert la tombe de « Charles Eugène Stéphann, né le 10 octobre 1840, décédé le 28 juin 1906. » Cf. *Marx in Algier*, p. 130-135. et p. 67.

23 - Ibid. p. 141, et MEW, t. 35, p. 93, 96. Engels remercie Marx pour les cadeaux que Tussy a rapportés de Paris. Pour la pipe, manque le tuyau. (12 septembre). De Vevey, en Suisse, où il séjourne, Marx lui explique qu'il a bien acheté trois tuyaux de pipe en bambou, mais qu'ils étaient trop longs pour la valise de Tussy. Il les rapportera lui-même lors de sa venue à Londres (lettre du 16 septembre).

24 - C'est ce qu'a établi très précisément Marlene Vesper, qui a également découvert le nom du commerçant de Lyon qui partageait la cabine de Marx. Il s'appelait Peltier. *Marx in Algier*, p. 145 et 148.

25 - Yvonne Kapp, *Eleanor. Chronique familiale des Marx* (traduit par Olga Meier), Ed. sociales, 1980, p. 230.

26 - Ibid. p. 232.

27 - MEW, t. 35, p. 258.

28 - Ibid. p. 460.

# Lettres d'Alger

À Engels<sup>1</sup>

17 février 1882

Hôtel Au petit Louvre

rue de la Cannebière Marseille

*Cher Fred*

*Tussy t'a sûrement envoyé quelques lignes hier. À l'origine, je voulais ne quitter Paris que lundi prochain ; comme mon état de santé ne s'améliorait absolument pas, je décidai de partir sur le champ pour Marseille et de là de faire voile tout de suite vers Alger, le samedi.*

*À Paris, accompagné de mon Johnny, je n'avais rendu visite qu'à un seul mortel : Mesa<sup>2</sup> (en fait, il (Mesa) m'a fait trop bavarder et en plus je suis rentré un peu trop tard à Argenteuil, vers sept heures du soir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit). J'ai cherché à obtenir de Mesa que nos amis, Guesde notamment, veuillent bien repousser le rendez-vous\* jusqu'à mon retour d'Algérie. Mais tout ça en vain. En réalité, Guesde est tellement attaqué de toutes parts actuellement<sup>3</sup>, qu'il était important pour lui d'avoir une rencontre « officielle » avec moi. Il fallait bien faire cette concession au parti. Je leur donnai donc rendez-vous à l'hôtel de Lyon et de Mulhouse, 8 boulevard Beaumarchais\*, où Guesde et Deville<sup>4</sup> accompa-*

gnés de Mesa, se présentèrent vers 5 heures de l'après-midi. Je les reçus d'abord en bas, dans la salle du restaurant ; Tussy et la petite Jenny m'y avaient accompagné en partant d'Argenteuil (mercredi après-midi). Guesde était un peu gêné de la présence de la petite Jenny, parce qu'il venait tout juste d'écrire un article assez dur contre Longuet, bien que la petite Jenny, quant à elle, n'ait fait la moindre allusion à l'événement. Dès que les dames furent parties, j'allai avec eux d'abord dans ma chambre\*, où nous avons discuté une heure environ, puis en bas - mais il était temps pour Mesa de se tirer - au restaurant, où ils eurent loisir de vider avec moi une bouteille de Beaune. Vers sept heures, ils étaient partis. Mais bien que je sois allé au lit vers les 9 heures, le vacarme diabolique des voitures n'a pas cessé jusqu'à 1 heure du matin. Vers cette heure-là (à 1 heure environ), j'eus un vomissement\*, je m'étais encore saoulé de jacassements.

Le voyage vers Marseille. Beau temps et tout allait bien. Un peu après Lyon d'abord 1 heure 1/2 d'arrêt\* à Cassis<sup>s</sup> en raison d'une défectuosité de la locomotive ; puis de nouveau le même malheur à Valence, bien que, cette fois, l'arrêt\* n'ait pas été aussi long. Entre-temps, il s'était mis à faire sacrément froid avec une méchante bise. Au lieu d'y arriver peu avant minuit, nous avons atteint Marseille après 2 heures du matin ; en dépit de tout ce que j'avais sur le dos, j'étais plus ou moins en train de me geler et je ne trouvai d'antidote que dans « l'alcool » ; je n'ai pas cessé d'y avoir recours. Dernière épreuve\* désagréable en gare\* de Marseille : un quart d'heure (ou plus), en plein vent, un vent froid ; la remise des bagages a pris beaucoup de temps.

*Aujourd'hui il fait soleil à Marseille, mais le vent, lui, n'est pas encore chaud. C'est le Dr Dourlen qui m'a conseillé de descendre dans l'hôtel susnommé, d'où je partirai pour Alger demain, samedi à 5 heures de l'après-midi. Le bureau des « paquebots à vapeur des Postes françaises » se trouve ici, dans ce même hôtel où je loge, si bien que j'ai pris aussitôt mon billet pour le paquebot « Saïd » (80 Fr, première classe) ; les bagages sont pareillement enregistrés ici ; donc tout est aussi commode que faire se peut.*

*À propos\*, hier j'ai découvert un « Prolétaire »<sup>6</sup> (de même l'Égalité est vendue ici) ; le Lafargue me semble multiplier inutilement les incidents ; de même les détails\* sont sans doute très inexacts. Pour avoir qualifié Fourier de « communiste », le voilà maintenant obligé, comme ils se sont moqués de lui, d'expliquer en quel sens il avait traité Fourier de « communiste ». Des « audaces » de cet acabit, on peut les laisser tomber, les interpréter ou les mettre sous le boisseau ; le pire c'est que des petits faits de ce genre, on les remarque. Je trouve qu'il va beaucoup trop loin dans ses oracles.*

*Mon meilleur souvenir à Laura ; je lui écrirai d'Alger. [Sur place], il suffira d'un homme pour s'occuper de moi ; Longuet a écrit une longue lettre à son ami Fermé : cet ancien déporté en Algérie (sous Napoléon III) est parvenu au poste de juge d'appel\* à Alger. Pas question de passeport ou autres formalités. Rien n'est inscrit sur le billet du passager en dehors du prénom et du nom de famille.*

*Salue Lenchen [Hélène Demuth] et les autres amis.*

*Addio !*

*Ton vieux Maure.*

Carte postale à Engels  
21 février 1882  
Hôtel d'Orient, Alger.

*Cher Fred,*

*J'ai quitté Marseille le samedi 18 février à 5 heures de l'après-midi sur le « Saïd », excellent steamer<sup>7</sup>; le voyage a été rapide si bien que nous avons atteint Alger dès le lundi (20 février) à 3 heures 1/2 du matin. Toutefois il a fait froid pendant la traversée et, bien que le bateau fût pourvu de tout le confort, je n'ai pas dormi les deux nuits en raison du bruit diabolique des machines, du vent, etc... qui m'empêchaient de trouver le calme dans ma cabine.*

*Ici m'était réservé mutatis mutandis le même quid pro quo<sup>8</sup> qu'à l'Isle of Wight !*

*Cette année en effet, la saison est ici exceptionnellement froide et humide, ce qui fait que Nice et Menton raslent actuellement à l'Algérie la majorité des touristes. En tout cas, j'avais quelques mauvais pressentiments et j'avais insinué à plusieurs reprises de commencer d'abord\* par la côte d'Azur. Il semble que ce soit une fatalité\*! Le brave juge\* m'a accueilli hier de la façon la plus amicale qui soit ; un jour avant mon arrivée, la lettre de Longuet l'avait préparé. Il va venir me voir aujourd'hui, pour que nous discutions des dispositions ultérieures. Je te donnerai plus de détails après. Mes amitiés à tous. Il n'y a pas de courrier tous les jours pour la France et l'Angleterre. Écris-moi à mon nom et : Aux soins de Monsieur Fermé, juge au tribunal civil, n°37. Route Mustapha Supérieur (Alger)\*.*

Carte postale à Jenny Longuet (Argenteuil)<sup>9</sup>.

*Très chère enfant,*

*Le temps s'est mis au beau ; j'habite dans une villa très confortable, sur les collines à l'extérieur des fortifications d'Alger. La seule chose dont j'aie besoin, c'est de repos. J'espère redevenir bientôt un « meilleur » homme.*

*Embrasse tous les enfants, amitiés à Longuet.*

*Ton fidèle*

*Old Nick<sup>10</sup>*

À Engels

*1<sup>er</sup> mars 1882.*

*Hôtel Pension Victoria, Mustapha Supérieur, Boulevard Bon Accueil, Alger. (Pouvez désormais m'écrire directement à l'adresse ci-dessus).*

*Cher Fred*

*Je t'ai envoyé un télégramme devant ma Postcard, parce que celle-ci aurait pu causer une inutile inquiétude. Le fait est que, grâce à l'accumulation d'une série de petites circonstances défavorables (la traversée comprise), mon corpus delicti<sup>11</sup> a atterri à Alger le 20 février, gelé jusqu'à la moëlle.*

*Le mois de décembre a été épouvantable à Alger, en janvier il a fait beau, en février le temps a été froid, humide aussi, je suis juste tombé sur les trois jours les plus froids de ce mois : les 20, 21, 22 février. Insomnie, manque d'appétit, forte toux, ne sachant trop que faire, et non sans des accès de temps à autre, d'une profunda melancholia<sup>12</sup>, tout comme le grand Don*

*Quichotte. Retourner en Europe sans avoir rien fait, avec les faux frais\* et en plus la perspective de deux nouvelles nuits dans une de ces cabines\*, le crâne broyé par le scandaleux bruit de machines ! D'un autre côté, certitude d'échapper au quiproquo<sup>13</sup> en partant tout de suite pour Biskra, juste au bord du désert du Sahara ? Mais étant donné les moyens de communication et de transport, ce nouveau voyage exigerait 7 à 8 jours, serait pénible et, de l'avis des gens qui connaissent les conditions de voyage, pas sans inconvénients pour un pro nunc<sup>14</sup> invalide au cas où des incidents\* se produiraient avant l'arrivée à Biskra !*

*Comme d'ailleurs l'après-midi\* du 22 février, le thermomètre annonçait un temps favorable et que, dès le jour de mon arrivée, j'avais déjà repéré, en compagnie du bon juge Fermé, l'Hôtel-Pension Victoria, je quittai le Grand Hôtel d'Orient (où couche aussi l'abominable philosophe radical Ashton Dilke ; au reste dans le « Petit Colon »<sup>15</sup> et autres petits journaux algériens\*, tout Anglais est un lord et on donne du lord même à Bradlaugh) avec mes bagages pour une des collines en dehors de la fortification du côté de l'Est de la ville\*. Ici, situation magnifique, devant ma chambre\* la baie que ferme la Méditerranée le port d'Alger, des villas\* disposées en amphithéâtre escaladant les collines (des ravines au-dessous des collines, d'autres collines au-dessus)\* ; plus loin, des montagnes visibles\* entre autres les sommets neigeux derrière Matifou, sur les montagnes de Kabylie, des points culminants du Djurdjura\* (Tous ces monts, comme les dites collines, sont calcaires). — Le matin, à 8 heures, il n'est*

rien de plus enchanteur que le panorama ; l'air, la végétation, merveilleux mélange\* européo-africain ; chaque matin à 10 heures ou de 9 à 11 je fais ma promenade<sup>16</sup> entre des ravines et les collines situées au-dessus de la mienne\*.

Avec tout ça, on ne vit que de poussière. Tout d'abord du 23 au 26 février un changement vraiment excellent, mais à présent (et bien que je sois encore gelé au point que ma tenue, même ici à Alger, ne diffère de celle que j'avais à l'Isle of Wight que parce que jusqu'à présent j'ai remplacé à l'intérieur de la villa mon surtout en peau de rhinocéros par mon pardessus léger, pour tout le reste n'ai rien changé jusqu'à présent)<sup>17</sup> a commencé ce qu'on appelle la tempête, c.-à-d. le tapage du vent sans tonnerre et sans d'éclairs\*. Un temps dangereux et traître que même les indigènes redoutent énormément (qui va peut-être durer 9 jours à partir du 27 février). Donc en fait jusqu'ici, seulement trois journées vraiment bonnes.

Dans ces conditions, ma toux a empiré de jour en jour, le crachement abominable\*, peu de sommeil et surtout le sentiment désagréable que mon côté gauche est à jamais abîmé par le mal et, intellectuellement, je me sens très bas. Aussi j'ai appelé le Dr Stephann (le meilleur docteur d'Alger). Il m'a vu deux fois, hier et aujourd'hui. Que faire ? Je suis sur le point d'aller à Alger<sup>18</sup> pour faire exécuter son ordonnance ; il s'agit, après auscultation très poussée, de 1, Collodion cantharidal\* appliqué à l'aide d'un pinceau<sup>19</sup>, 2, Arseniate de soude\* additionné d'une certaine quantité d'eau, une cuillerée à soupe de cette potion à chaque repas, 3, En cas de besoin\*, en particulier la nuit au moment

*des quintes de toux, une cuillerée à soupe d'un mélange de codéine et julep gommeux\*. Il reviendra me voir dans 8 jours ; mes exercices physiques, il m'a prescrit de beaucoup les modérer ; aucune activité intellectuelle véritable, à part quelques lectures pour me distraire. Ainsi, en fait, je ne serai pas de retour à Londres plus tôt que prévu (plutôt plus tard) ! Aussi ne doit-on jamais se faire des illusions ni voir les choses trop en rose !*

*Il me faut interrompre ma lettre car je suis forcé d'aller à la pharmacie à Alger.*

*À propos, tu sais que peu de gens répugnent plus que moi aux démonstrations sentimentales ; ce serait mentir toutefois que de ne pas avouer que ma pensée est essentiellement occupée du souvenir de ma femme : cette part du meilleur de ma vie ! Dis à mes filles de Londres<sup>20</sup> d'écrire à leur vieux Nick et de ne pas attendre qu'il écrive le premier.*

*Où en est Pumps<sup>21</sup> dans son grave travail de création de l'homme ? Fais-lui mes amitiés.*

*Salue Helen de ma part, idem pour Moore, Schorlemmer<sup>22</sup>.*

*À présent, mon vieil ami.*

*Ton Maure.*

*À propos ! Le Dr Stephann, comme mon cher Dr Donkir<sup>23</sup>, n'oublie pas.... le cognac\* !*

Carte postale à Engels.

Le 3 mars 1882

*Cher Fred,*

*J'ai reçu hier ta lettre datée du 25 février, ainsi que les coupures du (Daily) News.*

(O.N.<sup>24</sup> secret d'État et de cœur tragico-comique). J'espère que Tussy<sup>5</sup> finira par ne plus risquer légèrement sa santé avec ce genre d'occupation ; et que mon Cacadou, alias petite Laura<sup>6</sup>, est toujours resplendissante, parce qu'elle s'impose beaucoup d'efforts physiques. De Paris n'ai encore pas eu de réponse.

La tempête — c'est ici l'expression sacramentale\* — dure depuis le 26 février quoique sous des aspects toujours très variables\*.

Le 2 mars, pour moi comme pour tous les colocataires de la maison, arrêts de rigueur pour toute la journée.

Averses depuis le matin très tôt, ciel de couleur londonienne, gris sur gris ; mais cette fois, et pour la première fois, les rafales accompagnées de quelques coups de tonnerre et de quelques éclairs ; à 4 heures de l'après-midi de nouveau un ciel d'azur ; le soir admirable clair de lune. Tout le jour, à de brefs intervalles, montée et chute de la température. Entre-temps, j'ai repris, entre autres médicaments, le tatouage ; dès la nuit suivante intervenue une remarquable amélioration.

Ce matin, 3 mars, le tatouage a été ma première occupation ; pas intimidé en dépit du vent, j'ai trouvé la promenade de 9 heures jusqu'à à peu près 11 heures moins le quart fort délicieuse, dans l'air balsamique de la mer ; je suis rentré juste avant un nouvel accès de colère du vent. Dans cinq minutes on va m'appeler pour le déjeuner\*, j'utilise le moment opportun pour encore t'envoyer ces quelques lignes.

Ton Maure

À Jenny Longuet  
16 mars 1882  
Hôtel Victoria

*Écris comme précédemment ici aux soins des Fermé\**

*Ma chère enfant,*

*Après avoir reçu ta lettre par l'intermédiaire de Fermé\*, j'ai envoyé quelqu'un à l'Hôtel d'Orient pour demander si, là aussi, je n'avais pas de courrier, on lui remit pour moi ta lettre du 24 février.*

*Je m'en vais à présent te faire un bref rapport de mon état de santé.*

*Comme ma toux devenait plus opiniâtre, avec force crachements, insomnie etc, j'ai fait venir le Dr Stephann (qui soigne aussi quelques-unes des personnes qui logent avec moi) et je suis donc soigné par lui depuis le 26 février, le premier jour où il m'a examiné. C'est un homme très énergique, tranchant. Il a trouvé que mon côté droit affaibli par la pleurésie\*, par suite des circonstances défavorables qui se sont accumulées depuis mon départ de Paris, ne fonctionne pas normalement. Le principal remède contre ça, ce sont les vésicatoires\* (résorption du liquide par badigeonnage du côté gauche, poitrine et dos, à l'aide de Collodion cantharidal\*), remède qui a sur moi un bon effet ; un autre médicament « apaisant » contre la toux, enfin de l'arséniate (comme de l'eau, ça n'a pas de goût) après chaque repas. Si le temps le permet, je dois continuer mes promenades pas trop longues du matin.*

*Malheureusement (s'il faisait beau les violents accès de toux cesseraient d'eux-mêmes) je me suis mis à cracher le sang le 6 mars ; les 8 et*

9 mars, hémorragie importante, suivie d'une faible douleur qui a duré jusqu'au 12, et depuis le 13, plus la moindre trace de cette hémorragie. Donc cet épisode désagréable, une semaine ; le Dr Stephann est intervenu avec énergie, tout mouvement (promenade incluse cela va de soi) interdit, de même presque toute conversation ; bains de pieds chauds etc., ainsi que médicaments drastiques. Pendant ce temps j'ai continué d'être soigné à l'aide de vésicatoires\*, de toniques contre la toux, et de fait la toux a énormément diminué. Le temps lui aussi a peu à peu commencé à tourner, bien qu'il ne soit pas encore tout à fait comme il faut\*.

Dans ma villa sur la colline (Hôtel Victoria) j'ai devant moi la baie et à côté des villas étagées en amphithéâtre, un très bon air, même sans faire de promenade, soit sur la galerie qui longe ma chambre\* et les chambres\* contiguës, soit dans la véranda\* d'où on accède au premier étage. Le docteur ne me donnera la permission de reprendre mes promenades que lorsqu'il aura examiné une fois encore le corpus delicti. À noter : ces derniers temps, non seulement l'appétit est revenu, mais enfin j'ai retrouvé le sommeil. (Depuis le 16 février, en fait depuis la nuit à l'hôtel à Paris, l'insomnie n'a pas cessé jusqu'au moment que j'ai indiqué<sup>7</sup> Comme je l'ai écrit à Londres aussi, me revoilà en somme après cette expédition folle et mal calculée dans l'état où j'étais en quittant Maitland Park. Je dois dire cependant que beaucoup de touristes ont traversé et traversent encore ici la même désagréable épreuve. Il y a dix ans qu'Alger n'a pas connu un hiver aussi pourri. Quant à moi, je nourrissais quelques doutes, l'expérience de l'île de Wight et

autres lieux me suffisait, mais Engels et Donkin ont pris feu et flamme tous les deux pour l'Afrique, sans bien se renseigner ni l'un ni l'autre, en dépit du fait que cette année était extraordinaire au point de vue des températures. À plusieurs reprises, j'avais insinué discrètement qu'il faudrait peut-être commencer au moins par Menton (ou Nice), étant donné que Lavroff en avait reçu d'amis russes des nouvelles très encourageantes, mais mon vieux Fred, avec son tempérament sanguin, avait dédaigneusement balayé ces informations : entre nous, je le répète, il est de ces gens dont l'affection serait capable de vous tuer.

Laisse-moi te dire que dans cette villa-hôtel\*, les deux dames, les propriétaires, se sont mises en quatre pour moi, n'épargnant ni les attentions ni les soins. En ce qui concerne l'application des vésicatoires, un jeune pharmacien, M. Castel-haz (il est ici comme malade, depuis décembre, avec sa mère) est assez gentil pour me tatouer, percer les cloques pleines d'eau et mettre un pansement sur la peau à vif, etc. Tout cela, il le fait avec une extrême gentillesse, il me propose ses services avec une délicatesse extraordinaire<sup>28</sup>.

Il n'y aurait rien de plus enchanteur que la ville d'Alger, ni surtout que la campagne\* aux abords de cette ville en été et avant. J'aurais une impression des mille et une nuits — en me supposant en bonne santé — si j'avais autour de moi tous ceux que j'aime (sans oublier surtout les petits-fils)<sup>29</sup>. J'ai chaque fois été ravi de recevoir par toi des nouvelles des chers petits ; Tussy elle aussi m'a écrit qu'elle n'arrivait pas à ne plus penser aux enfants et qu'elle souhaitait les avoir de nouveau autour d'elle. Il sera difficile que je

parte d'ici avant quatre semaines, car il me faut d'abord suivre jusqu'au bout et à fond le traitement prescrit par le Dr Stephann et, seulement après, entreprendre la cure d'air proprement dite (en supposant qu'alors le temps dans l'ensemble s'y prête).

Je n'ai rien lu de la Justice\* (la polémique avec « Citoyen ») et je ne vois pas non plus, à part l'« Égalité »\*, un seul journal de Paris<sup>30</sup>. Il m'a été très agréable d'apprendre, par ta lettre, que Tussy a trouvé une solution pleine de tact à la catastrophe.

Si Lissagaray<sup>31</sup> lance sa « Bataille\* », tu me fais parvenir ses premiers numéros ; je n'escompte pas de résultat spectaculaire ; mais qui vivra verra\*.

Ce brave Fermé, les tout premiers jours (alors que j'étais encore à l'Hôtel d'Orient), m'a submergé, je veux dire qu'il m'a fait courir par monts et par ville, de même il m'a fait trop parler. J'y ai mis un terme en lui faisant comprendre que j'étais invalide, mais c'était dans la meilleure intention ; il sait à présent que le calme, la solitude, le silence sont pour moi le devoir du citoyen<sup>32</sup>.

Embrasse tous les petits. Amitiés à Longuet. Et beaucoup de baisers pour toi, chère enfant.

Ton Old Nick.

À Paul Lafargue à Paris.

Lundi 20 mars.

Mon cher Paul,<sup>33</sup>

On m'a remis aujourd'hui (le 20) votre aimable lettre du 16 ; manifestement elle a mis

*beaucoup moins de temps pour arriver qu'en général les lettres de Londres.*

*D'abord, mon brave gascon, « que signifie Mustapha supérieur\* » ? Mustapha est un prénom comme John. Quand on quitte Alger par la rue d'Isly\*, on voit devant soi une longue rue ; d'un côté se dressent, au pied de la colline, des villas mauresques, entourées de jardins, ( une de ces villas c'est l'Hôtel Victoria ) ; de l'autre côté, la route est bordée d'immeubles disposés en terrasses jusqu'au bas de la pente. Et le tout ensemble s'appelle « Mustapha supérieur\* ». Le Mustapha inférieur\* commence au flanc du Mustapha supérieur\* et s'étend jusqu'à la mer. Les deux Mustapha constituent une commune (Mustapha) dont le maire\* (ce monsieur n'a pas un nom arabe, ni français, mais un nom allemand) fait à ses administrés, de temps en temps, à l'aide d'affiches officielles, toutes sortes de communications. Vous voyez donc que le régime en vigueur ici est très doux. À Mustapha supérieur\* on bâtit sans arrêt de nouvelles maisons, on démolit les anciennes, etc., et pourtant, bien que les ouvriers qu'on emploie à ces travaux soient des gens d'ici, ils sont pris de fièvres. Aussi une partie de leur salaire consiste-t-elle en une dose quotidienne de quinine, qui leur est fournie par les entrepreneurs. On peut observer le même usage en diverses régions d'Amérique du sud.*

*Mon cher Augure, comme vous êtes bien informé ! (Ainsi vous écrivez) : « Vous devez dévorer tous les journaux français qu'on vend à Alger » ; en fait, je ne lis même pas les rares journaux que les autres pensionnaires de l'« Hôtel Victoria » reçoivent de Paris : mes lectures politiques se bornent aux dépêches du « Petit*

Colon\* » (une petite feuille algérienne analogue au « Petit Journal »\*, à la « Petite République Française\* », etc., de Paris.) C'est tout.

Jenny m'a écrit qu'elle m'envoyait les articles de Longuet que vous mentionnez vous aussi, mais jusqu'ici je n'ai rien reçu. Le seul journal que je reçoive de Londres, c'est l'Égalité, mais on ne saurait le qualifier de journal.

Saint Paul, étrange Saint que vous êtes, d'où tenez-vous ou qui vous a dit que je devrais me faire appliquer « des cataplasmes à l'iode » ? Vous allez m'interrompre en me disant : « ce n'est qu'un détail », mais révélateur de toute votre façon d'en user avec les « faits matériels ». Ex ungue leonem [c'est à ses griffes qu'on reconnaît le lion]. En fait, au lieu de vos cataplasmes à l'iode, il me faut me faire badigeonner le dos à l'aide de collodion cantharidal,\* pour pomper l'eau. La première fois que j'ai vu mon côté gauche (poitrine et dos) traité de la sorte, cela m'a évoqué un champ de pastèques en miniature\*. Depuis ma lettre à Engels du 16 mars, ni sur mon dos, ni sur ma poitrine (c'est à son tour d'être badigeonnée) vous ne trouveriez le plus petit carré de sec, où l'on pourrait appliquer encore le traitement ; on ne pourra le reprendre avant le 22.

Vous dites : « Ci-joint une invitation qui vous fera rire ». C'est régulier. Comment pourrais-je rire, puisque l'invitation « jointe » est toujours entre vos mains ? Si l'occasion se présente je rappellerai à monsieur Fermé son ancien camarade proudhonien, Lafargue. Pour l'instant toutefois, tant que le docteur ne me permet pas de sortir, je ne souhaiterais pas autoriser qui que soit à me rendre de longues visites ou à me

*faire longtemps la conversation.*

*Il pleut toujours : le temps est si capricieux qu'il varie d'une heure à l'autre, passant par toutes les phases ou tombant au contraire d'un extrême dans l'autre. Malgré tout, on constate une tendance vers une amélioration progressive, mais il faut attendre. Et dire que depuis mon départ de Marseille, il fait à Nice comme à Menton un temps absolument splendide. Mais le soleil d'Afrique et l'air d'ici devaient faire des miracles : c'était, vous le savez, une idée fixe, dont je ne suis pas responsable !*

*Samedi dernier nous avons enterré, à Mustapha Supérieur\* un de nos co-locataires du « Victoria », Armand Magnadère, un tout jeune homme, que des médecins parisiens avaient envoyé ici ; il était employé dans une banque, à Paris, et ses patrons continuaient à lui payer son traitement à Alger. Par gentillesse envers sa mère, ils ont donné, télégraphiquement, des instructions pour que le corps soit transféré à Paris. Et tout cela à leurs frais. On ne rencontre une telle générosité que rarement chez des gens qui gèrent « l'argent d'autrui ».*

*Le sommeil revient peu à peu. Qui n'a pas connu d'insomnies ne saurait éprouver la bien-faisante sensation que l'on a, quand la peur de nuits sans sommeil finit par reculer.*

*Sentiments affectueux à ma chère Cacadou et à tous les amis !*

*Votre  
K. Marx.*

Carte postale à Engels à Londres  
23 mars, jeudi.

*Dear Fred,*

*Mon assistant<sup>PA</sup> vient juste, après le breakfast, de me percer sur le devant du torse les nombreuses cloques provoquées par le badigeonnage d'hier et qui avaient beaucoup enflé ; après ça, je dois paresser au lit tout à mon aise une heure ou deux ; c'est là que je te griffonne ces deux lignes sur cette carte postale : il n'y a en effet pas de temps à perdre ; exceptionnellement, le garçon qui va à Alger pour y expédier le courrier, etc., part d'ici de bonne heure (Lundi et Mercredi pas de courrier pour la France.)*

*Depuis Mardi (21 mars), avec les pauses de rigueur, nouvelle tempête qui fait rage jour et nuit : tonnerre et rares éclairs, pluie le soir et surtout la nuit, ce matin aussi. Ce qui m'a frappé particulièrement, le mardi après-midi, lorsque l'orage s'approchait, c'est le ciel d'encre, sombre, menaçant ; dans cet orage un authentique sirocco africain joue un rôle – Le Dr Stephann était là hier ; visite satisfaisante ; progrès ; ce qui pêche encore, c'est, sur la poitrine, une zone tout en bas et la zone correspondante dans le dos. La semaine prochaine (c'est-à-dire à peu près mercredi ou jeudi de la semaine prochaine) mon assistant ne doit pas badigeonner ces zones ; c'est donc que Stephann se réserve spécialement ce travail.*

*Saluts à tous.  
Ton Maure.*

À Jenny Longuet  
Lundi 27 mars 82.

*Ma chère enfant,*<sup>35</sup>

*J'ai eu ta lettre aujourd'hui (27 mars) ; tu sais quel plaisir j'ai toujours à recevoir de vos nouvelles. Mes lettres ne t'ont pas caché le pire. Aussi sois sûre que je dis la simple vérité en t'annonçant que, depuis ma dernière lettre, ma santé s'améliore peu à peu. Les insomnies ont cessé (le plus insupportable), l'appétit est revenu, les quintes de toux sont moins violentes, la toux a vraiment beaucoup diminué. Évidemment, on ne peut appliquer les vésicatoires\* qu'une fois par semaine parce que leur effet est brutal ; par conséquent la guérison de la plèvre sur le côté gauche (les tissus profonds n'ont pas été atteints du tout) va traîner un peu. Certes, temps très capricieux qui change sans arrêt – orages, canicule, froid, pluie, très peu d'intervalles vraiment bons – ce qui laisse à désirer, c'est l'air sec\* et chaud en permanence, l'air de saison ! Alors qu'hier le temps venait de changer en mieux, – il a fait une journée magnifique et je me suis promené – aujourd'hui, ciel gris (avec une nuance noirâtre\*), trombes d'eau et hurlements du vent. Ici on commence à en avoir assez, les meilleures choses ont une fin – : un temps pareil depuis décembre (inclus), on n'a jamais vu ça, à Alger. Il aurait fallu se renseigner avant de se lancer dans une chasse aux oies sauvages\* comme celle-là.*

*Entre nous\*, le temps à l'île de Wight n'était pas clément, mais ma santé s'était quand même si bien refaite qu'on a été étonné quand je suis revenu à Londres. Mais alors à Ventnor, j'avais la*

paix ; à Londres, au contraire, la fiébrilité d'Engels n'a fait en réalité que me détraquer (Lafargue aussi, ce charlatan, pensait que tout ce qu'il me fallait, c'était « la marche », l'air de la campagne, etc.) : je n'en pouvais plus ; d'où mon impatience à quitter Londres à n'importe quel prix ! Il y a des gens qui vous aiment si sincèrement que ça vous tue : rien de plus dangereux pour un convalescent !

Comme je te l'ai dit, ma chère enfant, j'ai eu la chance de tomber sur des gens accueillants, simples et gentils (des Suisses romands et des Français de France ; pas d'Allemand ni d'Anglais dans ma villa-Hôtel) ; Monsieur Maurice Castelholz qui fonctionne à titre bénévole, sous les ordres du Dr Stephann ; Nym<sup>36</sup> ne serait pas plus prévenante ni plus attentionnée. Aussi, mon enfant, ne te fais pas de soucis pour moi : tu me crois abandonné de tous. Il y a suffisamment d'hommes et de femmes pour me soigner ; et d'autre part c'est le privilège du « malade » de se taire, de se retirer etc, toutes les fois que je préfère être seul ou ne pas m'intéresser à la compagnie.

D'une façon générale, j'ai complètement laissé tomber les quotidiens français, anglais, etc. ; je ne lis que les dépêches ; ce que je souhaiterais, par exemple, ce sont les articles de Longuet sur la grève\* (dans une de ses lettres, Lafargue en fait grand cas<sup>37</sup>). Quant à la sottise\* de Massard<sup>38</sup>, je ne sais rien en dehors de ce que tu m'as écrit.

Écris à Hirsch<sup>39</sup> de m'envoyer sa Adam-Contribution. Ce que je voudrais, c'est faire venir Johnny ici sur un tapis volant<sup>40</sup>, un jour où il fait très beau ; comme mon petit chéri serait surpris de voir des Maures, des Arabes, des Berbères, des Turcs, des Nègres, bref toute cette Tour de Babel et

leurs costumes (souvent poétiques), ce monde oriental où se mêlent des Français « policés », etc. et de tristes Anglais ! Embrasse aussi mon petit Harry, le noble Wolf et le grand Pa<sup>A1</sup>.

Et maintenant au revoir, ma très chère enfant ; mes salutations à Longuet.

Votre Old Nick.

Pas question de travailler, même pas de corriger le « Capital » pour une nouvelle édition<sup>A2</sup>.

À Engels

31 mars 82.

Dear Fred,

28 mars : Temps pluvieux, maussade aux premières heures de la matinée de ce jour : c'est par ces mots que j'ai clos la brève épître à Tussy<sup>A3</sup>. Mais après qu'elle eût été expédiée, s'est levée une tempête, pour la première fois dans les règles de l'art ; pas seulement le hurlement du vent, les trombes d'eau, le tonnerre, mais des éclairs sans arrêt par dessus le marché. Ça a duré jusque tard dans la nuit avec en même temps, comme d'habitude, une baisse sensible de température. La répartition des couleurs sur les vagues dans la belle baie qui forme presque une section d'ellipse était un spectacle intéressant : le ressac tout blanc était ceint d'une masse d'eau qui du bleu avait viré au vert.

29 mars (mercredi) bruine maussade, le gémissement de la bourrasque n'est pas moins maussade. Il fait froid et humide.

Ce jour-là, peu avant le déjeuner\* (il a lieu à 11 heures et quart ou à onze heures et demie) est arrivé le Dr Stephann dans un but particu-

lier : se « consacrer » au badigeonnage des zones inférieures du dos et de la poitrine qu'il avait repérées et s'était réservées pour les attaquer personnellement. Auparavant, comme à chaque visite, auscultation complète : pour la très grande partie du côté gauche, état bien meilleur ; les zones inférieures dont je parlais ne rendent plus (à l'auscultation) qu'un bruit assourdi au lieu de la musique de Helmholtz : elles ne peuvent être remises en bon état que progressivement (et le mauvais temps empêche une évolution plus rapide.) Pour la première fois aujourd'hui, Stephann m'a déclaré — manifestement parce qu'il me considère comme assez réparé pour pouvoir parler sans ambages — qu'à mon arrivée à Alger j'avais déjà rechuté\* et que cette rechute était très grave. Seuls les vésicatoires\* pouvaient réduire l'épanchement\*. Tout avait mieux évolué qu'il n'avait pu le prévoir. Mais pendant des années il me faudra faire très attention. Quand je quitterai l'Algérie, il me donnera une consultation écrite, destinée en particulier à mon médecin londonien. Chez des personnes de mon âge, il importe de ne pas répéter souvent l'expérience de telles rechutes\*. Quelques heures après le déjeuner, le tableau\* sur ma peau s'est cruellement animé ; comme quelqu'un qui sent son épiderme devenu trop petit et voudrait le faire éclater pour en sortir ; toute la nuit, pénible ; il m'était absolument interdit de me gratter.

30 mars : À huit heures du matin, mon assistant-docteur, mon infirmier, s'installe devant mon lit. Il s'est trouvé que par suite de mouvements spontanés les cloques avaient en général crevé. Une véritable inondation qui avait trempé drap, flanelle, chemise s'était pro-

duite pendant la nuit. Le badigeonnage avait donc eu un effet congru sur les points attaqués. Mon aimable infirmier me pansa aussitôt afin non seulement d'éviter le frottement de la flanelle, mais pour que l'absorption d'eau se poursuive commodément. Ce matin (31 mars) M. Castelholz a trouvé que la succion tire à sa fin et que la peau est presque sèche. Dans ce cas, je pourrai vraisemblablement couper à un second badigeonnage dans la semaine qui commence le 29 mars. Tant mieux\*.

Le 30 mars (hier) le temps est devenu chaud et agréable vers midi, et je me suis promené sur le balcon ; après j'ai dormi un peu pour compenser la veille de la nuit, ce que je ferai encore aujourd'hui, car le fait d'éviter scrupuleusement de se gratter vous tient éveillé, même si l'on ne souffre pas ; ce fut le cas dans la nuit du 30 au 31.

Aujourd'hui (31 mars) le temps est incertain ; en tout cas il n'a pas plu ; peut-être va-t-il faire relativement « beau » comme hier, vers midi, qui va bientôt sonner.

Je n'ai rien d'autre à ajouter au bulletin de santé ; dans l'ensemble tout est satisfaisant.

Reçu aujourd'hui courrier de la petite Tussy.

À propos\*, il y a quelque temps, elle m'a envoyé la lettre ci-jointe ; je suis incapable de déchiffrer la signature, ce que tu sauras faire. Curieux phénomène en tout cas, un avocat de Quedlinburg<sup>4</sup> qui possède sa propre conception du monde ! Un seul point est obscur pour moi. Cet homme a-t-il déjà expédié à Maitland Park<sup>5</sup> l'exemplaire de son « livre » qu'il me destine, ou veut-il avoir auparavant mon adresse exacte pour que son livre parvienne sûrement ?

*Dans la première éventualité, Tussy doit lui accuser réception de son livre, dans le second cas, lui envoyer mon adresse « sûre ».*

*Mon cher\*, toi et les autres membres de la famille devez être frappés par les erreurs de mon orthographe, de ma syntaxe, les fautes grammaticales ; je ne les remarque toujours – étant donné ma distraction encore très grande – qu'après coup. Ça vous montre que quelque chose cloche encore pour ce qui est de la mens sana in corpore sano<sup>46</sup>. Avec le temps, on réparera bien ça.*

*À l'instant, tocsin pour déjeuner\* et après, ce mot doit être prêt pour le garçon qui va à Alger. Salut à toi et à tous.*

*Ton  
Maure.*

Carte postale à Engels  
Mardi, 4 avril 82.

*Dear Fred,*

*Reçu ta carte postale ; est arrivée aussi la lettre de Laurette<sup>47</sup> datée du 29 mars.*

*Toutes mes félicitations à Pumps.*

*En gros, pour moi, les choses avancent bien ; mais le temps me renvoie dans le mois d'avril.*

*Le 31 mars, vendredi après-midi – t'avais dispatché mes lignes quelques heures avant – visite de Fermé ; il m'a communiqué entre autres choses le secret que lui a confié un météorologue de ses amis : la semaine prochaine d'abord\* le sirocco fera rage pendant trois jours, auxquels succèderont 3-4 jours de pluie, enfin surgira tout botté et casqué le printemps normal. Et qui refuse de le croire, se trompe.*

*Entre-temps, samedi (1<sup>er</sup> avril) comme lundi (3 avril) chaleur (un peu « très » lourde), mais le vent, ce n'était pas encore le sirocco, m'a cloué à ma galerie en raison des tourbillons de poussière ; par contre, le 2 avril, (dimanche) une matinée si belle qu'elle m'a invitée à une longue promenade de 2 heures.*

*La nuit dernière concert de vent ; vers 5 heures du matin aujourd'hui pluie ; depuis 8 heures, temps sec, ciel couvert, coups de vent sans arrêt. Hier soir admirable clarté de la baie sous la lune. Je n'arrive jamais à me lasser de contempler la mer de ma galerie.*

*Meilleures salutations à Jollymeyer<sup>48</sup>, idem aux autres.*

*Ton*

*Maure.*

À Jenny Longuet à Argenteuil<sup>49</sup>  
6 avril 82.

*Ma chère enfant,*

*Le juge Fermé vient tout juste de m'apporter ta lettre du 31 mars ; tes lettres me causent toujours une grande joie, mais quand donc, ma chère enfant, as-tu trouvé le temps de l'écrire ? Je me fais souvent beaucoup de souci en pensant à ton ménage, pour la tenue duquel tu es réduite aux services d'Émilie, cette étrange drôlesse, alors que tes quatre enfants suffiraient à occuper tout le temps d'une domestique de premier ordre.*

*Il y a quelques jours, Fermé m'a remis aussi les exemplaires de la « Justice » que tu m'avais promis (où sont reprises les élucubrations que Hirsch a publiées dans la « Revue » de Mada-*

me\* Adam<sup>50</sup>) — Les articles de Longuet sur la « grève »\* sont très bons. Une remarque en passant : il dit que Lassalle a seulement trouvé les mots (pas la loi elle-même, qui a été exposée par Ricardo, Turgot, etc.) En réalité, Lassalle a emprunté l'expression de Goethe, bien connue des Allemands « cultivés », qui avait lui-même transformé les « lois éternelles immuables » de Sophocle en « éternelles lois d'airain. »<sup>51</sup>

Fermé a dû rester assis en face de moi dans ma chambre\*, lisant en silence, jusqu'à ce que j'aie terminé une lettre à Tussy afin que le messager qui va à Alger puisse l'emporter (ce même jour j'avais reçu une lettre de Tussy, ainsi qu'une d'Engels).

Aujourd'hui j'attends le Dr Stephann. S'il vient, je pourrai te rendre compte de sa visite, avant de t'expédier ces lignes demain matin. En attendant, mon état de santé continue de s'améliorer un peu, bien que trop lentement pour quelqu'un qui désire mener de nouveau une vie active et cesser ce stupide métier\* d'invalidé. Si ça traîne, c'est uniquement à cause de cet épouvantable climat algérien. Climat tout à fait anormal, comme on n'en a pas connu pendant les douze années que Fermé a passées ici. Le temps continue à être instable, variable, capricieux ; un temps d'avril, la pluie succède brusquement au soleil, la fraîcheur et même un froid glacial à la canicule, un ciel serein s'assombrit brusquement, vire presque au noir et l'atmosphère sèche est tout d'un coup saturée de vapeur d'eau ; bref il s'en faut de beaucoup que le temps soit au « beau fixe », ni qu'il ressemble à un « temps de printemps » comme on l'a « normalement » en Algérie. Malgré tout, quand le vent

ne souffle pas avec violence, quand il ne pleut pas, les premières heures de ces journées d'avril sont agréables, de sorte qu'aujourd'hui, hier et avant-hier, j'ai pu faire mes promenades matinales. Ces trois promenades successives de une à deux heures m'ont fait plaisir.

À l'instant m'interrompt un bruit qui provient du petit jardin en terrasse, (un jardin tout en fleurs rouges) ; par ce jardin on accède jusqu'à notre véranda\* (derrière laquelle se trouve le premier étage\* de notre villa), tandis que ma chambre\* au deuxième étage\* (avec cinq autres) donne sur la petite galerie située au-dessus de la véranda ; des deux endroits, on a vue sur la mer et sur un panorama ravissant où que l'on regarde. Donc, le bruit m'a fait sortir sur la galerie ; ah ! que le petit Johnny riait de bon cœur, de son rire joyeux, s'il était à côté de moi : en bas, dans le jardin, dansait un nègre à la peau d'un noir de poix, jouant sur un petit violon, faisant claquer ses longues castagnettes de fer, tout en se livrant à des contorsions bizarres, son visage tordu par un large et joyeux sourire. Ces nègres d'Algérie étaient en général, naguère, les esclaves des Turcs, Arabes, etc., mais ils sont devenus libres sous le régime<sup>52</sup> français.

Derrière lui, derrière ce nègre, se tient quelqu'un d'autre, très digne, qui regarde et sourit avec quelque condescendance au spectacle donné par le noir. C'est un Maure\* (anglais : Moor, allemand : Mohr) ; du reste en Algérie on ne dit pas Maures, on dit les Arabes ; une petite minorité d'entre eux qui a quitté le désert et ses tribus, habite dans les villes aux côtés des Européens. Ils sont plus grands que la moyenne des Français, ont des visages ovales, des nez en bec

d'aigle, de grands yeux brillants, des cheveux et une barbe noire et la couleur de leur peau s'étend sur une échelle\* qui va du presque blanc au bronze foncé. Leur vêtue est élégante et pleine de grâce - même lorsque leurs habits sont en loques -, une culotte\*<sup>53</sup> (ou un manteau, plutôt une toge de fine laine blanche ou un capot à capuchon\* ; leur couvre-chef (par mauvais temps, quand il fait trop chaud, etc. le capuchon leur en tient lieu aussi), est un turban ou un foulard de mousseline blanche), qu'on enroule autour des calottes\*<sup>54</sup>, en règle générale, ils ont les jambes nues, les pieds aussi, mais parfois ils portent des pantoufles\* de maroquin jaune ou rouge.

Le plus misérable des Maures surpasse le plus grand comédien d'Europe dans « l'art de se draper »\* dans son capot\* et de prendre une attitude pleine de naturel, de grâce et de dignité, qu'il marche ou se tienne debout. (Quand ils chevauchent leurs mulets, leurs ânes, ou plus rarement leurs chevaux, ils laissent toujours pendre les deux jambes du même côté, au lieu de serrer l'animal entre les jambes, comme les Européens - et cela leur donne un air de nonchalance).

Donc le Maure en question - qui se tient derrière le nègre dans notre jardin - offre, d'une voix sonore, des « oranges » et des « coqs » (y compris des poules, curieux mélange de ces produits, fort courant ici. Entre le Maure qui, même à présent, n'a rien perdu de son air majestueux, et le nègre qui danse en faisant des grimaces, s'avance à pas lents, un animal - un paon d'une vanité extrême (qui appartient à l'un des pensionnaires) avec un cou d'un bleu

*magnifique et la riche parure de sa longue queue. Comme j'aimerais entendre les éclats de rire de mon petit Johnny à la vue de ce trio !*

*Il est 4 heures à présent (naturellement j'ai passé une partie de l'après-midi à bavarder avec Fermé qui m'avait apporté ta lettre, ensuite il s'est rendu à Alger). Il pleut à verse, la brusque chute de température est fort désagréable. Mes salutations les meilleures au Dr Dourlen !*

*7 avril 82*

*Il a plu toute la nuit sans arrêt ; ce matin le ciel est couvert, mais pas de pluie ; l'air est agréable, mais trop gorgé de vapeur d'eau. Je suis allé me promener une heure (de 9 à 10 ce matin), me demandant si la pluie n'allait pas me surprendre, — mais non, pas jusqu'à présent. Comme le Dr Stephann n'est venu ni hier ni avant-hier, je lui ai écrit ce matin, mais ces lignes ne sauraient attendre sa visite, car il faut les expédier aujourd'hui même. Il ne viendra pas avant cinq heures de l'après-midi. Tu vois, c'est bon signe que le docteur me néglige un peu ; autrement dit il ne s'inquiète plus au point de venir faire ses visites ponctuellement à de brefs intervalles.*

*Que je serai heureux de retourner auprès de mes petits-enfants et de leur excellente maman ! Je ne suis nullement disposé à prolonger mon séjour ici plus que le docteur ne le tiendra pour absolument nécessaire.*

*Mille baisers de ton  
Old Nick.*

*La coupure ci-jointe d'un journal germano-*

américain m'a été envoyée par Engels. C'est une critique amusante de la dernière « Poésie de domestique » allemande. J'espère que Longuet essaiera de la comprendre<sup>55</sup>.

Chère enfant, j'avais déjà cacheté cette lettre et j'ai dû la rouvrir. Le Dr Stephann est venu un peu plus tôt que prévu. Après m'avoir examiné, il a jugé – et je suis content de pouvoir te l'annoncer – que mon côté gauche est à présent presque aussi guéri que le droit.

À Engels

Le 8 mars 56 (samedi) 82.

Dear Fred,

Hier à 4 heures de l'après-midi, auscultation par le Dr Stephann. En dépit des changements de temps, qui provoquent sans cesse de nouveaux refroidissements, il était très satisfait ; il a trouvé que dans la zone inférieure, (à gauche, côté poitrine) l'épanchement\* avait presque complètement disparu ; seul résistait un point (à gauche, en bas) dans le dos. Celui-ci a été particulièrement traité par badigeonnage cutané à l'aide de Collodion cantharidal\*. Conséquence, très vives douleurs, grâce à cette « peinture » nuit d'insomnie (du 7 au 8 mars), mais aussi, ce matin, pompage très efficace de l'eau des cloques qui s'étaient formées. Je ne doute donc pas qu'à présent ce point d'achoppement ne cède très bientôt lui aussi. Mon assistant-docteur\* M. Castelholz a eu une demi-heure de travail sur mon champ vert de pastèques<sup>57</sup> ; puis j'ai dû rester couché jusqu'au déjeuner\* à 11 h 1/2 ; après le pansement, c'est dans cette position que le pompage de l'eau se poursuit goutte à goutte le plus

commodément.

Stephann a par contre trouvé que, par suite de ce sale temps, ma toux était un peu plus forte (mais ce n'est que relatif, car la toux avait énormément diminué) : cette semaine pendant quatre jours, j'ai pu utiliser les matinées pour des promenades ; depuis hier après-midi jusqu'à maintenant, il n'a pas cessé de pleuvoir ; pendant la nuit et ce matin, la pluie a pris un « caractère torrentiel »\* ; aujourd'hui faible tentative pour chauffer la salle à manger, mais ces cheminées ne semblent pas, en réalité, être là à cette fin mais seulement pour la décoration.

Après le déjeuner\* au lit jusque vers 2 heures, afin de glaner quelque compensation pour la nuit dernière, mais le diable a voulu que les tribunaux soient en vacances cette semaine et la semaine prochaine. Ainsi mon plan a été rendu vain par le juge Fermé - d'ailleurs très gentil -, qui ne m'a lâché que vers 5 heures de l'après-midi, alors qu'approche l'heure du dîner.

Entre autres choses, Fermé me raconte que durant sa carrière\* de juge de paix (et cela « régulièrement ») on utilise une sorte de torture pour extorquer les aveux aux Arabes ; naturellement, c'est la « police » qui s'en charge (comme chez les Anglais aux Indes) ; le juge est supposé ne rien savoir de tout cela. Par ailleurs, raconte-t-il, quand par ex. une bande d'Arabes commet un meurtre, presque toujours pour voler, et qu'au bout de quelque temps les véritables auteurs ont été pincés, jugés et décapités, cette expiation ne suffit pas à la famille de colons lésée. Elle exige au minimum qu'on « coupe » un peu la tête par dessus le marché à une demi-douzaine d'Arabes innocents. Mais là les juges

français et surtout les cours d'appel\* résistent, tandis qu'ici ou là quelque juge isolé et solitaire est exceptionnellement menacé de mort par les colons, s'il ne fait pas incarcérer à titre provisoire, (la compétence du juge s'arrête là), et impliquer dans l'instruction de l'affaire une douzaine d'Arabes innocents qu'on déclare suspects d'assassinat, de cambriolage, etc. Nous savons bien que partout où un colon européen s'installe ou simplement séjourne pour ses affaires au milieu de « races inférieures », en général, il se considère comme plus intouchable que le beau Guillaume 1<sup>er</sup><sup>58</sup>. Toutefois, vis-à-vis des « races inférieures » les Anglais et les Hollandais surpassent les Français pour ce qui est de l'arrogance impudente, de la prétention, de la rage vengeresse et de la cruauté digne d'un Moloch<sup>59</sup>.

On peut attendre beaucoup de la mission familiale de Pumps<sup>60</sup>. Par contre il est permis de tenir pour problématique la mission politique de Hyndman<sup>61</sup>. Si ton mot l'a mis dans l'embarras, c'est bien fait pour ce type-là : car son impertinence à mon égard était calculée et fondée sur l'idée que, pour « des considérations de propagande », je ne pouvais moi-même le compromettre publiquement. Et ça, il le savait très bien.

Ce bavard de Bodenstedt et cet esthéticien de gouttière, Friedrich Vischer, sont l'Horace et le Virgile de Guillaume 1<sup>er</sup><sup>62</sup>.

À propos\* ! La Köln [ische] Zeitung<sup>63</sup>, l'article sur Skobelev, que tu m'as envoyé, très intéressant.

Ce gribouillis ne partira pas aujourd'hui (samedi) parce qu'il n'y a pas de « paquebots »\* pour Marseille les lundi, mercredi et samedi ; mais exceptionnellement, le dimanche, un

paquebot\* quitte Alger à une heure de l'après-midi et c'est pour ça qu'il faut mettre le courrier à la poste dès 11 heures du matin (le dimanche) ; l'hôtel Victoria expédie le dimanche matin très tôt le messenger qui porte les lettres. Les autres jours, quand il y a un paquebot\* d'Alger pour Marseille, elles partent à 5 heures 1/2 de l'après-midi.

Mais j'ai tenu à ce que ces lignes partent dès demain, parce que la dernière auscultation du Dr Stephann a été spécialement favorable.

Amitiés à tous.

Ton Maure.

À Laura Lafargue.  
Jeudi, 13 avril 82.

Très cher Cacadou,

Je me fais reproche de ne pas t'avoir écrit de nouveau, non qu'il y ait ici des choses extraordinaires à raconter. Comme je pense à toi souvent, quand tu venais à Eastbourne, au chevet de ma Jenny<sup>6</sup>, égayant par tes visites quotidiennes ce grognon d'Old Nick. Mais il faut que tu saches, chère enfant, que cette semaine et la semaine dernière Fermé avait son congé de Pâques. Son domicile est situé rue Michelet (ainsi s'appelle une fraction de la route Mustapha Supérieur\*), au pied de la hauteur que domine l'hôtel Victoria. Pour lui, venir jusqu'ici, n'est qu'un saut de puce, même s'il est forcé de « faire de l'escalade » car il n'y a pas de sentier frayé qui mène jusqu'en haut. De fait, pendant tout ce temps, il m'a assailli de visites, me frustrant ainsi de mes après-midi et de mes projets de correspondances

les plus solides. — D'ailleurs, ce M. Fermé n'est pas un visiteur désagréable, il ne manque pas d'humour. Comme je lui avais prêté, pour qu'il les lise, les « Citoyen » et les « Égalité », quand il est revenu, le « terrorisme de l'avenir » de Guesde l'a fait beaucoup rire, cependant que l'encre d'imprimerie avait, par anticipation, guillotiné le dernier adversaire des bourgeois.

Fermé n'aime pas Alger : le climat ne lui convient pas, pas plus qu'à sa famille (fréquents accès de fièvres, etc.) bien que tous les membres de celle-ci soient « des indigènes » à commencer par Madame l'épouse\*. Mais surtout son traitement de juge suffit à peine et pourtant il vit très modestement. Dans la capitale d'une colonie, la vie est toujours chère. Il reconnaît une chose : dans aucune autre ville qui soit en même temps le siège du gouvernement central, il n'existe un tel laisser faire, laisser passer\* ; la police est réduite au plus strict minimum ; sangène\* public inouï ; c'est l'élément maure qui a introduit ces mœurs. Les musulmans en réalité n'acceptent pas de subordination ; ce ne sont ni des « sujets », ni des « administrés »\* ; ils ne reconnaissent nulle autorité excepté sur les questions politiques, ce qui provoque de la part des Européens un grave malentendu. Peu de police à Alger et, en plus, composée en majeure partie, d'indigènes\*.

Et cependant, étant donné ce salmis d'éléments de diverses nationalités et de nature peu scrupuleuse, des heurts sont souvent inévitables<sup>65</sup>, au cours desquels les Catalans conservent leur ancienne réputation : leurs ceintures blanches ou rouges qu'ils ne portent pas, comme les Français, sous leurs vêtements mais, comme les Maures,

autour de leur manteaux, dissimulent souvent en guise « d'épingles de sûreté »... de longs poignards que ces fils de la Catalogne « manient » facilement, avec une belle impartialité, contre des Italiens, des Français, etc. et des indigènes. Et à ce propos, il y a quelques jours, dans la province d'Oran, on a mis la main sur une bande de faux-monnayeurs, y compris leur chef\*, ancien officier espagnol ; leur agence européenne, a-t-on découvert, est située dans la capitale de la Catalogne : Barcelone ! Une partie de ces gars-là n'a pas été arrêtée, mais s'est enfuie en Espagne. Cette nouvelle et d'autres, je les tiens de Fermé. Celui-ci vient de recevoir du gouvernement français deux propositions avantageuses : premièrement d'aller en Nouvelle-Calédonie, où il serait chargé de mettre en place un système judiciaire nouveau avec un traitement de 10 000 F (voyage payé pour lui et sa famille et, sur place, logement de fonctions gratuit) ; ou alors, deuxièmement aller à Tunis, où il aurait, dans la magistrature, un rang plus élevé qu'ici et serait dans des conditions beaucoup plus favorables. Il doit prendre une décision à terme : il va accepter une de ces deux propositions.

De Monsieur Fermé je passe naturellement au temps, car pour ce qui est de pester contre, il ne s'en prive pas. — Depuis le lundi de Pâques (inclus) je n'ai pas raté une seule promenade matinale, bien que les caprices d'avril n'aient cessé qu'hier (le 12) et aujourd'hui. Hier, bien que nous subissions le léger sirocco et, par conséquent, quelques coups de vent, ce fut le maximum du beau temps : à 9 heures le matin, (le 12) la température à l'ombre fut de 19°5 et celle au soleil de 35°\*66. Malgré ma

*promenade de la matinée (12 avril), l'après-midi, je me suis promené dans Alger pour y contempler le cuirassé russe « Pierre-le-Grand » qui est entré au port il y à quelques jours à peine.*

*Le service officiel de la météorologie annonce des mouvements atmosphériques intenses pour les 15-16 avril (avec orage)\*, les 19, 21, 25, 27, 29, 30 avril ; avec tout ça, en gros le reste du temps, en avril, sera beau ; mais en même temps on craint qu'avec le mois de mai, pour compenser l'absence d'un vrai printemps algérien ( car celui-ci n'a commencé qu'hier ), n'arrive tout de suite une canicule insupportable. Quoi qu'il en soit, je ne tiens pas à servir de corpus vile [cobaye] pour la station météorologique. Étant donné le caractère totalement anormal des derniers 4 mois 1/2, même le diable ne peut savoir ce que l'Algérie peut encore avoir en réserve. Un grand nombre de gens avisés (parmi eux l'illustre\* « Ranc »<sup>67</sup>) ont quitté avant-hier les rives africaines. Moi je ne reste que jusqu'à ce que le Dr Stephann ait déclaré que le côté gauche était remis en état, abstraction faite de la cicatrice d'une pleurésie passée, cicatrice que connaissent naturellement les doctissimes Drs Donkin et Hume. L'ennuyeux c'est la toux qui ne veut pas cesser, même si elle reste dans des limites modérées ; malgré tout c'est souvent fastidieux.*

*Interruption tout à fait agréable : on frappe à la porte ; Entrez\* ! Madame Rosalie\* (un des esprits qui nous servent) m'apporte une lettre de toi, mon cher Cacadou, et une longue lettre du brave Gascon\*, sur le papier de laquelle, comme sur l'enveloppe\* se lit déjà le cachet officiel : « L'Union nationale »\*<sup>68</sup>. Cette fois l'affaire*

*semble avoir réussi. Ce n'est pas une de ces entreprises patronnées par M. Ch. Hirsch\*... Il est vrai que, d'un autre côté, l'éloignement de mon Cacadou s'en trouve rapproché ! J'espère que ce n'est pas pour tout de suite. Ce m'est aussi une relative compensation de penser que, pour Jenny et ses enfants, tantine Cacadou serait un avantage appréciable ; en plus, rien ne force à rester à Londres toute l'année. Paris est si proche. — À propos\* Lafargue a-t-il envoyé à Petersbourg la suite de l'article ? (Je ne sais ce qu'il est advenu du premier envoi). Il est très important de ne pas perdre le point d'appui de Petersbourg ; son importance va croître de jour en jour ! Même pour qui en est le correspondant !*

Deuxième interruption : *Il est 1 heure de l'après-midi et j'ai promis d'aller voir, avec Madame CastelHaz, son fils\* et une autre de nos copensionnaires, Madame Claude (de Neuchâtel), le « Jardin du Hamma » ou « Jardin d'Essai »\*. Il faut être de retour avant le dîner (6 heures du soir) et, après un tel effort, je ne me suis jamais risqué à écrire. Donc fini jusqu'à demain. Simplement pour contribuer à l'information de Cacadou, je me permets de noter que c'est précisément à ce Hamma<sup>69</sup> qu'eut lieu, le 23 octobre 1541, le débarquement de 24 000 soldats sous les ordres de l'empereur Charles-Quint (ou Carlos 1<sup>er</sup>, comme l'appellent les Espagnols) ; 8 jours plus tard, il dut rembarquer les beaux restes de son armée détruite, sur les vaisseaux échappés à la tempête du 26 et ralliés à grand-peine par Doria, à Matifou. Ce dernier lieu où finit la baie d'Alger, c.-à-d. le cap Matifou\*, à l'Est, en face d'Alger, je peux le surveiller moi-même, par des bonnes lunettes\*,*

de la galerie de l'hôtel Victoria.

Vendredi\*, 14 avril<sup>70</sup>.

Je commence cette lettre au moment exact, où j'ai ajouté quelques lignes à ce qui précède, c'est-à-dire à 1 heure de l'après-midi environ. La fin de la journée d'hier a été aussi belle que la veille. Les deux soirées, le 12 et le 13, (vers 8 heures à peu près) ont été chaudes – c'est très inhabituel – mais en même temps (relativement) fraîches, donc vraiment magnifiques. Ce matin la chaleur est un peu plus « lourde » et depuis deux heures souffle un vent violent, probablement « l'orage »\* qu'on nous a annoncé hier pour les 14-15.

Hier à une heure de l'après-midi nous sommes descendus à Mustapha inférieur d'où le tramway nous a amenés au Jardin Hamma ou Jardin d'Essai\* qui sert de « Promenade publique »\*, avec à l'occasion des concerts de musique militaire, et qui est utilisé comme « pépinière\* », pour faire pousser et propager des végétaux indigènes, enfin pour des expériences botaniques scientifiques et comme jardin d'« acclimatation ». Le tout occupe un très vaste terrain, dont une partie est accidentée, tandis que l'autre est en plaine. Pour observer tout en détail, il faudrait au moins un jour entier et le faire en outre avec un connaisseur\*, p. ex. l'ami de Fermé, l'ex-fouriériste M. Durando, professeur de botanique, chef d'une section du « Club alpin français »\* dont il dirige régulièrement les excursions dominicales. (J'ai beaucoup regretté que mon état physique et l'interdiction formelle du Dr Stephann ne m'aient pas

*jusqu'ici permis de participer à ces excursions auxquelles j'ai été invité à trois reprises.) — Donc, avant de pénétrer dans le « Jardin d'Essai »\*, nous bûmes du café, en plein air naturellement, dans un « café\* » maure. Le Maure\* en prépare d'excellent, nous étions assis sur des tabourets. Sur une table de bois brut, une douzaine de clients maures, le buste penché en avant, les jambes croisées<sup>71</sup>, savouraient leurs petites « cafetières »\* (chacun a la sienne) tout en jouant aux cartes (une victoire que la civilisation a remportée sur eux)<sup>72</sup>. Le spectacle était très impressionnant : certains de ces Maures\* étaient habillés avec recherche et même richement, d'autres portaient ce que j'oserais appeler des blouses\*, qui étaient autrefois de laine blanche, à présent en lambeaux et en loques — mais aux yeux d'un vrai Musulman de telles contingences, la chance ou la malchance, ne sauraient établir une différence entre fils de Mahomet. Cela n'influe pas sur l'égalité absolue qu'ils manifestent dans leurs relations sociales. Ce n'est que lorsqu'ils sont démoralisés qu'ils prennent conscience de ces différences ; en ce qui concerne la haine envers les chrétiens et l'espoir de remporter finalement la victoire sur ces infidèles, leurs hommes politiques considèrent à juste titre ce sentiment et la pratique de l'égalité absolue (non du confort ou de la position sociale, mais de la personnalité) comme quelque chose qui les incite à maintenir vivante la première et ne pas renoncer au second. (Et pourtant ils sont fichus sans un mouvement révolutionnaire.)*

*Pour la partie plane du Jardin d'Essai\*, quelques brèves remarques : il est divisé par trois magnifiques « allées » dans le sens de la lon-*

gueur ; en face de l'entrée principale il y a « l'allée\* des platanes », puis « l'allée des palmiers »\* qui aboutit à une oasis de 72 « palmiers » immenses et est bordée par la voie ferrée et la mer ; enfin vient « l'allée »\* des magnolias et d'une espèce de figuiers (*ficus roxburghi*). Ces trois grandes allées\* sont à leur tour coupées par beaucoup d'autres qui les croisent comme la longue « allée des bambous »\* qui est étonnante, « l'allée »\* des « palmiers à chanvre »\*, celle des « arbres-dragons », des « eucalyptus »\* (arbre à gomme, bleu, de Tasmanie), etc. (Ces derniers poussent avec une rapidité extraordinaire).

Naturellement on ne saurait réaliser ce genre d'allées\* dans les « Jardins d'acclimatation »\* européens<sup>73</sup>.

Dans un grand rond-point entouré de platanes, on jouait cet après-midi-là de la musique militaire ; le chef d'orchestre, un sous-officier en uniforme français habituel, par contre les musiciens (de simples soldats) en culottes rouges bouffantes (de coupe orientale) ; des chaussures de toile blanche qui se boutonnent jusqu'au bas du pantalon ; sur la tête, des fez rouges<sup>74</sup>.

Du jardin je n'ai pas mentionné (bien que mon nez y ait pris par moments grand plaisir) les orangers, citronniers, ainsi que les amandiers, oliviers, etc ; beaucoup moins de cactus et d'aloès, qui poussent également à l'état sauvage dans la campagne (comme les oliviers et les amandiers sauvages), que là où nous habitons.

Pour ravissant qu'ait été pour moi ce jardin, il me faut noter, dans cette excursion et les autres du même genre, cette chose abominable\* qu'est l'inévitable poussière de craie ; bien que je me sois senti bien l'après-midi et après être rentré,

la nuit, l'irritation provoquée par la poussière m'a valu quelque gêne et de la toux.

J'attends le Dr Stephann aujourd'hui, mais je ne puis attendre pour expédier ces lignes ; je rendrai compte de cette visite plus tard à Fred<sup>75</sup>.

Pour finir, comme disait Mayer de Souabe : plaçons-nous d'un point de vue historique un peu plus élevé<sup>6</sup>. Nos Arabes nomades (à bien des égards, ils sont tombés assez bas, mais la lutte pour l'existence leur a conservé pas mal de solides qualités) se souviennent que leur peuple a produit autrefois de grands philosophes, des savants, etc. et ils savent que les Européens les raillent en raison de leur actuelle ignorance. D'où le petit apologue arabe que voici, tout a fait caractéristique.

Un passeur se tient prêt à traverser un fleuve impétueux dans une petite barque. Monte un philosophe désireux de gagner la rive opposée. S'établit alors le dialogue que voici :

Le Philosophe : Passeur, connais-tu l'histoire ?

Le Passeur : Non !

Le Philosophe : Alors tu as perdu la moitié de ta vie !

Le Philosophe reprend : As-tu étudié les mathématiques ?

Le Passeur : Non !

Le Philosophe : Alors tu as perdu plus de la moitié de ta vie.

À peine le philosophe avait-il dit ces mots que le vent fit chavirer le canot et que ses deux occupants, philosophe et passeur, sont précipités dans l'eau.

Le Passeur, criant : Sais-tu nager ?

Le Philosophe : Non !

Le Passeur : Alors ta vie tout entière est perdue.

*Cette fable aura pour toi un petit parfum arabe.*

*Baisers et Amitiés.*

*Old Nick.*

*(Meilleurs sentiments à tous.)*

À Engels.

Mardi 18 avril 82

*Cher Fred,*

*Hier j'ai reçu ta lettre, celle de Tussy ainsi que l'envoi du « Kayser »<sup>77</sup>.*

*Dans ma dernière lettre à Laurette, j'annonçais l'apparition des « 2 plus belles journées » ; mais avant que d'avoir cacheté l'enveloppe, le sirocco s'est annoncé (dans les bulletins météorologiques officiels, comme dans les autres imprimés français, on l'écrit tantôt avec un, tantôt avec deux î), et le tapage qu'il fait, c'était pour moi l'ouverture des « mouvements atmosphériques intenses »\* qu'on avait prédits. J'avouais à Laura que j'étais las de ces trucs-là, en fait je suis « las de l'Afrique » et décidé à tourner le dos à Alger dès que le Dr Stephann « n'aura plus besoin de moi ».*

*Du 14 avril (après-midi) au 17 avril, rafales de vent, tempête, averses, soleil brûlant, changement continu (presque d'une heure à l'autre) : passage du froid à la grosse chaleur. Aux premières heures du matin, merveilleux ; mais à présent, à dix heures, le vent siffle déjà de nouveau son aigre mélodie. Le service météorologique dans son bulletin — plutôt dans ses prévisions —, publiées hier, garantit pour les 3-4 mai un « intense mouvement atmosphérique\* »,*

mais tout spécialement à partir des 7-8 mai (pour l'instant, il ne prévoit pas plus avant) ; en outre, toujours pour la première semaine de mai, il prévoit ce qu'il appelle des « mouvements seismiques\* » (ces « seismiques\* » seraient en corrélation périodique avec de mystérieux tremblements de terre.)

Le 16 (Dimanche) est venu le Dr Stephann ; auscultation ; il a déclaré : de la « pleurésie », plus trace (pour ce qui est de la « rechute »\*) ; par contre (même du côté gauche), il est moins satisfait de l'état de mes bronches que lors de sa dernière visite. Cependant il m'a badigeonné avec grande énergie ; (de l'après-midi du dimanche (16 avril), toute la nuit, jusqu'aux premières heures du lundi (17 avril) j'ai eu sacrément le temps de louer son énergie !). — Du reste, le Dr Stephann a été tout à fait de mon avis, l'état bronchiteux est lié au temps qu'il fait ici ; dans ces conditions, un plus long séjour n'aurait pas d'effet heureux. Il pense pouvoir me lâcher fin avril avec une consultation écrite, si entre-temps rien d'imprévu ne se produit, p. ex. si le temps tournait au grand beau ou, d'un autre côté, ce qui n'est pas vraisemblable, si mon état venait à empirer. Sinon donc je me ferais livrer à Marseille le 2 mai, par le Saïd et le même commandant\* Macé (très chic type), qui m'ont amené à Alger. De Marseille, j'irai tenter ma chance à Cannes, Nice ou Menton. Vous ne devriez donc m'envoyer de Londres ni lettres, ni coupures de presse, à moins que l'envoi n'ait lieu juste après avoir reçu ces lignes. Si entre-temps il y avait quelque changement dans ma résolution, je vous écris d'ici immédiatement.

Je crains que « le fer » n'arrive à Alger,

quand, pas moi seulement, mais aussi la famille Castelholz, aura évacué l'Afrique ; tout le monde se prépare à fuir. Il te faut excuser la maigreur de cette missive\*. La nuit du 16 au 17 avril, pas dormi en raison de l'énergie du tatouement ; celle du 17 au 18, pas de douleur, car hier, dès 7 heures du matin, le docteur-assistant\* avait fait son office ; mais la démangeaison, du fait que la peau commence à se reformer, m'a valu une deuxième nuit sans sommeil. Comme en plus, très tôt, j'ai profité de ma promenade matinale (et pendant des heures) *üw begrijp* (vous comprenez) (je ne sais plus comment ça s'écrit en hollandais, mais *ü begreip* !) – le diable sait ce que cela avait à faire avec la « compréhension » – j'entends encore l'expression à Zalt-Bommel de la bouche de la femme, maintenant divorcée, de ce curé de Rothhaus<sup>8</sup>, remplacée par ma cousine<sup>9</sup>, bref tu comprends qu'il me faille aller m'allonger et tâcher de resquiller quelque sommeil compensatoire. Et puis : Dors, que veux-tu de plus ! Seulement il me faut avant raconter le mauvais tour que l'autorité française a joué à un pauvre voleur, à un pauvre assassin professionnel d'Arabe. Ce n'est que tout à fait à la fin, comme disaient les infâmes Londoniens, au moment d'« expédier » le pauvre pêcheur dans l'autre monde – qu'il découvre qu'on ne va pas le fusiller, mais le guillotiner ! Et cela en violation de ce qui était convenu ! De la promesse faite ! Et en dépit de l'accord passé, on l'a guillotiné. Mais ce n'est pas tout. Ses parents, comme les Français l'ont autorisé jusqu'ici, attendent qu'on leur livre le corps et la tête, de façon à recoudre la seconde au premier et à enterrer ensuite « le tout ». Que non ! Hurlements et malédiction et vacarme ;

*l'autorité française a refusé, catégoriquement et pour la première fois ! À présent, si le tronc arrive au paradis, Mahomet va demander, où-as-tu perdu la tête ? Ou encore, comment ta tête a-t-elle tué le tronc ? Tu n'es pas digne d'entrer au paradis ! Trotte-toi donc chez ces chiens de chrétiens ! Et les parents de se lamenter.*

*Ton*

*Old Maure.*

*Lors de la dernière auscultation, le Dr Stephann me dit – jusqu'ici je ne lui avais pas posé la question – qu'il est le fils d'un Allemand, bien qu'il ne sache pas un mot d'allemand. Son père avait émigré de Landau (Palatinat) à Alger.*

*À Engels.*

*Vendredi 28 avril 82.*

*Cher Fred,*

*Reçu ta lettre et les « Kölnische Zeitungen ».*

*Ces lignes pour t'informer simplement que je vais quitter Alger le 2 mai (mardi) avec le même « Saïd » et le même Commandant M. Macé, « lieutenant de vaisseau »\* qui m'ont amené à Alger. Mercredi dernier, j'ai visité l'escadre française composée de six cuirassés ; bien entendu, j'ai inspecté le vaisseau-amiral, « Le Colbert », où un sous-officier, joli garçon et intelligent, m'a montré tout en détail, avec démonstration à l'appui. Trait bien français, en me quittant il m'a dit qu'il en avait assez de ce service fastidieux et qu'il espérait obtenir bientôt\* son congé. Moi et mes compagnons (trois colocalitaires\* de l'Hôtel Victoria) nous n'avons obtenu*

*l'autorisation de monter à bord qu'après la fin du « service ». C'est donc de la nacelle, autrement dit du canot, qui patrouillait autour, que nous avons assisté aux manœuvres\* du vaisseau-amiral et des 5 autres cuirassés. Demain après-midi un « bal » a lieu sur le « Colbert » ; j'aurais pu, par Fermé, me procurer une carte d'invitation pour cette cérémonie également, mais pas le temps. En effet, mardi (25 avril) dernière visite de Stéphann ; le tatouement\* au collodion terminé ; avec ça la rechute de pleurésie tout à fait guérie ; par contre, je vais demain après-midi (samedi) à 3 heures chez lui, pour qu'il me remette une consultation écrite et pour prendre congé de lui. Le temps est actuellement souvent très chaud, mais en fait la tempête a duré toute la semaine, avec des coups de sirocco (la nuit le sirocco souffle sans arrêt et chaque jour par rafales). C'est la raison qui explique que ma toux jusqu'à présent persiste ; aussi, opportun de fuir Alger.*

*Amitié à tous.*

*Ton*

*Old Maure.*

*À propos : à cause du soleil, je me suis débarrassé de ma barbe de prophète et de ma perruque, mais (comme mes filles me préfèrent avec) je me suis fait photographe, avant de sacrifier ma chevelure sur l'autel d'un barbier algérois. J'aurai les clichés dimanche prochain (30 avril). Vous en enverrai des spécimens<sup>80</sup> de Marseille. Vous verrez que, considérant toute cette peinture au collodion s'étant poursuivie pendant 8 bonnes semaines<sup>81</sup> (style de Louis de Bavière) (et en réalité je n'ai pas eu une seule*

*journée de repos total*), j'ai fait encore bonne mine à mauvais jeu\*.

À Jenny Longuet<sup>82</sup>.  
28 avril 82.

*Très chère enfant,*

*Juste deux lignes. Je crois que seul le bord de mer peut faire du bien au pauvre Harry. Si possible, tu devrais sans tarder l'expédier, lui et ses frères, en Normandie. En tout cas il est puéril d'imaginer que je retournerais en Angleterre sans passer vous voir, toi et mes petits-fils, que ce soit en Normandie, à Paris ou ailleurs.*

*Ma santé, elle, évolue favorablement ; sinon le Dr Stephann ne me laisserait pas quitter « l'Afrique ». Je pense qu'une quinzaine de jours suffiront pour la « phase transitoire » sur la Côte d'Azur.*

*Mes souhaits les meilleurs, très chère enfant.  
Old Nick.*

1 - La version allemande des lettres traduites dans ce recueil figure dans le tome 35 des Marx-Engels-Werke (abréviation MEW) p. 40-70 et 287-329.

2 - Johnny (Jean) Longuet, l'aîné des enfants de Jenny, fille aînée de Marx. Mesa y Leompart, socialiste espagnol, traducteur de plusieurs œuvres de Marx et d'Engels.

3 - En particulier par Benoît Malon et Paul Brousse. Cf. MEW, t. 35, p. 268.

4 - Gabriel Deville, membre du parti ouvrier français. Auteur d'un abrégé populaire du *Capital* de Marx.

5 - Erreur de Marx ou mauvaise lecture de l'original.

6 - Hebdomadaire des Possibilistes paraissant à Paris (1878-1884).

7 - « Excellent (steamer) » en français dans le texte : les mots ou membres de phrases en français dans la correspondance seront imprimés en romain et marqués d'un astérisque (\*). »

8 - En général a été conservée la graphie originale pour restituer le style de Marx.

9 - Carte postale adressée à Mme Charles Longuet, 11, Boulevard Thiers, Argenteuil près Paris et rédigée en anglais.

10 - C'est ainsi que Marx signe ses lettres à ses filles.

11 - Littéralement : corps du délit, formule juridique employée par humour.

12 - Profonde mélancolie, expression reprise du Don Quichotte de Cervantès.

13 - Cf. carte postale précédente : Marx joue de malheur en trouvant le mauvais temps à Alger. Dans ce cas l'on conseille aux curistes de descendre à Biskra, comme Marx l'indique à la suite.

14 - En latin : pour l'instant.

15 - Journal radical. Comme la presse locale en France dont ils sont très proches, mais souvent avec plus d'insistance et de ridicule, les journaux français d'Algérie tournent tout événement à la plus grande gloire de la colonie ; le passage des étrangers devient flatteur, comme Marx le note. À remarquer le titre du journal : *Le petit Colon*. Le thème de la « petite » colonisation opposé au « gros » colonat est caractéristique de la presse de gauche de la société coloniale et trouve un écho chez les « petits Blancs ». Il révèle le clivage interne de la société coloniale.

16 - Au-dessus de son Hôtel-Pension, Marx grimpe donc sur les premières pentes entre le Télémy et le plateau d'El Biar, soit approximativement ce qui correspond aux premiers lacets de la rue Laperlier, en arrière de l'Aéro-habitat. Le terrain y est en effet fort accidenté.

17 - Restitution au plus près, parenthèses comprises ou manquantes, de lignes difficilement déchiffrables sur l'original.

18 - À partir d'ici, toute la fin de la lettre est rédigée en anglais à part quelques expressions en allemand ou en français.

19 - « pinceau » est en français dans le texte, mais les mots qui précèdent en allemand. Si les noms des médicaments sont en français dans le texte, les prescriptions sont en allemand, puis retour à l'anglais, et les phrases sont hachées.

20 - Laura Lafargue et Eleanor Marx, fille cadette de Marx.

21 - Surnom familial de Mary-Hellen Rosher, nièce de Lizzie Burns, la compagne d'Engels (morte en 1878). Mary-Hellen Rosher donnera le jour non à un garçon (création de l'homme), mais à une fille : Lilian.

22 - Marx envoie ses salutations à Helen Demuth (qui a servi toute sa vie la famille Marx et pour laquelle celui-ci emploie

parfois, comme ci-dessus, le diminutif affectueux de Lenchen) qui demeure chez Engels, et à deux amis d'Engels, militants socialistes : Sam Moore et Carl Schorlemmer, qui habitent Manchester.

23 - Médecin de Marx à Londres.

24 - Olga Alexeieva Novikova, femme écrivain russe, propagandiste du patriotisme slave.

25 - Tussy : Eleanor Marx. Marx ne désigne sa fille que sous ce surnom.

26 - Laura, Cacadou pour la famille, femme de Paul Lafargue.

27 - À partir d'ici, la lettre est en anglais dans l'original.

28 - Ici se termine le passage en anglais ; la rédaction reprend pour l'essentiel en allemand.

29 - « Les petits-fils » c'est-à-dire, Jean, Henri, Edgar et Marcel Longuet. Henri (Harry) ne survivra guère à son grand-père. Il meurt à Londres le 21 mars 1882 et sera enterré aux côtés de Karl Marx. Il avait quatre ans et demi.

30 - *La Justice*, journal radical (de Clemenceau) auquel collabore Charles Longuet, gendre de Marx. *Le Citoyen*, quotidien animé par Jules Guesde (juin 1881-octobre 1882), *L'Égalité* (reparaît, 3<sup>me</sup> série) entre décembre 1881 et 1883, hebdomadaire. En 1882 ces deux journaux dénoncent la conquête de la Tunisie par la France, comme toutes les entreprises coloniales.

31 - Lissagaray, Prosper Olivier (1838-1901). Ce journaliste communard, auteur de *l'Histoire de la Commune*, avait fréquenté la famille Marx pendant son exil à Londres et s'était fiancé à Eleanor Marx. Celle-ci vient de rompre ces fiançailles (la « catastrophe » dont parle Marx). Rentré à Paris, Lissagaray lance en mai 1882, *La Bataille politique et sociale*, qui fusionnera au reste pour un temps, à partir d'octobre 1882, avec *Le Citoyen*, le journal guesdiste que Marx vient de citer.

32 - Jeu de mots sur le dicton allemand : « Le calme (l'ordre) est le premier devoir du citoyen. »

33 - Cette lettre a été écrite par Marx en français, mais l'original n'a pas été retrouvé. Elle avait été reproduite en 1899 par la revue russe *Natschalo*, n° 5, et c'est d'après cette source qu'elle a été traduite.

34 - Maurice Castelholz, qui lui tient lieu d'infirmier.

35 - Cette lettre est en anglais ; traduction de Pierre Clinquart.

36 - Helen Demuth.

37 - Il s'agit des articles parus dans *La Justice* sur la grève de Roanne.

- 38 - Émile Massard, journaliste socialiste français qui collaborait au journal guediste *Le Citoyen*, qu'il va du reste quitter.
- 39 - Carl Hirsch, journaliste social-démocrate allemand émigré alors à Paris ; il écrit dans différents journaux socialistes, et également dans la *Nouvelle Revue*, publication républicaine dirigée par Mme Adam, d'où la formule Adam-Contribution. L'article dont il est question parut sous le titre « Le socialisme en Allemagne ».
- 40 - Équivalence pour l'expression allemande : « grâce à un bonnet magique », par allusion à un épisode des *Nibelungen*.
- 41 - Ce sont les autres petits-enfants de Marx : Henri, Edgar dit Wolf : le loup, et Pa : Marcel. Dans la famille Marx, tout le monde ou presque est désigné par son surnom.
- 42 - La troisième édition allemande du *Capital* paraîtra après la mort de Marx, l'année suivante.
- 43 - Sa troisième fille Eleanor. Nous ne possédons pas cette correspondance.
- 44 - Petite ville du Harz.
- 45 - Adresse londonienne de Marx.
- 46 - « Esprit sain dans un corps sain. »
- 47 - Laurette : Laura Lafargue ; Pumps : Mary-Hellen Rosher qui vient d'accoucher.
- 48 - Carl Schorlemmer, ami d'Engels, surnommé encore Chloromajor.
- 49 - L'original de cette lettre est en anglais.
- 50 - Nouvelle allusion à un article de Carl Hirsch dans *La Nouvelle Revue*, cf. ci-dessus note 39.
- 51 - La fameuse « Loi d'airain » de Lassalle. Marx apprécie que *La Justice*, et son gendre Charles Longuet, s'intéressent à une grève ouvrière.
- 52 - Il existait une main-d'œuvre noire (haratin) dans les oasis du sud algérien, partiellement esclave ; par ailleurs des Noirs étaient (esclaves) domestiques, et quelques corps militaires, sous les Turcs, étaient constitués de population noire (Abid). Reprenant probablement des informations fournies par Fermé, Marx embellit les bienfaits de la colonisation.
- 53 - Mot difficile à lire.
- 54 - Peut-être faut-il entendre une sorte de calot.
- 55 - Le dernier paragraphe a été retraduit du russe. L'original anglais s'arrête ici. La lettre entière a paru dans le cahier 5 de la revue *Natschalo* (1899).
- 56 - Ici et plus bas, il faut lire avril au lieu de mars.
- 57 - Cette expression désigne les cloques sur sa poitrine et

son dos.

58 - Roi de Prusse, puis empereur d'Allemagne en 1871.

59 - Les informations fournies par le juge Fermé (qui lui-même emploie un vocabulaire d'où le racisme n'est pas totalement absent : « une bande d'Arabes ») ne sont nullement exagérées. Précisément dans les années 1877-1883, une sorte de peur panique s'empare des colons qui réclament des armes et des lois susceptibles « d'inspirer aux indigènes une terreur salutaire ». *Le Moniteur d'Algérie* du 25 septembre 1882 réclame des crédits au gouvernement « pour verser des primes de 5 francs par tête de bédouin mâle ou femelle abattu ». *Marxisme et Algérie*, p. 334-339.

60 - La fille de Marie-Ellen et de Percy Rosher, Lilian, était née le 25 mars 1882.

61 - Hyndmann H.M. (1842-1921). Socialiste anglais, l'un des organisateurs du mouvement en Angleterre, propagandiste du marxisme, mais déjà brouillé avec Marx pour sa fâcheuse tendance à plagier ses écrits.

62 - Allusion ironique aux flagorneries à l'adresse de Guillaume I<sup>er</sup> de deux écrivains allemands : Friedrich Bodenstedt et Friedrich Theodor Vischer. Ce dernier est l'auteur d'une esthétique en quatre volumes.

63 - Le grand quotidien bourgeois allemand publié à Cologne. Skobelev est un général russe qui a pris part à la guerre russo-turque de 1877-78 et à des campagnes en Asie centrale.

64 - Marx a séjourné à Eastbourne en juin-juillet 1881 avec sa femme Jenny qui mourut la même année.

65 - Les oppositions deviennent très fortes en cas de concurrence pour l'emploi ; aussi l'hostilité aux « étrangers » (Italiens, Grecs, Maltais, etc.) s'exprime-t-elle très fortement lors de la constitution des premiers syndicats et dans les premiers Congrès socialistes en Algérie dans les années 1890.

66 - Toute la phrase en français, après « hier ». Nous avons respecté les particularités syntaxiques de l'original.

67 - Arthur Ranc (1831-1908), journaliste politique passé du blanquisme à l'opportunisme et au radicalisme.

68 - Lafargue travaillait alors dans la compagnie d'assurances ainsi nommée. Il venait d'envoyer à Saint-Petersbourg, à la revue russe *Ustoi*, un article qui parut de mars à juin 1882 sur la propriété foncière en France.

69 - À cette époque les constructions en bordure de mer, en avant du Jardin d'Essai, portaient le nom de : Hameau Charles-Quint.

70 - À partir d'ici tout un long passage en anglais, coupé de

quelques termes en français.

71 - Passage abîmé, illisible dans le manuscrit.

72 - Erreur par européocentrisme : les jeux de cartes orientaux sont bien antérieurs à la « civilisation » occidentale.

73 - Ici se termine la partie de la lettre écrite en anglais. La fin est en allemand.

74 - Marx décrit l'uniforme des zouaves.

75 - Cf. lettre à Engels du 18 avril.

76 - Ces quelques mots en orthographe phonétique pour imiter l'accent souabe.

77 - Allusion à l'argent qu'Engels lui avait fait virer par la banque Kayser et Cie.

78 - « W. Roodhuizen. »

79 - « Antoinette Philips. »

80 - « Spécimens. »

81 - Marx écrit en mauvais allemand. Louis II de Bavière avait rédigé des poèmes qui prenaient quelques libertés avec la grammaire allemande.

82 - Original en anglais ; traduction de Pierre Clinquart.

# Lettres de la Côte d'Azur

À Laura Lafargue  
6 mai 1882  
Hôtel de Russie, Monte Carlo

*Mon cher Cacadou*

*Il y a seulement quelques heures que je suis arrivé ici à Monte Carlo. Je pense même que je n'aurai pas le temps de rédiger la lettre que j'ai déjà annoncée à Engels (en tout cas il ne la recevra qu'un jour après celle-ci).*

*Pour l'heure il me faut faire diverses emplettes. Je joins une photo pour toi et une pour Fred' ; aucun art ne saurait donner de l'homme une image pire que la photo.*

*Old Nick.*

À Jenny Longuet  
Monte Carlo, 8 mai 82  
Hôtel de Russie

*Chère petite Jenny,*

*Ce Monte Carlo d'où je t'adresse ces lignes est une des trois localités (contiguës) dont la trinité forme l'État de Monaco (à savoir Monaco, Condamine et Monte Carlo). Sa situation est magnifique, le climat meilleur que celui de Nice\* et même de Menton.*

*Naturellement j'ai eu le drôle de privilège d'importer dans ce coin les 2 premiers jours de pluie (depuis janvier) ; on dirait qu'on n'a attendu pour ça que mon arrivée d'Alger. À part ces deux jours, il a fait un temps splendide.*

*Comme tu l'as appris par ma dernière lettre, ma pleurésie est guérie ; la toux, elle, ne cessera que peu à peu. Au demeurant, bientôt l'air sera partout sec et chaud (ce que les gens redoutent, c'est au contraire le manque d'eau) ; le soleil accroîtra d'autant plus son intensité, qu'il présente de grandes taches à sa surface. Donc, sous peu il y aura partout un temps bon pour moi.*

*Comme la durée de mon séjour ici n'est pas fixée, je souhaiterais que Paris me fasse savoir tout de suite, où je peux vous trouver ; ce que je préférerais c'est qu'on me télégraphie, puisqu'un télégramme de 3-4 mots m'informera suffisamment.*

*Mille baisers aux enfants.*

*Ton Old Maure*

À Engels

8 mai 82

Hôtel de Russie, Monte Carlo

*Cher Fred,*

*2 à 3 semaines avant mon départ (début mai) d'Alger, la météorologie avait déjà annoncé une tempête en mer. En fait, pendant mes dernières journées africaines, le sirocco s'est déchainé, accompagné d'une très grande chaleur, mais gachée par les bourrasques de vent, les tourbillons de poussière et, parfois, par de surprenantes chutes de température qui souvent ne*

duraient guère. Ces jours-là ma toux n'a fait qu'empirer et elle ne s'est encore pas suffisamment calmée. En mer (dans la nuit du 4 au 5 mai) la tempête faisait qu'on sentait le vent même dans la cabine ; je suis arrivé à Marseille (au matin du 5 mai) sous une forte pluie et la pluie n'a pas cessé jusqu'à Nice\*. Même à Monte Carlo, j'ai importé un jour de pluie (hier) ; aujourd'hui, temps magnifique. Tu vois, j'ai fait preuve d'esprit de suite, car, avant mon arrivée, il n'avait plu pendant des mois ni à Nice, ni à Monte Carlo. Mais cette fois c'était une plaisanterie, pas du sérieux comme à Alger.

À Nice, où j'ai séjourné le 5 et le 6, j'ai constaté rapidement que le vent y est capricieux et qu'il ne fallait nullement s'attendre à une constante égalité de température. Ce matin encore, le médecin-chirurgien\* Delachaux (résidant à Interlaken), qui loge dans le même hôtel, m'a confirmé mes brèves observations. En voyage de vacances, il a visité Nice, les localités d'alentour et les stations les plus renommées de la Côte d'Azur, en un sens d'un point de vue professionnel, pour vérifier quelles stations on pouvait recommander à des patients souffrant d'affections pulmonaires, de bronchites, etc. Il s'est prononcé nettement contre Nice, marquant sa préférence pour Monte Carlo et même Menton. Le Dr Delachaux rentre dès aujourd'hui dans sa Suisse natale.

Tu n'ignores rien du charme et de la beauté de la nature de cette région, soit pour l'avoir vue<sup>e</sup>, soit d'après des livres ou des tableaux. Par beaucoup d'aspects, ça me rappelle les paysages africains.

En général, pour ce qui est de « l'air chaud et

*sec », on va bientôt le trouver partout. Les tâches solaires annoncent une intensification du rayonnement et, en France, on craint de manquer d'eau.*

*Pour apaiser ma conscience, je consulterai demain le Dr Kunemann, un Allemand. J'ai sur moi la consultation écrite du Dr Stephann (c'est seulement en lisant ses cartes de visite que j'ai vu que Stephann était aussi Professeur suppléant à l'École de Médecine de la faculté d'Alger)\*, ce qui me dispense d'autres explications. — Dès que Stephann eût déclaré la pleurésie\* guérie, j'avais commencé tout de suite, conformément à sa prescription, à badigeonner de teinture d'iode les zones supérieures (du côté gauche) de la poitrine et du dos. Depuis que je suis monté sur le bateau jusqu'à aujourd'hui, j'ai interrompu ces opérations qui, en plus, sont difficiles à exécuter par moi sur mon propre dos, même si le Dr Delachaux m'avait conseillé de tenter la chose en m'aidant d'un miroir. Qui vivra verra\*, en tout cas je veux d'abord parler au Dr Kunemann. J'ai l'intention de me balader au grand air autant que possible.*

*Dans la salle de lecture du casino de Monte Carlo, on trouve presque toute la presse française et italienne ; les journaux allemands sont assez bien représentés, les anglais, très peu. Dans le « Petit Marseillais » daté d'aujourd'hui, j'ai lu « l'assassinat de Lord Cavendish et de M. Burke\*<sup>3</sup> ». En revanche, le public d'ici, par exemple les commensaux de la table d'hôte\* de l'Hôtel de Russie, s'intéresse beaucoup plus à ce qui se passe dans les salles de jeu du Casino (tables de roulette et de trente-et-quarante)\*. M'a amusé en particulier un fils d'Albion très*

*peu sociable, revêche, buté et pourquoi ? Parce qu'il avait perdu un certain nombre de pièces d'or, alors qu'il était tout à fait résolu à en rasfler autant. Il n'arrivait pas à comprendre que dame Fortune ne se laisse pas impressionner, fût-ce par l'impudence britannique.*

*Il me faut conclure, car d'ici le courrier doit être d'abord acheminé par porteurs jusqu'à la poste de Monaco.*

*Amitiés à tous.*

*Ton Maure*

À Engels

20 mai 82

Hôtel de Russie, Monte Carlo (Monaco)

Personnel

*Chef Fred,*

*Inutile de communiquer cette lettre aux enfants, car elle les inquiéterait pour rien. Mais il me faut bien informer quelqu'un de mes dernières expériences.*

*Dans ma dernière lettre (je ne sais plus si je te l'ai adressée directement ou si je l'ai envoyée à Tussy ou à Laura), je t'écrivais que je te donnerais plus de précisions après avoir rencontré le Dr Kunemann. Ce qui a eu lieu le 8 mai ; c'est un Alsacien, d'une grande culture scientifique (médicale) ; par ex. il m'a parlé, avant que je n'aie reçu ta lettre, du Dr Koch et de son bacille ; a une nombreuse clientèle ; il traîne sa bosse depuis 52-54 ans au moins, puisqu'il était étudiant à l'Université de Strasbourg en 1848 ; politiquement, il trouve dans le journal le « Temps » un organe correspondant à son tem-*

pérament : la science l'a persuadé que toute chose ne progresse que « lentement » ; pas de précipitation révolutionnaire – sinon force de faire « marche arrière » d'autant (comme à la procession d'Echternach, p. ex.) ; première condition : éduquer la masse et « les autres », etc. En un mot, au plan politique, un bourgeois républicain ; je mentionne tout ça, pour expliquer pourquoi je ne me suis pas, avec lui, risqué sur ce terrain, sinon en parlant de la politique « machiavélique » de Charles III, tyran absolu de Monaco. Il me prend pour un quarante-huitard et pour le reste, à part cette date, je ne lui ai pas donné d'autre précision s'agissant de mes activités publiques. J'en viens au fait. À l'origine, il a déduit de ma carte de visite, qui indique Dr, et que je lui avais fait passer par sa bonne, que j'étais docteur en médecine, opinion confirmée par la carte du Dr Stephann et par celle de ma nouvelle connaissance le docteur d'Intelaken, que je lui fis remettre ; par la carte du Dr Donkin dont je dis qu'il était l'ami de mon ami le Prof. Ray Lankester, car il voulait savoir qui m'avait soigné à Londres, etc. Après quoi je lui donnai à lire la consultation écrite\* du Dr Stephann. Donc, comme il considérait que j'étais moi-même un collègue, un médecin – de formation théorique ou pratique – il m'a parlé à cœur ouvert, après m'avoir examiné et ausculté. Et, à ma grande frayeur – la pleurésie\* est là de nouveau, quoique à un moindre degré, ne concerne qu'un endroit dans le dos à gauche ; la bronchite\* en revanche plus ou moins chronique ! Il pensait venir à bout de la chose (pleurésie\*) avec 1 ou 2 vésicatoires\* ; le 9 mai (mardi\*) premier vésicatoire\* ; le 13 mai

(samedi\*), deuxième visite chez le Dr Kunemann, prescrit le second vésicatoire\* ; n'a pu être appliqué que le 16 mai (mardi)\*, après que la peau eut séchée ; je suis allé le voir le 19 mai (vendredi) ; examen et auscultation ; a constaté un mieux, en particulier « épanchement\* » réduit à peu de chose ; il a été d'avis (ces médecins craignent que leurs patients ne perdent patience après une semaine entière plus ou moins\* gachée et douloureuse) qu'il n'était plus nécessaire d'avoir recours aux vésicatoires\* ; je pouvais me limiter au badigeonnage à la teinture d'iode (prescrit par Stephann contre la bronchite) du côté gauche de la poitrine et du dos, partie supérieure et à présent partie inférieure également. Sur quoi je lui déclarai que, si l'épanchement\* n'avait pas encore totalement disparu, je préférerais une fois encore le vésicatoire\* (pour le 23 mai, Mardi\*) ; je savais, par le Dr Stephann que, s'agissant de pleurésie\*, la teinture d'iode n'est qu'un moyen peu efficace et peu sûr qui a pour effet de faire trainer les choses. Manifestement, le Dr Kunemann lui-même préférerait de beaucoup que je me résolve à ce traitement héroïque ; à présent j'espère que, le 26 ou le 27 mai, il me dira que cette 2<sup>me</sup> rechute\* était la dernière (pour cette fois).

En fait, le « destin » s'est, cette fois, manifesté à mon endroit de façon effroyable, avec une logique presque plus nette encore que dans les tragédies du Dr Müllner<sup>s</sup>. Pourquoi le Dr Kunemann déclare-t-il (et je le savais déjà « par expérience ») que cette bronchite était aussi « chronique » ? Parce que, sur toute la Côte d'Azur, le temps est devenu inhabituellement, anormalement mauvais ; mais Kunemann pensait que ce

changement était peut-être normal, en ce sens que, de janvier au début mai, il a trop peu plu, presque pas du tout ; un temps trop beau et chaud ; il fallait qu'une réaction se produise. Je lui déclarai alors que c'était plus simple : tout cela était dû à mon arrivée d'Alger ; le 4 mai, j'ai amené la pluie à Marseille et, après s'être montré quelque peu récalcitrant, le temps avait pris — *mutatis mutandis* —, sur les lieux où je me trouvais actuellement, les caractéristiques du « mauvais temps » algérien que je venais précisément de subir. Il faut une bonne dose de patience, en particulier à ceux à qui j'écris : ces répétitions sont par trop fastidieuses. Quelle existence inutile, vide et en outre chère !

Demain, j'écrirai à Tussy, car sa lettre, restée sans réponse, est la plus ancienne. Aujourd'hui ce qui me gêne, c'est que la nouvelle peau qui se forme sous l'effet du vésicatoire\* a tendance, quand je me penche, à froter sur le gilet ou la chemise, ce qui est pénible. *Nota bene* : ce que j'écris aux enfants est vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. À quoi bon les inquiéter ?

Ton Maure.

L'erreur du Dr Kunemann quant à ma qualité de collègue médecin s'est dissipée quand, à la fin de ma première visite, il a refusé que je paie : il a été d'autant plus charmant, quand il a appris que j'étais un profane, donc que je devais « casquer ».

Carte postale à Eleanor<sup>6</sup>  
21 mai 82  
Hôtel de Russie Monte Carlo (Monaco)

*Ma très chère enfant,*

*Comme tu es la plus vieille de mes créanciers, j'avais à vrai dire l'intention de t'écrire aujourd'hui (dimanche) une longue lettre ; cependant l'homme propose, mais le thermomètre dispose. Il y a aujourd'hui un jour parfaitement beau, mais exceptionnel ; donc je veux l'exploiter en air libre, au lieu « d'écrire », et de ne pas écrire le soir. C'est convenu avec mes conseillers de santé.\**

*Avant de quitter l'ami\* Fermé, je lui ai déclaré : dès que je débarquerai sur la côte méridionale de la France, le temps changera. Et effectivement – me voilà donc une sorte d'individu « marqué par le destin » » et je suis même fier de posséder cette qualité – ma prophétie s'est en partie réalisée. Depuis début janvier la Côte d'Azur jouissait d'un merveilleux temps d'été, comme elle n'en avait jamais connu, tout juste si quelques personnes, qui ont toujours quelque chose à redire, se plaignaient qu'il pleuve trop peu. Quand je suis arrivé à Marseille le 4 mai, il s'est mis à pleuvoir ; et voilà qu'il pleut parfois tout un jour, mais le plus souvent une demi-journée et le plus souvent la nuit ; baisse générale de la température ; parfois un vent froid ; temps sans cesse variable, changeant ; l'air, quoique rarement, trop chargé de vapeur d'eau. Malgré tout temps relativement chaud, cependant ni aussi sec, ni aussi constant qu'il le faudrait actuellement pour mes poumons. Mais ni en Italie, ni ailleurs il ne fait actuellement*

*meilleur : Cannes, Monte Carlo et Menton sont les trois localités les plus saines, celles où la température est la plus égale et en moyenne, plus élevée qu'à Nice, Rome et Naples.*

*Ton  
Old Nick.*

Carte postale à Jenny Longuer<sup>8</sup>  
Hôtel de Russie. Monte Carlo  
26 mai 1882.

*Très chère enfant,  
Je suis toujours heureux de recevoir une lettre de toi, même si je regrette que ton old Nick te vole quelques heures de sommeil.*

*Avec le beau temps, ma santé s'améliore. Il se pourrait que j'aille à Cannes au début juin et que j'y séjourne une semaine. Tout dépend du conseil du médecin et du temps qu'il fera en ce début d'été.*

*Le journal de L. (je veux parler de celui de l'homme de Cuba) [L'Égalité] a commis de grosses bourdes, le plus souvent par ignorance et par le désir puéril « d'aller aussi loin que possible ».*

*Pour ce qui est de la « Bataille », je n'ai jusqu'ici rien lu de particulièrement brillant. Il est vrai que je n'en connais que les 4 premiers numéros ; mais j'aurai toujours le temps de la lire !*

*Mon cœur est près de toi et des enfants. Je me languis d'eux. Mais après toute une série d'expériences « médicales » fort désagréables, je ne pré-*

*cipiterai rien. Malgré tout j'espère être bientôt auprès de vous.*

*Ton  
Old Nick.*

À Eleanor  
Hôtel de Russie, Monte Carlo  
28 mai 82

*Ma chère petite Tussy,*

*Ni dans la lettre d'Engels, ni dans la tienne que j'ai reçue hier soir, il n'y avait de lettre de Bebel. Elle doit être restée à Londres par erreur. En tout cas, moi je m'en lave les mains.*

*Aujourd'hui 24 degrés à l'ombre ; d'ailleurs depuis le jour où je t'ai envoyé la carte postale, la canicule s'est installée (bien que le ciel ne soit pas absolument aussi pur que l'exigent ceux qui connaissent Monte Carlo). Dans ces conditions ne se réalisent pas, une fois de plus, mes « bonnes intentions » de te faire le rapport détaillé que j'avais projeté ; au reste on n'y perd pas grand-chose.*

*À propos de la traversée d'Alger à Marseille : à noter seulement qu'elle a eu lieu par mauvais temps ; en particulier dans la nuit du 4 au 5 mai, violente tempête qui a fait de ma cabine (que j'ai en outre été forcé de partager avec un bourgeois de Lyon, un négociant), un antre ouvert à tous vents. Nous sommes arrivés en vue de Marseille, mardi matin (le 5 mai) par une forte pluie froide. Le vapeur n'a pas accosté directement ; il a fallu transporter passagers et bagages sur des canots, jusqu'à une douane froide et venteuse, véritable purgatoire où nous*

avons, pour notre plaisir, séjourné quelques heures, avant d'être autorisés à partir pour Nice. Ces « moments » de refroidissement détraquaient plus ou moins de nouveau ma machine\* et m'ont précipité de nouveau à Monte Carlo entre les mains d'un Esculape\*, car pour ce qui est du traitement de « l'affection bronchitique » je n'en ai pas besoin, il me suffit d'exécuter les prescriptions du Dr Stephann. Je m'attends à ce que, dans quelques jours (mardi prochain, le 30 mai, peut-être) le Dr Kunemann signe mon bulletin de sortie. En tout cas, je ne quitterai donc pas ce repaire de brigands avant le début juin. Prolongation du séjour ou pas, c'est au Dr Kunemann de décider. La sensibilité des personnes souffrant de troubles respiratoires (qui sont donc d'autant plus sujettes à des rechutes) augmente sous des climats qui leur sont normalement favorables. Qui donc, dans le Nord, surpris par un courant d'air, par ex., songerait tout de suite à une pleurésie\*, une bronchite\*, etc.? Alors qu'en Algérie, le Français moyen doit toujours, dans ce cas, être sur ses gardes. Une personne qui loge actuellement à l'Hôtel de Russie, madame Fleury, avait été envoyée de Paris à Cannes pour cause de bronchite ; en mars-avril, elle s'y était complètement remise, participait avec plaisir à des ascensions, etc. Pour achever sa convalescence et se distraire, elle troqua ensuite Cannes pour Monte Carlo, prit froid dans la gare d'Antibes lors de ce bref voyage de deux heures et son état est pire actuellement qu'il n'était auparavant, à Paris. Des gens, qui ne sont pas venus ici pour leur plaisir ou par attrait des jeux, disent que sur 10 curistes 9 sont victimes de « rechutes\* ».

Goethe, quand il fait mérite à un homme de se débarrasser de sa vieille peau de serpent n'inclut sans doute pas dans ce processus le rajeunissement, les « fausses peaux\* » produites artificiellement.

Une autre fois, quand la canicule sera moins forte qu'aujourd'hui, il faudra que je te parle de cette principauté de Gerolstein (il n'y manque ni la musique d'Offenbach, ni même mademoiselle Schneider<sup>o</sup>, non plus que les pimpants carabiniers\* en uniforme (moins de 100 au total). Ici la nature est magnifique, une nature que l'art améliore encore – je pense à ces jardins surgis comme par magie sur des roches arides et qui souvent descendent sur des pentes abruptes jusqu'à la mer d'un bleu splendide, pareils aux terrasses des jardins de Babylone. Cependant la base économique de Monaco-Gerolstein, c'est le casino. Si on le fermait demain, Monaco-Gerolstein à la trappe – tous fichus ! Je n'aime pas fréquenter la salle de jeu ; songe qu'ici, à la table d'hôte\*, dans les cafés\* etc., on parle, à voix haute ou basse, presque uniquement des tables de roulette et de trente et quarante\*. Tantôt p. ex. une jeune dame russe (la femme d'un diplomate et agent russe qui loge à l'Hôtel de Russie) gagne 100 frs et en perd 6 000, tantôt un autre joueur n'a même plus l'argent du voyage de retour ; d'autres gaspillent les richesses considérables de toute une famille ; très rares sont ceux qui profitent de ce vol – je veux parler des joueurs – et parmi eux il s'agit presque exclusivement de gens riches. Il ne saurait être question ici de calcul rationnel, etc : à peine si, à partir de calculs de probabilité, on peut s'attendre à bénéficier du « hasard », à condition de pouvoir

*risquer des sommes rondelettes. Mais je comprends que ces jeux attirent notamment le beau sexe\* ; les mondaines\* et tout autant les demi-mondaines\*, des étudiantes, des bourgeoises, toutes jouent, comme on le constate en regardant autour de soi. Je crois qu'outre Monaco-Gerolstein, qui disparaîtrait avec le casino, Nice aussi, — ce monde de gens distingués et d'aventuriers qui la peuple l'hiver — ne pourrait, sans les salles de jeu de Monte Carlo, rester le centre fashionable qu'elle est. Et, avec tout ça, quel jeu d'enfant, ce casino comparé à la bourse !*

*(Il me faudrait remplacer cette plume et cette encre ; écrire avec, c'est vraiment de l'art ! telle est l'exclamation qu'elles m'arrachent)*

*À droite du casino (qui abrite les salles de jeu), tout à côté, il y a le Café de Paris et, à côté de celui-ci, un kiosque\* ; chaque jour un placard y attire le regard, pas imprimé, écrit à la main, signé des initiales de l'auteur ; pour 600 frs, il vous révèle, noir sur blanc, les secrets de la science : comment, avec 1000 frs, gagner un million aux tables de roulette et de trente-et-quarante\*. Les victimes de cet attrape-nigauds ne sont pas non plus l'exception. De fait, la majorité des joueurs et des joueuses croit qu'il existe une science de ce qui n'est que jeu de hasard. Devant le Café de Paris ces messieurs et dames sont assis en face du magnifique jardin qui appartient au casino ou sur ses bancs ; des tables (imprimées) à la main, la tête penchée en avant, ils griffonnent et se livrent à des calculs ; ou encore l'un d'eux explique sentencieusement à son voisin « le système » qu'il préfère ; s'il vaut mieux se fier à la loi des « séries », etc., etc. On*

*croirait avoir devant soi les pensionnaires d'un asile de fous. Cependant que Grimaldi de Monaco et son duché de Gerolstein et le gérant de sa banque prospèrent. Avec leurs côtés offenbachiens ils sont plus « intéressants » que leurs dupes.*

*Si je devais changer de domicile, je le télégraphierais. En tout cas, le retour, d'abord vers Paris, s'effectuera par étapes et « prudemment ».*

*Amitiés à tous.*

*Old Nick.*

À Engels.

Monte Carlo, 30 mai 1882.

*Cher Fred,*

*Depuis l'application de vésicatoire\* le 23 mai (la troisième à Monte Carlo), j'ai eu certes, ensuite, un rendez-vous avec le Dr Kunemann, mais uniquement à cause de « mon état bronchiteux ». En revanche, s'agissant de la pleurésie\*, un long examen final a eu lieu aujourd'hui ; l'épanchement a « disparu » ; ce qui subsiste c'est ce qu'on appelle une pleurésie sèche ; il n'y a plus de sérosité, reste le crissement d'une membrane frottant sur l'autre, pour exprimer la chose de façon populaire et fautive. Il croit utile que j'applique encore un tout dernier vésicatoire, ensuite que j'émigre à Cannes seulement pour quelques jours et que je pourrai alors me tirer à Paris.*

*La pleurésie, pense-t-il, je ne l'ai attrapée que par hasard ; étant donnée ma solide carrure, j'aurais pu tout autant ne l'attraper jamais, mais tout aussi bien il y a quarante ans — le hasard ! C'est plus dur pour vous en raison des*

chances de récédive.

Comme il m'a fallu faire parade de ma belle nudité par devant et par derrière, il m'a fait remarquer que précédemment mon côté gauche était plus enflé que le droit par suite de la pleurésie\* : maintenant au contraire le côté gauche (il s'agit de la zone atteinte) s'est contracté contrairement au droit, par suite de mon traitement\*. Il serait possible de me débarrasser complètement des derniers vestiges de la pleurésie\*, pour ainsi dire les traces laissées en souvenir, par quelque séjour plus tard, en haute montagne, là où l'air est plus léger. Grâce à cette gymnastique, la gymnastique imposée par le milieu, les poumons devraient être « rectifiés ». J'avais d'autant plus de mal à suivre les détails, qu'il cherchait à me les faire comprendre en entremêlant fréquemment son français d'alsacien et même de quelques expressions d'anglo-américain. Mais ce que m'avait dit le Dr Stephann dès le premier jour était clair : votre cage thoracique reste comme elle est ; si donc un autre tissu vient rétrécir la place occupée par un poumon, celui-ci doit se contenter d'un espace moindre. Dans la mesure où on élimine ce tissu, le poumon se dilate de nouveau. Je suis tout juste rentré de chez Kunemann, donc à près de six heures du soir, or six heures, c'est pour aujourd'hui la dernière limite pour la poste. Demain – en raison du vésicatoire\* que je dois finalement appliquer – il est hors de question d'écrire ; après-demain il faut que je me repose. Et donc vous devriez difficilement recevoir d'autres nouvelles ( d'autant qu'il me faudra en outre bagager ).

Mes meilleures amitiés,  
Old Maure.

À Engels.  
Cannes, 5 juin 82.

*Cher Fred,*

*Le 30 mai, dernier peinturlurage (à Monte Carlo) de mon dos ; le 31, les opérations consécutives m'ont condamné à garder la chambre ; le 3 juin, Kunemann m'a donné congé et je suis parti le même jour. Il m'a conseillé, en tout cas, de séjourner quelques jours à Cannes, étant donné que le « séchage » des plaies de mon dos l'exigeait.*

*Ainsi donc, j'ai végété tout un mois dans ce repaire\* de l'oisiveté distinguée et des aventuriers. La nature est magnifique, à part ça, c'est un trou ; une ville « monumentale » puisqu'elle se compose uniquement d'hôtels ; pas trace ici de « masse » plébéienne, en dehors des garçons d'hôtel, de café\* et des domestiques\* qui font partie du lumpenprolétariat. Au moins le vieux nid d'aigle perché sur un rocher en surplomb, entouré de trois côtés par la mer, je parle de Monaco, est-il une sorte de vieille petite ville italienne médiévale ; par ailleurs Condamine, construite en majeure partie en bord de mer et qui se développe rapidement entre la « ville », Monaco, et la maison de jeu\* (c.-à-d. Monte Carlo). Au sens strict, Monaco, c'est la « politique », l'« État », le « gouvernement ». Condamine, c'est la société « petite bourgeoise » ordinaire\* ; mais Monte Carlo, c'est « le plaisir » et, grâce à la banque de jeu\*, la base financière de la trinité toute entière. Curieux que ces Grimaldi soient restés conséquents avec eux-mêmes ; jadis ils vivaient de piraterie et l'un d'eux écrivit p. ex. à Laurent de Médicis que son territoire était réduit et en outre infertile ; c'est pour-*

quoi la nature les incitait à la course ; Laurent devait donc se montrer généreux et leur garantir un « présent » annuel, puisqu'ils n'« osaient » pas prendre en chasse des navires florentins. Laurent leur versa, en conséquence, un modeste traitement annuel. — Après la victoire de la Sainte Alliance sur Napoléon, Talleyrand — qui, pour se distraire avait accueilli à sa table, parmi les émigrés\* l'extyran de Monaco, ce gredin, — Talleyrand donc se paya le luxe de le « restaurer », lui, le père de Florestan<sup>1</sup>, « au nom du principe de la légitimité »\*. Ces 2 restaurés — celui de Hesse-Cassel<sup>2</sup> et celui de Monaco —, ce couple\* mérite de figurer dans une nouvelle édition du Plutarque ; en même temps quel contraste entre le Gênois (préoccupé avant tout d'escroqueries financières) et le « patriarche » allemand !

Notre Dr Kunemann souffre en silence d'avoir dû, en sa qualité de médecin personnel de l'actuel sérénissime Charles III (tout à fait aveugle), enfreindre ses principes libéraux et ensuite d'avoir dû céder la place à un Anglais (le Dr Pickering). Ce sont les plus forts qui survivent — je veux dire, en tant que médecins personnels de notre petit tyran ! — et ce fut l'Anglais, bien sûr ; la nature de la bête le garantissait ! Mais le pire, c'est que ce Dr Pickering, avant d'être nommé à son poste par sélection naturelle, était tombé gravement malade à Monaco et qu'il fut soigné et guéri par le Dr Kunemann. C'est la destinée : que de chagrins, que de drames de ce genre en ce monde !

Curieusement ce temps chaud a plutôt aggravé ma toux au lieu de l'améliorer. D'autant plus de « prétextes » à refroidissement bien sûr ! Au reste Kunemann (et c'est un excellent médecin, il

connaît ce qui s'écrit en Angleterre, en Allemagne aussi bien qu'en France et c'est un spécialiste des maladies pulmonaires et de poitrine) n'est pas de ton avis à propos de mon retour à Paris. Je ne devrais pas procéder par étapes. Actuellement il fait très chaud, pas seulement en journée, même la nuit il fait chaud. Comme actuellement les principales occasions de prendre froid, c'est dans les gares, plus j'interromprais mon voyage, plus se multiplieraient les possibilités de rechutes\*. En revanche, je devrais prendre avec moi, de Cannes, pour le voyage, deux bouteilles de bon vieux Bordeaux. Lui, comme le Dr Stephann, part du principe : l'estomac doit être le fondement du traitement, qu'il s'agisse aussi bien de pleurésie\* que de bronchite ; manger bien et beaucoup ; il faut s'y « habituer », même si c'est contre ses habitudes ; boire du bon vin et se distraire en voyageant, etc, si l'on n'est pas en état de marcher longtemps, de grimper, etc ; penser le moins possible, etc.

À suivre ces « instructions », me voilà sur le meilleur chemin qui mène à « l'idiotie » qui soit et avec tout ça je ne me débarrasse pas de ma toux.

Pour me consoler de ma bronchite, le vieux Garibaldi m'a « immortalisé ». Naturellement, à partir d'un certain âge\*, il est tout à fait indifférent de savoir de quoi on « entre dans l'éternité ». Je suis ici depuis le 3 juin et je pars ce soir. À Nice et cette fois à Cannes également, où c'est exceptionnel, fort vent (quoique chaud) et tourbillons de poussière. La nature, elle aussi, fait preuve d'un certain humour philistin (par exemple, déjà dans l'« Ancien Testament » le serpent qui se nourrit de terre, anticipation

*humoristique du régime à base de terre imposé aux vers par Darwin)<sup>13</sup>. Toute la presse locale de la Côte d'Azur relate une farce de la nature de cet acabit. Le 24 mai a éclaté un orage\* effrayant (en particulier sur Menton) ; la foudre est tombée auprès de la gare\* (de Menton) et a arraché la semelle de l'une des chaussures d'un bourgeois qui déambulait dans les parages, en laissant intact tout le reste du dit bourgeois.*

*Amitiés à tous.*

*Old Maure*

*C'est dans quelques jours seulement que je ferai connaître aux amis ma présence à Paris. Il est encore nécessaire pour moi de réduire au minimum « la fréquentation des humains ». En la personne du Dr Doulen, j'ai un bon médecin que je peux consulter.*

1 - Voir ci-dessus, lettre d'Engels du 28 avril, p. 85. L'original de cette lettre-ci est en anglais.

2 - En 1849, Engels avait passé deux jours à Gènes, où il s'était embarqué pour l'Angleterre, le gouvernement français lui ayant interdit de traverser la France.

3 - Le ministre anglais pour l'Irlande et son suppléant furent victimes le 6 mai 1882 à Dublin d'un attentat perpétré par des terroristes irlandais.

4 - Procession qui a lieu à Echternach (Luxembourg) depuis le Moyen Âge. Les participants se déplacent selon des règles compliquées, tantôt avançant, tantôt reculant.

5 - Dans les pièces du dramaturge allemand Adolf Müllner, le destin, qui prétendument marquait chacun des personnages dès leur naissance, se montrait d'une rigueur implacable.

6 - Cette carte est adressée par Marx à « Miss Marx, 41 Maitland Park Road, Maitland Park, London ( N.W.) Angleterre. » Comme la suivante envoyée à Jenny elle est rédigée en anglais.

7 - Erreur de Marx. Il a débarqué à Marseille le 5 mai. Voir lettre à Eleanor du 28 mai.

8 - Marx adresse cette carte à « Madame Charles Longuet, 11 Boulevard Thiers, Argenteuil près Paris. »

9 - Allusion à un poème de Goethe figurant dans le recueil des Xénies, V., cité dans MEW, t. 35, p. 515.

10 - Hortense Schneider, célèbre actrice, principale interprète des opérettes d'Offenbach, dont La Duchesse de Gerolstein.

11 - Honoratus IV, père de Florestan I<sup>er</sup>. En 1997, l'année où Monaco commémore le 700<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de la dynastie des Grimaldi, ces précisions de Marx ne manquent pas d'intérêt.

12 - Prince électeur Guillaume I<sup>er</sup>. Au Congrès de Vienne Talleyrand fit prévaloir le principe consistant à remettre sur leur trône les princes qui en avaient été chassés par la Révolution française ou Napoléon.

13 - Allusion à un passage du premier livre de Moïse, où le serpent est condamné à se nourrir de terre jusqu'à sa mort et à l'ouvrage dans lequel Darwin étudie l'action des vers de terre dans la formation de la terre végétale.

# Bugeaud

## Un article de Marx

Pour écrire l'article Bugeaud, Marx a consulté de nombreux ouvrages, qu'il a, à son habitude annotés ; citons en particulier Dr Wagner : *The Tricolor on the Atlas ; or, Algeria and the French Conquest* Londres, Edimbourg, New York, 1854. Daniel Stern : *Histoire de la révolution de 1848*, t. I, Paris, 1850. Il s'est également servi des informations contenues dans l'article d'Engels sur l'Algérie dont il possédait une copie. Enfin il a utilisé les renseignements qu'Engels lui avait transmis en réponse à sa lettre de septembre<sup>1</sup>. L'article a été écrit le 27 novembre 1857. L'original est en anglais.

Bugeaud de la Piconnerie, *Thomas-Robert, duc d'Isly, maréchal de France, né à Limoges en octobre 1784, mort à Paris le 10 juin 1849. Il entra en 1804 dans l'armée française en qualité de simple soldat, fut fait caporal dans la campagne de 1805, servit comme sous-lieutenant pendant la campagne contre la Prusse et la Pologne (1806-1807) ; en 1811, il participa avec le grade de commandant aux sièges de Lérida, Tortosa et Tarragone, et fut promu lieutenant-colonel au lendemain de la bataille d'Or-*

dal en Catalogne. Après le retour des Bourbons, le colonel Bugeaud chanta la fleur de Lys dans des vers de mirliton, mais ces effusions poétiques ne lui ayant pas valu une quelconque gloire, il rallia de nouveau, pendant les Cent-Jours, le parti de Napoléon, qui l'envoya rejoindre l'armée des Alpes à la tête du 14<sup>e</sup> Régiment de ligne. Quand les Bourbons revinrent pour la seconde fois, il se retira à Excideuil sur les terres de son père. Lors de l'intervention en Espagne du duc d'Angoulême, il offrit son épée aux Bourbons, mais comme on n'en voulut pas, il se fit libéral et adhéra au mouvement qui aboutit à la révolution de 1830.

En 1839, Bugeaud fut élu membre de la Chambre des Députés et Louis-Philippe le promut général. Nommé en 1833 commandant de la citadelle de Blaye, où la duchesse de Berry était placée sous sa garde, la façon dont il s'acquitta de sa mission ne lui valut pas de lauriers particuliers, sinon qu'on lui donna désormais le surnom d'« Ex-geôlier de Blaye ». Lorsque, dans les débats à la chambre, le député Larabit s'en prit le 16 janvier 1834 à la dictature militaire de Soult, Bugeaud l'interrompit par ces mots : « L'obéissance est le premier devoir du soldat », ce qui lui valut cette question mordante du député Dulong : « Et que faire quand on vous donne l'ordre d'être gardien de prison ? » Cet incident se termina par un duel entre Bugeaud et Dulong au cours duquel ce dernier fut tué.

L'irritation provoquée par ces faits dans la population parisienne fut accrue encore par la participation de Bugeaud à la répression du soulèvement des 13 et 14 avril 1834. Les forces chargées de réprimer ce soulèvement furent

*réparties en trois brigades dont l'une était placée sous le commandement de Bugeaud. Rue Transnonain, une poignée d'insurgés qui tenait encore une barricade au matin du 14, alors que l'essentiel de l'affaire était terminé, fut massacrée sauvagement par des forces supérieures en nombre. Cette rue ne se trouvait pas dans le secteur de la brigade commandée par Bugeaud et lui-même ne prit nulle part à ce massacre : telle était la haine que lui vouait le peuple de Paris que son nom n'en demeura pas moins lié à cet acte ignominieux et que, quoi qu'il pût déclarer à sa décharge, il fut désormais « l'homme de la rue Transnonain ».*

*Le 16 juin 1836 le général Bugeaud fut envoyé en Algérie où il se vit confier un commandement dans la province d'Oran, poste où il ne dépendait pour ainsi dire pas du Gouverneur général. Quand il reçut l'ordre d'affronter Abd el Kader et de le soumettre en faisant étalage de forces imposantes, il conclut le traité de la Tafna, s'ôtant ainsi l'occasion d'opérations militaires et plaçant son armée dans une situation critique, avant même qu'elle ne fût entrée en campagne. Pourtant, avant la conclusion du traité, Bugeaud avait livré plusieurs batailles. Une clause secrète qui ne figura pas dans le texte du traité prévoyait le versement au général Bugeaud de 30 000 boojos (à peu près 12 000 dollars).<sup>8</sup> Rappelé en France, il fut nommé général de division et fait grand officier de la légion d'honneur. Quand l'affaire de la clause secrète du traité de la Tafna commença à s'ébruiter, Bugeaud fut autorisé par Louis-Philippe à donner de l'argent pour construire des routes dans son département, afin d'accroître ainsi sa popularité parmi*

ses électeurs et de s'assurer le siège à la Chambre des Députés.

Au début de 1841, il fut nommé Gouverneur général de l'Algérie ; il imprima à la politique française en Algérie un changement fondamental. Il était le premier gouverneur à avoir sous ses ordres une armée à la hauteur de ses tâches, à jouir d'une autorité absolue auprès des généraux en second et à occuper son poste suffisamment de temps pour mettre en œuvre un plan dont la réalisation exigeait des années. À la bataille de l'Isly (14 août 1844) au cours de laquelle il battit, avec des forces bien inférieures en nombre, l'armée de l'Empereur du Maroc, s'il l'emporta, ce fut parce qu'il attaqua les Musulmans par surprise sans déclaration de guerre, à un moment où les pourparlers engagés étaient près d'aboutir<sup>9</sup>. Élevé dès le 17 juillet 1843 à la dignité de Maréchal de France, Bugeaud fut alors nommé duc d'Isly. Abd el Kader ayant rassemblé une nouvelle armée après le retour de Bugeaud en France, celui-ci fut renvoyé en Algérie, où il écrasa aussitôt le soulèvement arabe<sup>10</sup>. Des divergences entre lui et Guizot, provoquées par l'expédition qu'il entreprit en Kabylie malgré les instructions du ministère, entraînèrent son remplacement par le duc d'Aumale ; selon le mot de Guizot<sup>11</sup> : « On lui permit de rentrer en France pour y jouir de sa gloire. »

Dans la nuit du 23 au 24 février 1848, sur le conseil de Guizot, il fut mandé auprès de Louis-Philippe, qui lui confia le commandement de l'ensemble des forces armées : la ligne et la Garde nationale. Au matin du 23<sup>12</sup>, accompagné des généraux Rulhière, Bedeau, Lamoricière, de Salles, Saint-Arnaud et d'autres, il se

rendit au siège de l'état-major, au Palais des Tuileries, pour y être solennellement investi du commandement suprême par le duc de Nemours. Il rappela aux officiers présents qu'il s'apprêtait à les conduire à la bataille contre les révolutionnaires parisiens, « qu'il n'avait jamais été battu, ni sur le champ de bataille, ni au cours d'un soulèvement » et promit, cette fois encore, de régler rapidement son compte à la « populace révoltée ». Cependant la nouvelle de sa nomination ne contribua pas peu à donner un tour décisif aux événements. L'irritation de la Garde nationale avait été portée à son comble par la nomination de Bugeaud au poste de commandant en chef. Des cris : « À bas Bugeaud ! », « À bas l'homme de la rue Transnonain ! » montèrent de ses rangs, et elle déclara nettement qu'elle n'obéirait pas aux ordres de ce général. Effrayé par cette manifestation, Louis-Philippe abrogea l'ordre donné et employa la journée du 23 à de vains pourparlers. Le 24 février, de tous les conseillers du roi, Bugeaud était le seul à préconiser la lutte à outrance. Mais Louis-Philippe songeait déjà à sacrifier le maréchal pour faire la paix avec la Garde nationale. Le commandement fut remis en d'autres mains et Bugeaud, congédié. Deux jours plus tard, il mit son épée — sans succès d'ailleurs —, à la disposition du gouvernement provisoire.

Quand Louis-Napoléon devint Président<sup>3</sup>, il confia à Bugeaud, — élu par ailleurs à l'Assemblée Nationale par le département de Charente inférieure — le commandement de l'armée des Alpes. Bugeaud a publié divers ouvrages concernant principalement l'Algérie<sup>4</sup>. En août 1852, on lui éleva deux monuments, l'un en Algérie,

## *l'autre dans sa ville natale.*<sup>15</sup>

- 1 - Voir à ce sujet Marx-Engels correspondance, Edit. sociales, t. V, p. 29, 32, 36 (lettre de Marx du 17 septembre 1857, réponse d'Engels du 22 septembre 1857).
- 2 - Campagne d'Espagne menée sous Charles X en 1824.
- 3 - La duchesse de Berry, fille du roi des Deux-Siciles (Palerme), avait épousé le fils de Charles X, duc de Berry qui fut assassiné en 1820. En 1832, elle a tenté de soulever la Vendée contre Louis-Philippe, ce qui lui valut l'internement à Blaye (Gironde).
- 4 - Soult était alors ministre de la guerre.
- 5 - La réplique de Dulong fut exactement : « L'obéissance conduit-elle à se faire geôlier ? »
- 6 - Les obsèques de Dulong, rue par Bugeaud, furent déjà l'occasion d'une manifestation populaire. En avril 1834, à la suite du second soulèvement des canuts lyonnais, l'insurrection se développa à Paris, couvrant de barricades le quartier de Saint-Merri. L'armée reconquit le quartier, s'acharnant particulièrement sous le commandant de Lascours, et non de Bugeaud, dans la rue Transnonain. Cette répression fut dénoncée quelques mois plus tard par la célèbre lithographie de Daumier.
- 7 - En réalité Bugeaud, profitant de ses relations politiques à Paris, notamment avec Thiers, prenait des libertés avec les ordres du Gouverneur général d'Alger.
- 8 - Contre le paiement de 100 000 boudjous – que Marx orthographe boojooos - (180 000 francs-or), Bugeaud s'était engagé à fournir des approvisionnements et même des fusils à Abd el Kader. L'affaire fut portée en justice, ce qui révéla les combinaisons de Bugeaud.
- 9 - Bugeaud, sans tenir compte de l'ordre de son gouvernement de ne pas franchir la frontière, passa l'oued Isly le 13 août au matin avec 11 500 soldats pour battre à l'improviste au nord d'Oudja une armée marocaine en campement, évaluée à 25 000 hommes. Cette victoire par surprise fut gonflée par Bugeaud.
- 10 - Abd el Kader reprit la guerre et remporta un succès éclatant à Sidi Brahim (septembre 1845). Bugeaud « fut rappelé comme sauveur » et leva une armée de plus de 100 000 hommes pour refouler Abd el Kader dans le sud algérien, puis au Maroc (juillet 1846).
- 11 - Bugeaud voulait poursuivre Abd el Kader au Maroc en invoquant le « droit de suite », le gouvernement français de

Guizot refusa. Dépité, Bugeaud se retourna vers la Kabylie. Il passait outre, là encore, aux ordres de Paris qui voulait limiter les opérations à une démonstration dans la vallée du Sahel. À Paris, la Chambre des Députés qui critiquait déjà son administration voulut aussi examiner la conduite de l'expédition de Kabylie. Guizot put ainsi se débarrasser de Bugeaud, qui quitta l'Algérie le 5 juin 1847.

12 - Erreur de plume, il faut lire le 24.

13 - Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République le 10 décembre 1848. Bugeaud fut ensuite député à l'Assemblée Législative élue en mai 1849, en pleine épidémie de choléra qui l'emporta.

14 - La statue de Bugeaud à Alger fut élevée au cœur de la ville coloniale d'alors, traversée par la « rue d'Isly ». Sur le socle, était gravée la fameuse formule de colonisation *Ense et aratro*, par l'épée et par la charrue, qui alliait l'armée et les colons. La statue de Bugeaud a été remplacée par un monument en l'honneur de l'Émir Abd el Kader.

15 - Texte allemand de cet article dans MEW, t. 14, p. 213-216. L'article a été rédigé le 27 novembre 1857. L'original est en anglais.

# Algérie

## Un article d'Engels

Friedrich Engels n'avait pas dix-neuf ans quand il rédigea un poème à la gloire des Bédouins. Durant son séjour en Angleterre, il commenta dans « The Northern Star », journal des Chartistes, la politique du gouvernement français vis-à-vis d'Abd el Kader et la conquête de l'Algérie par les armées de Louis-Philippe.

Dans plusieurs articles écrits en anglais, Engels qui est devenu entre-temps un spécialiste reconnu des questions militaires souligne en 1860 « les qualités militaires des Bédouins et des Kabyles » et note quatre ans plus tard que « la France a dû mener une guerre permanente en Algérie ».

L'article qu'on va lire date, lui, de 1857. Malheureusement il a été amputé des passages consacrés à Abd el Kader, le directeur de l'Encyclopédie américaine ayant commandé à un autre auteur l'article Abd el Kader.

*« Algérie. Partie de l'Afrique du Nord, jadis possession turque sous l'autorité du pacha d'Alger, mais qui, depuis 1830, compte au nombre des territoires d'outre-mer sous domination française. L'Algérie est limitée au Nord par la Médi-*

terrannée, à l'Est par la Tunisie, à l'Ouest par le Maroc, et au Sud par le Grand Sahara. Dans sa plus grande longueur, d'Est en Ouest, elle mesure 500 miles et 200 miles du Nord au Sud. Le massif de l'Atlas constitue une des particularités les plus remarquables du relief de ce pays : il sépare du désert les terres cultivées que l'on trouve à proximité de la côte. La chaîne principale est orientée Est-Ouest, mais de cette chaîne centrale, partent sur toute sa longueur des prolongements dans toutes les directions. Dans la partie occidentale, le point culminant est le mon Vanachri, le mons Zalacus de Ptolémée ; dans la partie orientale, les massifs les plus élevés sont ceux du Djurjura et des Aurès. Ces montagnes atteignent une altitude de près de 7 000 pieds. Le plus important fleuve est le Chéelif. Il existe aussi des fleuves d'une longueur considérable qui prennent leur source sur le flanc méridional de l'Atlas et se perdent dans le désert. Aucun de ces fleuves n'est navigable. L'été, ils sont presque à sec, mais au printemps ils inondent de vastes étendues dont ils fertilisent le sol.

Certains voyageurs estiment que le climat du pays est sain. Inflammations des yeux et maladies de la peau sont fort répandues. On prétend qu'il n'existe pas en Algérie de fièvres à l'état endémique, mais le grand nombre de soldats français victimes d'épidémies permet manifestement de tirer une tout autre conclusion. L'air est pur et limpide, les étés très chauds ; il arrive que l'hiver soit fort rude, notamment dans les montagnes. Sur les confins du désert, le sol est sableux et infertile, mais il est fertile dans les contrées qui s'étendent entre les chaînes de montagnes, surtout à proximité des fleuves ; on trouve en Algérie

toutes les variétés de céréales, les fruits européens et méridionaux, des fleurs, des roses surtout d'une remarquable beauté et y vient une variété de canne à sucre<sup>2</sup> qui serait, dit-on, la plus grande et la plus riche en sucre de toutes les variétés connues. On y rencontre à profusion des animaux domestiques de toute espèce. Les chevaux sont, sans conteste, excellents, les ânes, de belle taille, y sont fréquemment utilisés comme animaux de selle. Le chameau algérien et le dromadaire sont tout à fait remarquables. Le mouton mérinos constitue une espèce indigène, — à l'origine c'est d'Algérie que l'Espagne importa ses moutons —, de même que le lion de Numidie, la panthère et le léopard<sup>3</sup>. On trouve en abondance dans le pays des autruches, des scorpions, des serpents et d'autres reptiles venimeux.

On pense que les Berbères, Kabyles ou Amazighs — on les connaît sous ces trois dénominations — ont été les premiers habitants de l'Algérie. On ne sait pas grand-chose de leur histoire, sinon qu'ils ont jadis peuplé toute l'Afrique du Nord-ouest et qu'on les trouve également sur la côte orientale. Les Kabyles vivent dans les régions montagneuses. Les autres habitants sont des Arabes, descendants des conquérants musulmans, ainsi que des Maures, des Turcs, des Koulougis<sup>4</sup>, des Juifs, des Noirs et, pour finir, des Français.

En 1852, la population s'élevait à 2 078 035 habitants dont 134 115 Européens de différentes nationalités, sans compter une armée de 100 000 hommes<sup>5</sup>. Les Kabyles constituent un peuple laborieux qui vit dans de vrais villages : excellents agriculteurs, ils travaillent également dans les mines, transforment les métaux et possè-

dent des ateliers où on tisse la laine et le coton. Ils fabriquent de la poudre à canon et du savon, recueillent le miel et la cire et pourvoient les villes en volailles, fruits et autres produits alimentaires. Fidèles aux mœurs de leurs ancêtres, les Arabes mènent une existence nomade, déplaçant leurs campements en fonction des pâturages ou pour d'autres raisons. De tous les habitants, ce sont sans doute les Maures<sup>6</sup> qui paraissent les moins considérés. Habitant les villes, ils mènent une vie plus facile que les Arabes ou les Kabyles. La longue oppression que les dominateurs turcs leur ont fait subir les a rendus pusillanimes, bien qu'ils aient conservé leurs habitudes de cruauté et de vengeance ; sur le plan moral, ils se situent à un niveau très bas.

Les principales villes sont Alger, la capitale, Constantine, dont la population est de 20 000 personnes environ, et Bône, ville forte située sur la côte, qui comptait dans les 10 000 habitants en 1847. C'est près de là que se trouvent les pêcheries de corail que fréquentent les pêcheurs venus de France et d'Italie<sup>7</sup>. Bougie est située sur le golfe qui porte son nom. La prise de cette localité fut hâtée par les agissements des Kabyles du voisinage : ayant sectionné ses amarres, ils firent s'échouer un brick français qu'ils pillèrent ensuite et dont ils massacrèrent l'équipage.

À l'intérieur, singulièrement dans la province de Constantine, on trouve des vestiges de l'antiquité, entre autres les ruines de l'antique Lambes<sup>8</sup> ; les portes de la cité, un amphitéâtre sont en partie conservés ; on y voit aussi un mausolée que supportent des colonnes corinthiennes. Sur la côte, on trouve encore Koléa et Cherchell, la

*Julia Caesarea d'autrefois : cette ville présente une certaine importance pour les Français. C'était la résidence de Juba et dans les environs subsistent des vestiges antiques. Oran est une ville fortifiée qui est demeurée jusqu'en 1792 aux mains des Espagnols. Naguère résidence d'Abd el Kader, Tlemcen est située dans une région fertile ; la vieille ville a été détruite par un incendie en 1670 et la nouvelle, par les Français, presque complètement. On y fabrique des tapis et des couvertures de laine. Au sud de l'Atlas, s'étend le Zaab, l'antique Gaetulia. La principale agglomération en est Biskra, dont les habitants sont gens pacifiques, très estimés dans les ports de la côte nord où ils sont employés comme portefaix ou domestiques.*

*L'Algérie a été conquise successivement par les Romains, les Vandales, et les Arabes. Lorsque les Maures furent chassés d'Espagne en 1492, Ferdinand<sup>9</sup> organisa une expédition en Algérie et, après s'être emparé d'Oran, de Bougie et d'Alger, menaça de soumettre le pays tout entier. Selim Eutémi<sup>10</sup>, émir de la Mitidja, plaine fertile qui s'étend à proximité d'Alger, n'était pas en mesure d'affronter ce puissant envahisseur : aussi demanda-t-il aide aux Turcs ; sur quoi ceux-ci dépêchèrent à son secours Barberousse Horuk, ce corsaire tristement célèbre. Horuk débarqua en 1516 ; et après s'être rendu maître du pays et avoir poignardé de sa main Selim Eutémi, il attaqua les Espagnols. Après des opérations militaires alternativement heureuses et malheureuses, il fut toutefois contraint de se retirer dans Tlemcen. Une armée espagnole fit le siège de cette place et lui-même fut fait prisonnier et exécuté en 1518. Le successeur d'Ho-*

ruk fut son propre frère : Cheireddine<sup>1</sup>. Ayant appelé le Sultan Selim I<sup>er</sup> à son aide, il reconnut la suzeraineté de ce prince. Aussi ce dernier, après l'avoir nommé Pacha d'Alger, lui envoya-t-il des troupes, grâce auxquelles il fut en mesure de repousser les Espagnols et finalement de se rendre maître du pays. Ses raids contre les chrétiens en Méditerranée lui valurent le titre de Capitan-pacha que lui décerna Soliman I<sup>er</sup>. Charles-Quint fit une tentative pour rétablir la souveraineté espagnole et, en 1541, une expédition forte de 30 000 hommes à bord de 370 navires, franchit la Méditerranée<sup>2</sup>. Mais une tempête terrible suivie d'un tremblement de terre, dispersa la flotte et coupa les communications entre celle-ci et l'armée débarquée. Soumises aux attaques d'un adversaire plein d'audace, épuisées, les troupes durent se rembarquer et elles prirent la fuite après avoir perdu 8 000 hommes, 15 vaisseaux de guerre, 140 navires de transport. À partir de cette époque, une guérilla permanente a mis aux prises les États barbaresques et les Chevaliers de Malte ; il en est résulté ce système de piraterie auquel se soumi- rent fort longtemps les puissances chrétiennes et qui faisait des corsaires algériens des adversaires fort redoutés en Méditerranée. Les Anglais avec Blake, les Français avec Duquesne, les Hollan- dais et d'autres puissances encore attaquèrent Alger à diverses époques ; Duquesne ayant bom- bardé la ville à deux reprises, le Dey dépêcha des émissaires auprès du consul français représen- tant Louis XIV et, ayant appris ce qu'avait coûté le bombardement, il déclara d'un ton iro- nique que, pour la moitié de cette somme, il se faisait fort d'incendier et de raser la ville<sup>3</sup>.

*En dépit des contre-mesures permanentes des puissances européennes, les raids continuèrent ; les côtes d'Espagne et d'Italie elles-mêmes n'étaient pas toujours à l'abri des raids de corsaires qui poursuivirent leurs redoutables opérations de guerre et de pillage. En permanence des milliers d'esclaves chrétiens languissaient en Algérie, et il se constitua des associations de personnes pieuses qui se fixaient expressément pour but d'assurer la liaison entre l'Europe et l'Algérie, afin de racheter chaque année les captifs, grâce aux sommes qui leur avaient été confiées par les familles des prisonniers<sup>4</sup>. Entre-temps, la suzeraineté du gouvernement turc était devenue purement nominale. Les Deys, élus par les Janissaires, avaient proclamé leur indépendance vis-à-vis de la Sublime Porte. Le dernier Pacha turc avait été chassé en 1705 par le Dey Ibrahim ; au cours d'élections tumultueuses, les Janissaires désignaient de nouveaux chefs, qu'ils assassinaient fréquemment lors de mutineries. Ces Janissaires étaient choisis parmi les immigrants turcs et aucun indigène n'était admis dans leurs rangs ; on n'admettait même pas les fils que les Janissaires avaient de femmes algériennes. Il arrivait que le Dey fit tenir des présents à Constantinople en signe de soumission nominale, mais on avait cessé de verser régulièrement un quelconque tribut et les Turcs, impliqués dans des conflits constants avec les Russes, étaient trop faibles pour châtier les rebelles de cette province éloignée.*

*C'est à la jeune République des États-Unis qu'il revint de montrer la voie menant à l'abolition de cette tyrannie monstrueuse. Durant les guerres de la Révolution française et les cam-*

*pagnes napoléoniennes, les puissantes flottes qui sillonnaient la Méditerranée avaient assuré la protection du commerce, et les Algériens avaient été, pour un temps, contraints de mettre un terme à leurs razzias, mais ils reprirent leurs raids quand la paix fut rétablie. Toutefois les Américains qui avaient été obligés, en 1795 encore, de suivre l'exemple des nations européennes et de verser au Dey des subsides pour qu'il consentît à maintenir la paix, refusèrent à présent de verser tribut. En 1815, le commodore Decatur, ayant capturé une frégate et un brick au cours d'un combat naval contre une escadre algérienne, entra dans la baie d'Alger et contraignit le Dey à lui remettre tous les prisonniers américains et à renoncer pour l'avenir à exiger quelque tribut que ce fût. Suivant cet exemple audacieux, les Anglais, sous le commandement de Lord Exmouth, bombardèrent la ville en 1816, la réduisirent en cendres, forçant ainsi le Dey à livrer les captifs qu'il détenait. Mais cette sanction ne mit pas un terme à la piraterie ; en 1826 encore les Algériens capturèrent ouvertement des navires italiens en Méditerranée et poussèrent même leurs incursions jusqu'en mer du Nord<sup>s</sup>.*

*En 1818, le pouvoir était passé aux mains de Hussein-Bey. Lorsqu'en 1823 la résidence du consul français fut pillée et qu'à plusieurs reprises furent arraisonnés des vaisseaux naviguant sous pavillon français, réparation fut exigée, mais sans succès. Finalement le Dey d'Alger offensa personnellement le consul de France, usant de termes irrespectueux envers le roi de France, celui-ci n'ayant pas répondu à une lettre que le Dey lui avait écrite au sujet d'une dette*

du gouvernement français à des marchands juifs, eux-mêmes débiteurs d'Hussein.

Pour obtenir des excuses, une escadre française fut envoyée qui bloqua Alger. Des négociations s'engagèrent entre la France, Mehemet Ali et la Sublime Porte<sup>16</sup>, au cours desquelles Mehemet Ali s'engagea, avec l'appui de la France, à conquérir l'Algérie et à verser régulièrement tribut au Sultan, au nom duquel il administrerait le pays. Mais les pourparlers furent rompus, en partie en raison de l'opposition de l'Angleterre, en partie parce que Mehemet Ali et la France ne purent se mettre d'accord sur les moyens de réaliser concrètement ce plan. Aussi le gouvernement de Charles X se chargea-t-il seul de l'expédition contre l'Algérie et, le 13 juin 1830, une armée de 38 000 fantassins et de 4 000 cavaliers sous les ordres du général de Bourmont débarqua-t-elle près d'Alger. Hussein Bey avait levé contre eux une armée de 60 000 hommes, mais ayant laissé débarquer l'ennemi, il ne put opposer de résistance efficace, et Alger capitula le 4 juillet, à la condition que fussent respectés les biens des habitants et leur religion et que le Dey et ses hommes (Turcs) pussent se retirer librement. Les Français prirent possession de la ville. Le butin comprenait notamment 12 navires de guerre, 1 500 canons de bronze, et près de 10 millions de dollars en espèces sonnantes<sup>17</sup>. Les Français installèrent aussitôt une garnison dans la ville et mirent en place une administration militaire. Le gouvernement de Charles X avait prévu de remettre Alger au Sultan et des instructions en conséquence étaient déjà dépêchées vers Constantinople, lorsque les événements de juillet 1830 détrônèrent Charles

X<sup>is</sup>. Une des premières mesures que prit son successeur fut de ne pas renoncer à la conquête et d'envoyer à Alger, à la place de Bourmont, le général Clauzel.

Depuis cette première occupation de l'Algérie par les Français jusqu'à maintenant, ce malheureux pays a été le théâtre d'incessantes effusions de sang, de pillages et de violences. Chaque ville, grande ou petite, a été conquise maison par maison, au prix d'énormes sacrifices. Les tribus arabes et kabyles, pour qui l'indépendance est un bien précieux et chez qui la haine de la domination étrangère passe avant leur propre vie, ont été soumises ou découragées par d'effroyables razzias au cours desquelles leurs demeures et leurs biens furent incendiés et saccagés, leurs récoltes, anéanties sur pied et les malheureux habitants demeurés sur place, abattus ou livrés à toutes les horreurs de la débauche et de la brutalité. Et les Français s'en sont tenus à ce système de guerre barbare qui va à l'encontre de ce que commande l'humanité, la civilisation et la religion chrétienne. En guise de justification, on prétend que les Kabyles sont cruels et prompts à l'assassinat, qu'ils torturent leurs prisonniers et qu'envers des sauvages, la clémence n'est pas de mise, mais on peut à bon droit contester la politique d'un gouvernement civilisé qui se réfère à la *lex talionis* [loi du talion]. Et si l'on juge l'arbre à ses fruits, on peut affirmer qu'après avoir dépensé probablement cent millions de dollars et sacrifié des centaines de milliers de vies humaines<sup>9</sup>, on n'a rien fait de l'Algérie qu'une école de guerre pour généraux et soldats français : c'est ici en effet que tous les officiers qui ont récolté des lauriers en Crimée avaient acquis leur formation militaire et leur expérience du

combat. Comme le prouve la comparaison du nombre des Européens et des indigènes, il y a lieu, à l'heure actuelle, de considérer comme un échec quasi total les tentatives de colonisation, et ceci dans un des pays les plus fertiles du monde ; l'ancien grenier à blé de l'Italie, à vingt heures des côtes françaises, où un seul élément fait défaut : la sécurité des personnes et des biens, menacés à la fois par des militaires amis et de cruels ennemis. Quant à trancher si cet échec doit être attribué à un trait du caractère national des Français qui les rendrait peu enclins à s'expatrier, ou à l'impéritie de l'administration locale, cela dépasse nos compétences. Toutes les villes de quelque importance : Constantine, Bône et Bougie, Arzew, Mostaganem et Tlemcen furent prises d'assaut, avec les horreurs que cela implique. Les indigènes ne s'étaient soumis qu'à contrecœur à leurs maîtres turcs : au moins ceux-ci pouvaient-ils faire valoir qu'ils étaient de même religion ; mais ils ne trouvaient point d'avantages dans la prétendue civilisation du nouveau régime qui leur était imposé et contre lequel, en outre, leur fanatisme religieux leur faisait éprouver de l'aversion. À chaque changement de gouverneur, le nouveau venu ne faisait que répéter les mesures rigoureuses de son prédécesseur ; des proclamations annonçaient les intentions les plus bienveillantes, mais l'armée d'occupation, les mouvements de troupe, les actes de cruauté terribles commis des deux côtés, tout cela démentait les protestations bienveillantes et les déclarations pacifiques.

En 1831, le baron Pichon avait été nommé intendant : il s'efforça d'organiser un système d'administration civile, qui devait fonctionner en accord avec le gouvernement militaire. Mais

les mesures qu'il proposait auraient imposé au Gouverneur général un certain contrôle, ce qui indisposa Savary, duc de Rovigo, ex-ministre de la police de Napoléon, et Savary obtint que Pichon soit rappelé. Sous le gouvernement de Savary, l'Algérie devint lieu d'exil pour tous ceux qui, en France, s'étaient rendus coupables de quelque délit politique ou social ; en même temps, on installa en Algérie une Légion étrangère dont les hommes avaient reçu interdiction de pénétrer dans les villes du pays. La pétition qui fut remise en 1833 à la Chambre des députés française<sup>20</sup> constatait : « Depuis trois ans, nous sommes en butte à toutes les injustices possibles. Chaque fois que nous avons voulu élever une plainte, de nouvelles atrocités ont été commises, frappant tout spécialement ceux dont les plaintes émanaient. Ainsi personne n'ose-t-il plus désormais se mettre en avant : c'est la raison pour laquelle cette pétition ne porte pas de signatures. O, Messieurs, nous vous en conjurons au nom de l'humanité : délivrez-nous de cette honteuse tyrannie, libérez-nous des chaînes de l'esclavage. Si l'on veut maintenir ce pays sous domination militaire, si une administration civile n'y est pas instaurée, alors c'est la ruine de l'Algérie, car jamais elle ne connaîtra la paix. »

Cette pétition eut pour résultat la nomination d'une commission d'enquête qui préconisa la mise en place d'un système d'administration civile. Après la mort de Savary, sous le général Voirol qui assurait l'intérim, furent décidées quelques mesures destinées à apaiser la colère des habitants : on procéda à l'assèchement des marécages, à l'amélioration des routes et on leva une milice composée de soldats indigènes. Toutefois

*l'exécution de ces travaux fut stoppée après le retour du maréchal Clauzel qui organisa une première et fort malheureuse expédition contre Constantine<sup>21</sup>. Son gouvernement fut tellement sujet à caution qu'en 1836 fut envoyée à Paris une pétition, signée par 54 personnalités qui occupaient, en province, des postes importants, demandant une enquête sur les abus commis sous l'autorité de Clauzel. Finalement cette affaire aboutit au départ du gouverneur. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, on assista à des tentatives de colonisation qui n'aboutirent qu'à des spéculations foncières, à des tentatives d'occupation par l'armée, qui s'avèrent vaines, car les colons n'étaient pas en sécurité dès qu'ils s'éloignaient à plus d'une portée de fusil de leurs maisons fortifiées, enfin à des efforts pour coloniser l'Est Algérien, et pour chasser Abd el Kader d'Oran et de la région occidentale. La défaite de ce chef entreprenant et impavide eut pour résultat que la grande tribu des Hamianes Garabas fit immédiatement sa soumission.*

*Au moment de la révolution de 1848, le général Cavaignac fut nommé gouverneur général pour succéder au duc d'Aumale qui avait démissionné en même temps qu'un autre prince se trouvant en Algérie, le prince de Joinville. Mais il apparut que la République n'était pas plus heureuse que la monarchie dans l'administration de cette région. Pendant la brève durée de ce régime, plusieurs gouverneurs se succédèrent. On envoya des colons en Algérie, pour cultiver le sol, mais ils périrent ou renoncèrent, écœurés<sup>22</sup>. En 1849, le général Pélissier partit en campagne contre plusieurs tribus et contre les villages des Béni Sillent<sup>23</sup>. Comme à l'ordinaire*

leurs récoltes et tous leurs biens dont on put se saisir furent saccagés et incendiés sous prétexte qu'ils refusaient de payer tribut. Lorsqu'une grande agitation se propagea dans le Zaab — région fertile aux confins du désert — à la suite des exhortations d'un marabout, un corps expéditionnaire de 1 200 hommes y fut dépêché, qui se fit battre par les populations soulevées. On découvrit alors qu'il s'agissait d'une vaste révolte, entretenue par l'association secrète des « Sidi Abderrahman »<sup>24</sup> qui se proposait de bouter les Français dehors. Pour battre les insurgés, il fallut organiser contre eux une véritable expédition sous les ordres des généraux Canrobert et Herbillon. Et le siège de la ville arabe de Zaatcha apporta la preuve que les indigènes n'avaient rien perdu de leur courage, ni conçu la moindre sympathie envers les envahisseurs. La ville résista 51 jours aux attaques des assiégeants et fut finalement prise d'assaut. Quant à la Petite Kabylie, elle ne se soumit qu'en 1851, lorsque le général Saint-Arnaud la conquit, établissant une ligne de communication qui relie Philippeville à Constantine<sup>25</sup>.

Les bulletins de presse et les journaux français sont remplis de déclarations vantant la paix et le bien-être de l'Algérie : ce ne sont qu'autant de concessions à la vanité nationale. À l'heure actuelle encore, l'intérieur du pays n'est pas plus colonisé qu'il ne l'était hier. La souveraineté française est purement imaginaire, si l'on excepte la bande côtière et les environs des villes. Les tribus continuent à affirmer leur indépendance et manifestent la haine qu'elles éprouvent envers le régime français : l'effroyable système des razzias n'a pas encore été abandonné. C'est ainsi

qu'en 1857, le maréchal Randon a procédé à une razzia couronnée de succès contre les villages et les hameaux de Kabyles demeurés insoumis, en vue d'incorporer leur territoire aux possessions françaises. Les indigènes continuent d'être gouvernés par une main de fer et d'incessants soulèvements témoignent que le régime français d'occupation n'est nullement assuré et attestent la précarité d'une paix qu'on prétend maintenir par des procédés de cette sorte. Un procès qui a eu lieu en août 1857 à Oran, et au terme duquel le capitaine Doineau, président des Bureaux Arabes\* fut reconnu coupable d'avoir assassiné une riche personnalité indigène, révéla avec quelle cruauté, quelle tyrannie, les fonctionnaires français, même subalternes, exercent leur ministère et il est tout à fait normal que cette affaire ait attiré l'attention du monde entier sur ce point.

Actuellement la colonie est divisée en trois provinces : Constantine à l'Est, Alger au centre, et Oran à l'Ouest. Le pays est placé sous l'autorité d'un gouverneur qui est en même temps commandant en chef. Il a à ses côtés un secrétaire, un intendant civil et un Conseil, composé du Directeur des affaires civiles, du commandant en chef de la marine, de l'intendant militaire et du procureur général et qui a pour tâche de donner force de loi aux ordonnances du Gouverneur. En cas d'infraction (code civil et pénal), c'est le Conseil des contentieux\* installé à Alger qui est compétent. Les provinces dans lesquelles on a installé une administration civile possèdent des maires, des juges et des commissaires de police. Les tribus indigènes qui confessent la religion musulmane ont encore leur cadis ; toutefois, on

*a introduit un système d'arbitrage qui aurait, assure-t-on, leur préférence, et un fonctionnaire (l'avocat des Arabes\*) a été tout spécialement chargé de la défense des intérêts arabes auprès des tribunaux français.*

*On assure que le commerce s'est considérablement développé depuis l'occupation française. On estime à environ 22 millions de dollars les importations : coton, lainages et soieries, céréales et farine, chaux et sucre raffiné constituent l'essentiel des importations ; on exporte des coraux bruts, des peaux, du blé, de l'huile, de la laine et quelques autres produits de consommation de moindre importance.<sup>27</sup>*

1 - Vraisemblablement l'Ouarsenis (2 000 m).

2 - La colonisation, dans les années 1840, croyait pouvoir développer facilement en Algérie des cultures comme la canne à sucre et le coton, qui n'étaient effectivement pas inconnues au Maghreb, notamment en pays tunisien et dans le sud marocain.

3 - L'appellation de Numidie renvoie à l'antiquité gréco-romaine. Les fauves, dont effectivement lions et panthères, etc... n'étaient pas rares en Algérie à cette époque ; Alphonse Daudet se rend en Algérie dans les années 1861-1862, ce qui nous vaudra la chasse au lion dans les *Aventures prodigieuses de Tartarin* publiées en 1872.

4 - Métis de Tutes et d'Algériennes.

5 - Les dénombrements effectués en 1851 donnent une colonie de 131 000 Européens dont 66 000 français, et 2 324 000 « indigènes », chiffre qui pêche par défaut car de nombreuses régions restent hors d'atteinte des Français.

6 - Le mot « Maures » qualifiait d'abord les populations de l'ouest du Maghreb (Maroc).

7 - Les pêcheries de corail de La Calle à l'est de Bône avaient été concédées avant 1830 à la « Compagnie d'Afrique » qui réunissait des intérêts marseillais et italiens.

8 - Lambèse près de Batna.

9 - Ferdinand le Catholique lance à partir de 1505 plusieurs expéditions au Maghreb qui lui assurent le contrôle de places fortes ; à Alger il ne tient, après l'avoir fortifié, que l'ilot

rocheux du Peñon.

10 - Salem el Tourmi ; cheikh des populations de l'Algérois qui fit appel contre les Espagnols, au corsaire « turc », mais originaire de Lesbos : 'Arouj dont la base était Djidjelli. Après avoir subi un siège de 6 mois dans Tlemcen, il put s'échapper, mais fut massacré en 1518 près du Rio Salado.

11 - Khair ed Din, frère d'Arouj, surnommé Barberousse, qui se plaça sous la suzeraineté turque, est donc à l'origine de la « Régence d'Alger ».

12 - 370 navires de transport de troupes, car l'armada comprenait en tout 516 bateaux. L'armée de Charles-Quint s'avança sur les hauteurs d'Alger – il en reste le souvenir du Fort l'Empereur – pour ensuite battre en retraite et se retirer.

13 - Blake bombarde Alger en 1672, Duquesne en 1682 et 1683. Ces bombardements faisaient des ravages : maisons détruites, 500 morts en 1682.

14 - Plusieurs ordres religieux se sont spécialisés dans le rachat des chrétiens captifs, notamment celui des Lazaristes sous l'impulsion de Vincent de Paul.

15 - La course, en déclin dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, connut un léger regain à la faveur des guerres révolutionnaires et napoléoniennes en Méditerranée (action du rais Hamidou à Alger) pour disparaître autant dire ensuite ; les quelques bateaux algériens de piraterie qui subsistaient ne s'aventuraient guère en mer du Nord.

16 - Le gouvernement français offrit effectivement à Mohamed Ali qui refusa, après avoir hésité, de conquérir l'Algérie.

17 - La capitulation du Dey est datée du 5 juillet. Le « trésor de la casbah », (celui du Dey) expédié en France, est évalué par les militaires à 48 684 527 francs 94 centimes ; il s'élevait peut-être au double de cette somme qui serait allée pour l'essentiel à la famille d'Orléans, car Louis-Philippe a remplacé sur ces entrefaites, Charles X (révolution de 1830).

18 - En réalité le gouvernement de Polignac, qui avait lancé l'expédition, ne savait pas ce qu'il ferait d'Alger après la conquête ; tandis que Polignac envisageait de négocier avec Constantinople, le maréchal de Bourmont, chef du corps expéditionnaire et partisan de garder la conquête, coupe les ponts avec le Sultan en renvoyant Turcs et Dey qu'il embarque pour Naples dès le 10 juillet 1830.

19 - Le dénombrement des pertes humaines et le compte des dépenses suscitées par la conquête n'ont jamais été établis systématiquement. Le coût de la seule expédition d'Alger est évalué à 43 500 000 francs or. Le chiffre d'Engels en 1857 n'est peut-être pas surfait.

20 - Le Parlement français envoya une commission d'enquête qui recueillit sur place, de septembre à novembre 1833, les plaintes et des pétitions du genre de celle qu'Engels rapporte. Au retour de cette première commission dont les rapports étaient accablants, le gouvernement de Louis-Philippe nomma une Commission supérieure, dite Commission d'Afrique, pour préparer un statut de l'Algérie qui sera fixé pour la première fois par l'ordonnance du 22 juillet 1834.

21 - Sous Voirol (avril 1833-juillet 1834), commence le drainage de la Mitidja. Sous Clauzel, la spéculation reprit bon train, plaintes et pétitions arrivèrent jusqu'à Paris. Clauzel partit à la conquête de Constantine en novembre 1836 et subit un échec retentissant.

22 - Après l'échec des Ateliers Nationaux ouverts au printemps 1848, on offrit aux chômeurs parisiens de devenir colons en Algérie ; il y eut à Paris plus de 100 000 demandes. De septembre à décembre 1848, 13 500 « colons » venant de Paris furent convoyés en Algérie, ils furent installés principalement dans la région d'Oran-Mostaganem-Mascara, secondairement entre Alger et Cherchell en bordure de la Mitidja, et enfin dans quelques centres du nord-Constantinois. Cette colonisation fut un fiasco et les abandons furent nombreux.

23 - Très certainement, les Ouled Sylem de l'Ouarsenis qui avaient refusé l'impôt.

24 - Le soulèvement de l'Oasis de Zaatcha fut provoqué par une levée brutale de l'impôt sur les palmiers, et fut conduit par le marabout Bou Zian. L'association des « Sidi Abderrahmane » constitue la grande confrérie des Rahmaniya, très développée dans l'est algérien.

25 - La Grande Kabylie, qui subit cependant des attaques dévastatrices, ne sera conquise qu'en 1857.

26 - « Bureaux arabes » : il s'agit des services de l'armée qui administrent la population dans la plus grande partie de l'Algérie qui est « territoire militaire ». Doineau fut condamné à mort par la Cour d'Oran, puis grâcié.

27 - Original de l'article d'Engels en anglais. Une version allemande figure dans le t. 14 des MEW, p. 95-106. Engels a parlé de l'Algérie dans de nombreux articles, dont la plupart sont traduits dans *Marxisme et Algérie*, p. 19-61. On trouvera également dans cet ouvrage, p. 105-137 des commentaires et des notes très détaillées concernant l'article sur l'Algérie.

# Table des matières

Marx en Algérie, par Gilbert Badia ..... p. 7

Lettres d'Alger ..... p. 41

Lettres de la Côte d'Azur ..... p. 93

Bugeaud,  
un article de Karl Marx ..... p. 115

Algérie,  
un article de Friedrich Engels..... p. 123

**Achevé d'imprimer  
sur les presses  
de IFC  
18390 St-Germain-du-Puy  
02-48-23-84-84  
Mars 1997**